







HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
JAIVEN,
REINE DU MEXIQUE,

Traduite de l'Espagnol.

PREMIÉRE PARTIE.



A LA HAYE,
Aux dépens de la Société.

M. DCC. LI.



HISTOIRE DE LA PRINCESSE *JAIVEN*, REINE DU MEXIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT que les Espagnols eussent fait la conquête des principaux Royaumes de l'Amérique, les habitans de ces riches contrées étoient gouvernés par

des Princes qui ſembloient ne reconnoître d'autre félicité que celle de travailler à aſſurer le bonheur de leurs ſujets. Le plus recommandable parmi ces bons Princes étoit Izéhoalt, Roi du Mexique. Après avoir ſignalé ſa valeur par mille éclatantes victoires qu'il avoit remportées ſur les Rois ſes voiſins, jaloux de ſa puiſſance & de ſa gloire, il donna tous ſes ſoins à faire oublier au Peuple qui étoient ſous ſa domination, les maux que de longues & cruelles guerres ne peuvent manquer d'entraîner. La tranquilité & l'abondance revinrent bientôt avec les autres biens précieux que ramène la paix. Celle qu'Izéhoalt conclut, & qu'il n'accorda à ſes ennemis qu'après les avoir forcé d'accepter toutes les conditions qu'il voulut leur impoſer, fut célébrée par des ſuperbes fêtes,

où rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit faire éclater la plus somptueuse magnificence. Ce fut dans une de ces fêtes que la Princesse Jaiven fit la conquête d'un cœur, qui jusqu'alors avoit été insensible aux traits de l'amour.

Tobilos, fils aîné du Roi du Mexique, jeune Prince doué de toutes les vertus qui forment les héros, & qui dans mille occasions avoit donné des preuves signalées de son intrépidité & de son courage, s'étoit conservé dans une indifférence qu'il espéroit de ne jamais perdre, parce qu'elle avoit pu tenir contre tous les charmes des beautés les plus piquantes. La Princesse Jaiven lui fit éprouver que le cœur le plus insensible est quelquefois le plus prompt à s'enflammer, lorsque l'amour a entrepris de le ranger sous ses loix. Aussi n'étoit-il guères pos-

ſible que la vue de l'incomparable Jaiven ne fît ſur le cœur du Prince Mexiquain, les plus tendres & les plus vives impreſſions. L'amour & les graces ſembloient en effet s'être accordées à répandre ſur ſon viſage & ſur toute ſa perſonne tout ce qui eſt le plus capable de charmer & de plaire. Sa douceur, ſa modeſtie, ſon humeur toujours égale, la noble élévation de ſes ſentimens, ſa ſolide vertu, la rendoient un objet d'admiration pour tous ceux qui avoient le bonheur de l'approcher.

Un mérite ſi éclatant, qui élevoit Jaiven au-deſſus de toutes les Princeſſes de ſon ſiécle, ne lui attira que trop d'adorateurs. Le plus ardent fut Thékels, Roi de Tacuba, Prince qui par mille défauts honteux deshonoroit le trône ſur lequel il étoit aſſis. Enflé de ſa puiſſance qui le rendoit

redoutable, il ne douta pas que Fardedondac, Roi de Tzécuzo, & pere de la Princeſſe Jaiven, ne ſe fît un honneur de ſon alliance, & dans cette perſuaſion il lui envoya des Ambaſſadeurs, auxquels il ordonna de ne point revenir qu'avec l'illuſtre Princeſſe, à qui il deſtinoit la première place dans ſon Serrail. Les choſes ne tournerent pas ainſi qu'il l'eſpéroit. Ses Ambaſſadeurs firent leurs demandes avec tant de hauteur & de fierté, que Fardedondac ne put s'empêcher de faire éclater ſon indignation. Il répondit à ces inſolens Miniſtres, qu'il ne penſoit pas que perſonne fût en droit de lui faire la loi, & que quelque puiſſant que fût leur Maître, il n'étoit nullement diſpoſé à le ſatisfaire au préjudice de ce qu'il devoit au repos d'une fille tendrement cherie; qu'il l'aimoit

trop pour ne pas travailler à aſſurer ſon bonheur, & qu'il ne croyoit pas qu'elle dût jouir d'un ſort fort heureux, ſi elle devenoit l'épouſe du Roi de Tacuba.

Les Ambaſſadeurs de ce Prince, qui étoient bien éloignés de s'attendre à un refus, ne repliquerent que par des menaces. Ils pouſſerent l'inſolence juſqu'à oſer dire à Fardedondac, en préſence de tous ſes courtiſans, que l'on verroit bientôt le Roi leur Maître venir à la tête d'une armée nombreuſe tirer une éclatante vengeance de l'outrage qu'il recevoit, & que lorſqu'il auroit porté par-tout la déſolation & le carnage, l'on ſe repentiroit, mais trop tard, de l'avoir forcé à prendre les armes ; qu'en vain pour l'appaiſer, on viendroit lui offrir l'orgueilleuſe Princeſſe que l'on oſoit lui refuſer, & que s'il la re-

cevoit, ce ne ſeroit qu'en qualité d'Eſclave : ainſi parlerent les Miniſtres du Roi de Tacuba. Leur inſolence ne ſeroit pas demeurée ſans châtiment, ſi Fardedondac, plus modéré que ſes courtiſans, ne les eût empêché de répandre le ſang de ces audacieux. Il ſe contenta de les éloigner de ſa préſence, en leur ordonnant de ſortir inceſſanment de ſes Etats, & leur défendant ſous de rigoureuſes peines d'y remettre jamais le pied.

Cependant la Princeſſe Jaiven ayant été informée de ce qui venoit de ſe paſſer entre le Roi ſon pere, & les Miniſtres de Thékels, jugea que ce Prince violent & cruel ne ſeroit que trop prompt à effectuer les menaces de ſes Miniſtres. Craignant de devenir la cauſe innocente d'une guerre ſanglante, elle réſolut de la prévenir,

quoiqu'il lui en dût couter le bonheur de ſes jours, & pour cet effet elle ſe détermina à ſe ſacrifier elle-même en conſentant à l'himen odieux qu'on lui propoſoit, & dont elle avoit plus d'horreur que de la mort la plus cruelle.

Cette généreuſe Princeſſe ne s'en tint pas là. Convaincue que le Roi ſon pere, qui ramaſſoit ſur elle toute ſa tendreſſe, ne ſe prêteroit que difficilement au ſacrifice qu'elle vouloit faire, elle vint ſe jetter à ſes pieds, pour le ſupplier de ne point s'oppoſer au deſſein que ſa généroſité lui inſpiroit. „ Ah! mon pere, s'écria-„ t'elle en embraſſant ſes genoux „ qu'elle arroſa de ſes larmes, je „ vous en conjure au nom des „ Dieux immortels que nous ado-„ rons, ne me laiſſez pas trem-„ bler pour des jours qui me ſont „ mille fois plus chers que les

„ miens. J'apprens que le fier
„ Thékels veut que je me prépare
„ à unir mon ſort au ſien, & qu'il
„ menace vos Etats d'une ruine
„ entière, ſi vous ne me cédez à
„ ſes vœux. Eh! quoi donc, l'in-
„ terêt de mon repos vous ſe-
„ roit-il aſſez cher, pour que
„ vous croyiez devoir lui ſacri-
„ fier votre tranquilité & celle de
„ vos ſujets? N'êtes-vous pas
„ leur pere comme le mien?
„ Comme moi, & même plus
„ que moi, n'ont-ils pas droit aux
„ ſoins que vous devez prendre
„ d'aſſurer leur bonheur? Non,
„ non, la crainte de me faire un
„ ſort malheureux ne peut vous
„ autoriſer à expoſer leur fortune
„ & leur vie. Mais qu'il me ſoit
„ permis de ne conſulter que les
„ ſeuls interêts de ma gloire.
„ Quelle tache ne ferois-je pas à
„ mon nom, ſi je ſouffrois que

„ des peuples ſur qui je dois re-
„ gner un jour, & à qui je dois
„ toute ma tendreſſe, puſſent me
„ reprocher des malheurs qu'il
„ m'eût été facile de leur épar-
„ gner? Je n'ai pour cela qu'à
„ donner la main au Prince qui
„ veut s'unir à moi par des liens
„ éternels. Je ſais que ce que la
„ renommée publie de ſes vio-
„ lences, de ſes emportemens &
„ de ſes fureurs, n'a que trop de
„ quoi me faire trembler; mais
„ devenue ſon épouſe, ne puis-
„ je pas eſpérer que mes com-
„ plaiſances, que l'étude empreſ-
„ ſée que je me ferai de préve-
„ nir ſes déſirs, me gagnera ſon
„ amour? Oui, je me promets de
„ l'engager à mettre quelque diſ-
„ tinction entre ſes autres femmes
„ & moi. Eh, non, non, ne vous
„ flattez pas, répondit le Roi de
Tzécuzo à la Princeſſe, „ que

„ le cruel Thékels change pour
„ vous de naturel. Eh! que pour-
„ roient la vertu & les charmes
„ ſur un cœur qui a dépoſé tout
„ ſentiment d'humanité? Enfer-
„ mée dans le Serrail de ce Prince
„ barbare, vous y traîneriez vos
„ jours dans le plus affreux déſeſ-
„ poir, ſans aucun motif de conſo-
„ lation; & ce ſera moi, qui, inti-
„ midé par les menaces de ce fier
„ Tiran, vous aurai moi-même
„ livrée entre ſes mains! Ah! ma
„ tendreſſe pour vous, l'interêt
„ de ma propre gloire, me per-
„ mettent-ils de faire un pareil
„ ſacrifice! De quelle honte, de
„ quelle ignominie ne ſerois-je
„ pas couvert auprès des Rois
„ mes voiſins? Me croiroient-ils
„ digne de regner, s'ils appre-
„ noient qu'une lâche crainte ait
„ pu me forcer d'abandonner ce
„ que j'ai de plus cher? Ce n'eſt

„ pas que je ne ſache que mes
„ forces ſont bien inférieures à
„ celles de l'ennemi que j'aurai à
„ combattre ; mais la protection
„ des juſtes Dieux, jointe au cou-
„ rage de mes fidéles ſujets, me
„ raſſure.

Ce fut en vain que la Princeſſe Jaiven oppoſa de nouvelles raiſons & de nouvelles larmes à la réſolution où le Roi ſon pere étoit de hazarder plutôt ſa vie & ſes Etats, que de conſentir aux vœux de Thékels. Les ordres furent donnés dans tout le Royaume pour que l'on ſe préparât à prendre les armes : la diligence ne pouvoit être trop grande. A peine en effet le Roi de Tacuba eut-il été informé par ſes Ambaſſadeurs, qu'il n'y avoit que la violence ſeule qui pût lui faire obtenir la Princeſſe qu'il ſe deſtinoit pour épouſe, qu'indigné de la ré-

ſiſtance que l'on oſoit oppoſer à ſes déſirs, il ſe mit ſur le champ à la tête d'une armée innombrable, & s'avança à grandes journées vers les frontières du Royaume de Tzécuzo. Son deſſein étoit de venir aſſiéger Fardedondac dans ſa Capitale; mais les ennemis qu'il venoit chercher lui épargnerent la moitié du chemin.

Le Roi de Tzécuzo, trop foible pour réſiſter au redoutable Thékels, s'étoit fortifié du ſecours de cinquante mille hommes que le Roi de la Floride lui avoit envoyés; de ſorte que ſon armée ſe trouva compoſée de deux cens mille combattans; quoique celle des ennemis fût de beaucoup plus nombreuſe, elle eut cependant été miſe en déroute, ſi la trahiſon la plus noire ne lui eût aſſuré la victoire.

Fardedondac ayant appris par

ſes coureurs que les Tacubains, commandés par leur Roi, précipitoient leur marche, & qu'ils ne tarderoient pas à paroître, ſe hâta de ranger ſes ſoldats en bataille, & les encouragea à bien faire leur devoir. Dès que les deux armées furent en préſence l'une de l'autre, le combat s'engagea avec une égale fureur des deux côtés. Le Roi de Tzécuzo tendrement chéri de ſes ſujets, les vit ſignaler leur zéle pour ſon ſervice par les prodiges de valeur les plus ſurprenans, & il fit lui-même de ſon côté tout ce que l'on pouvoit attendre de l'expérience & de la bravoure d'un guerrier conſommé dans le métier des armes. Thékels, déſeſpéré de ce que ſes troupes malgré la ſupériorité de leur nombre, loin de remporter quelque avantage, étoient forcées de céder aux efforts de leurs enne-

mis, fit avancer le corps de reſerve qu'il commandoit, & attaqua ſi bruſquement l'aîle droite commandée par Fardedondac, qu'il la mit d'abord en déroute. Elle ne fut pas long-tems ſans ſe rallier, & non-ſeulement elle reprit le terrain qu'elle avoit perdu, mais elle pourſuivit encore les ennemis juſqu'à leurs retranchemens. Ils n'auroient pu échapper à une défaite entière, ſi la nuit n'eût mis fin au combat.

Les deux armées étoient trop animées pour s'en tenir à cette première action. Elles ne ſe ſéparerent que dans la réſolution d'en venir le lendemain aux mains dès que le jour paroitroit. Fardedondac ne ſe fut pas plutôt retiré dans ſa tente, que, quoiqu'il fût couvert de ſang & de pouſſiére, & qu'il eût un beſoin extrême de repos, il commença par faire aſ-

ſembler les Officiers-Généraux de ſon armée pour délibérer avec eux ſur un nouvel ordre de bataille qui ôtât aux ennemis la facilité de s'étendre. Ce fut au ſortir de ce Conſeil de guerre que le perfide Zébrot, Commandant en chef des troupes auxiliaires, ſe rendit ſecrétement auprès du Roi de Tacuba, pour lui faire part des réſolutions qu'on venoit de prendre. Ce traître ne s'en tint pas là. Corrompu par les riches préſens que lui fit Thékels, & par les grandes recompenſes qu'il lui aſſura, il promit à ce Prince que dès que l'action ſeroit engagée, il ſe détacheroit avec les troupes qu'il commandoit, & leur feroit reprendre le chemin de la Floride. Les choſes ayant été ainſi réglées entr'eux, ils ſe ſéparerent.

Le Roi de Tzécuzo, bien éloigné de ſoupçonner le malheur dont

dont il étoit menacé, commençoit déja à ranger ſes troupes en bataille. Le traître Zébrot fut mis à la tête de l'aîle droite avec ordre de faire la première attaque. Il la fit; mais après quelques légéres eſcarmouches, qui n'étoient qu'un jeu pour mieux cacher ſa perfidie, on le vit diſparoître avec tout ſon monde. Thékels, qui s'attendoit à cette déſertion, ne manqua pas de profiter du terrain qu'on lui abandonnoit, & il n'eut pas de peine à envelopper ſes ennemis. Fardedondac ne perdit pas pour cela courage. Quoiqu'abandonné de ſes Alliés, il ne laiſſa pas que de ſe préſenter au combat avec une contenance auſſi fiére que s'il eût été aſſuré de la victoire. S'étant mis à la tête de ce qu'il avoit de meilleures troupes, il ſe jetta dans le plus fort de la mêlée, renverſant tout

ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Convaincu que le gain de la bataille dépendoit de la mort du cruel Thékels, il ne s'attacha qu'à le joindre; mais tous les efforts qu'il fit pour parvenir juſqu'à lui furent inutiles. Accablé par la multitude, il ſe vit percé de plusieurs coups, après avoir ſoutenu preſque ſeul les plus vives charges.

La mort de ce Prince infortuné fut ſuivie de la défaite entière de ſon armée. Quelques Officiers échappés du combat, s'étant rendus à Tzécuzo par des voies détournées, y porterent la triſteſſe & la terreur, en apprenant quelle avoit été la funeſte iſſue de l'action qui venoit de ſe paſſer. Ils ajouterent, qu'ils ne doutoient pas que le Vainqueur ardent à pourſuivre ſa victoire, ne ſe préſentât bientôt aux portes de la Capitale,

& qu'ainſi il falloit ſe préparer à une vigoureuſe défenſe. A cette cruelle nouvelle on n'entendit plus que cris & que gémiſſemens dans toute la Ville. La Princeſſe Jaiven étoit alors dans le Temple, où ſa piété lui faiſoit adreſſer aux Dieux les vœux les plus ardens pour la proſpérité des armes du Roi ſon pere. Quelle fut ſa déſolation, lorſqu'elle apprit le ſort de ce malheureux Prince? Sa douleur trop vive pour qu'elle pût la ſoulager par des larmes, la déroba d'abord hors d'elle-même, & elle perdit bientôt après l'uſage des ſens. La pâleur de la mort ſe répandit ſur ſon viſage; ſes yeux ſe couvrirent d'épaiſſes ténébres; ſon corps devint immobile; & ce ne fut que par le ſecours des remédes les plus violens que l'on vint à bout de lui arracher quelque ſigne de vie. Lorſqu'elle fut en-

tiérement revenue de sa foiblesse, les Officiers du Palais lui représenterent qu'elle devoit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté; qu'ils étoient d'avis qu'elle allât reclamer la protection d'Izéhoalt, Roi du Mexique; que ce Prince généreux & ami de la vertu, se feroit une gloire d'épouser ses interêts & de la venger.
„ Mais songez, Madame, ajouta
„ le Grand-Veneur, que tous les
„ momens vous sont chers; que
„ le moindre retardement vous
„ expose à tomber entre les mains
„ du barbare Thékels; que ce
„ fier Tiran, enflé du succès de
„ ses armes, s'avance avec des
„ forces bien supérieures aux nô-
„ tres; & que tout ce que nous
„ pouvons espérer, c'est que la
„ résistance que nous lui oppose-
„ rons, vous laissera le tems d'é-
„ chapper à ses poursuites. C'est

„ avec bien de la reconnoiſſance,
„ répondit la Princeſſe aux Offi-
„ ciers de ſon Palais, que je re-
„ çois les marques que vous me
„ donnez de votre zéle ; mais
„ n'eſpérez pas que je conſente à
„ cette fuite précipitée que vous
„ me conſeillez : n'en eſt-ce déja
„ pas trop que j'aie été la cauſe
„ innocente de la mort de mon
„ pere, & de celle de ſes meil-
„ leurs ſoldats ? Souffrirai-je en-
„ core qu'un barbare Tiran im-
„ mole à mon occaſion de nou-
„ velles victimes à ſa fureur, &
„ qu'en ma préſence il rempliſſe
„ cette Capitale de ſang & de car-
„ nage ? Ma vie & mon repos
„ doivent-ils donc me paroître
„ préférables au ſalut de mes fidé-
„ les ſujets? Ah! pour leur épar-
„ gner les maux qui les menacent,
„ ils me verront aller au-devant
„ du cruel Thékels, & me livrer

„ moi-même entre ſes bras ; par
„ mes ſoumiſſions & par mes lar-
„ mes je tâcherai d'amolir la du-
„ reté de ſon cœur. Fallût-il me
„ voir charger de chaînes, je les
„ porterai ſans peine, pourvu
„ que je n'aie pas à craindre pour
„ la liberté de mon Peuple.

Tels étoient les généreux ſentimens de cette incomparable Princeſſe. Son amour pour ſes ſujets la rendoit inſenſible à ſes plus chers interêts. Mais elle en étoit trop tendrement aimée pour qu'ils lui laiſſaſſent la liberté de ſe ſacrifier pour eux. Les principaux Officiers du Palais la forcerent en quelque façon, de ſouffrir qu'ils la conduiſiſſent dans les Etats du Roi du Mexique, & pour que rien ne retardât leur marche, ils lui conſeillerent de ne ſe faire accompagner que d'une ſeule Eſclave.

Parmi les femmes qui ſervoient

la Princeſſe, il y en avoit une qu'elle diſtinguoit de toutes les autres, & à qui elle avoit donné toute ſa confiance; auſſi la méritoit-elle parfaitement. Artémire (c'eſt le nom de cette belle Eſclave) avoit gagné l'eſtime & les bonnes graces de l'illuſtre Jaiven, par mille qualités qui la rendoient un objet d'admiration, & qui ſembloient démentir la baſſeſſe de ſa condition. Les qualités du corps répondoient en elle à celles du cœur & de l'eſprit. L'on convenoit en effet qu'il n'y avoit que la Princeſſe de Tzécuzo qui ſurpaſſât cette jeune Eſclave en beauté. Son attachement pour ſa bonne maîtreſſe lui fit briguer avec empreſſement l'honneur de l'accompagner dans ſa fuite. Elle obtint ce qu'elle déſiroit. Il fut arrêté que l'on ſe mettroit en marche le lendemain, & que l'on feroit le

plus de diligence que l'on pourroit pour gagner promptement les frontières du Mexique.

Cependant le Roi de Tacuba n'avoit point perdu de tems. Persuadé qu'après la victoire qu'il venoit de remporter, il n'avoit qu'à se présenter aux portes de la Capitale pour qu'elles lui fussent ouvertes, il y marcha avec une vitesse incroyable. La première chose qu'il fit, fut de sommer les habitans de se rendre, & de lui livrer leur Princesse, les menaçant des dernières cruautés, & de reduire leur Ville en cendres, s'ils lui opposoient la moindre résistance. Mais il s'en fallut bien que ses menaces produisissent l'effet qu'il en espéroit. Comme il n'y avoit pas deux heures que la Princesse Jaiven étoit sortie de la Ville, & qu'elle seroit infailliblement tombée entre les mains de ce Tiran,

ran, si rien ne l'eût empêché de la poursuivre, on lui répondit que l'on alloit se disposer à le bien recevoir, & qu'il ne devoit pas s'imaginer que ses menaces fussent capables d'effrayer des gens résolus à répandre jusqu'à la dernière goute de leur sang pour venger la mort de leur Roi.

Thékels, qui s'étoit flatté qu'il n'auroit qu'à se montrer pour que tout se soumît à son obéissance, indigné de se voir trompé dans ses espérances, ne consulta plus que sa rage & sa fureur. Ayant fait avancer ses troupes, & les ayant disposées de façon à fermer tous les passages, il disposa toutes choses pour une attaque générale, & voulut que l'on n'épargnât ni sexe, ni âge, ni condition. Ses ordres cruels furent exécutés avec une barbarie dont l'histoire fournit peu d'exemples. Les mal-

heureux habitans de Tzécuzo tinrent ferme pendant quelque tems, & firent même quelques ſorties, qui couterent la vie à un grand nombre de Tacubains; mais ceux-ci renforcés à chaque inſtant par de nouvelles troupes deſtinées à remplacer celles qui avoient été miſes hors de combat, firent enfin plier leurs ennemis, & les pourſuivant de quartier en quartier, ils en firent un ſi horrible carnage, que toutes les rues ſe trouverent jonchées de morts & de mourans. Ceux qui avoient pris les armes, comme ceux qui étoient hors d'état de les porter, femmes, enfans, vieillards, tout fut indifférenment immolé à la barbare fureur du cruel Thékels. Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe rendre maître du Palais, où il ne doutoit pas que la Princeſſe Jaiven ne fût enfermée. Que l'on juge quel fut le déſeſ-

poir de ce Tiran, lorſqu'après bien des recherches inutiles, il ne put plus douter de la fuite de la Princeſſe ; & ce qui mit le comble à ſa rage, c'eſt qu'il ne lui fut pas poſſible de découvrir la route qu'elle avoit priſe. Ce fut en vain que par la violence des plus rigoureux tourmens, il tâcha d'arracher aux femmes qui la ſervoient, quelque éclairciſſement ſur ce qu'il déſiroit de ſavoir. Voyant, ou qu'elles ne pouvoient, ou qu'elles ne vouloient pas ſatisfaire ſa curioſité, il les fit toutes égorger inhumainement. Après cette ſanglante ſcéne, il forma divers détachemens de ſes troupes, auxquels il donna ordre de pourſuivre la Princeſſe fugitive ; & pour qu'elle ne pût leur échapper, il leur fit prendre différens chemins. Le hazard voulut que le détachement, à la tête

duquel s'étoit mis le Roi de Tacuba, prit la route du Mexique. C'en étoit fait de la Princesse de Tzécuzo, si la générosité de la jeune Esclave qui l'accompagnoit, ne l'eût tirée d'embarras.

La nuit commençoit à tomber, lorsque quelques coureurs de Thékels vinrent lui rapporter, qu'ils venoient de découvrir dans une vaste forêt une escorte de gens armés, & qu'ils croyoient avoir démêlé la voix de quelques femmes. A cette nouvelle le Roi de Tacuba, transporté de joie dans la persuasion où il étoit que ces gens armés ne pouvoient être que les conducteurs de la Princesse, fit doubler le pas au détachement qu'il commandoit. Mais malgré toute la diligence qu'il fit, il ne put arriver à l'entrée de la forêt que lorsque les ténébres de la nuit furent devenues si épaiſ-

ſes, que l'on ne pouvoit plus diſtinguer aucun objet. Cet obſtacle le mit dans la néceſſité d'attendre que le jour commençât à paroître, pour ne pas s'expoſer à tomber dans quelque piége, d'où il n'auroit peut-être pu ſe ſauver.

Cependant les Officiers qui conduiſoient la Princeſſe Jaiven, ſe trouvoient très-embarraſſés à ſe décider ſur le parti qu'ils prendroient. Le bruit qui frappoit leurs oreilles, ne leur permettoit pas de douter qu'ils ne fuſſent pourſuivis de près, & que l'on ne manqueroit pas de venir les attaquer dès que l'aurore auroit diſſipé les ombres de la nuit. Ce qui augmentoit leur douleur, c'eſt qu'ils prévoyoient bien que quelque effort qu'ils fiſſent, ils ne pourroient empêcher qu'on n'arrachât d'entre leurs mains la malheureuſe Princeſſe, à qui ils avoient con-

ſeillé de prendre la fuite. La généreuſe Artemire, vivement effrayée du péril qui menaçoit ſa chere maîtreſſe, s'aviſa d'un ſtratagême dont le ſuccès lui paroiſſoit infaillible. „ Je vous en conjure, Madame, dit cette jeune
„ Eſclave à la Princeſſe, ne m'enviez pas la gloire d'aſſurer votre liberté. J'oſe me flatter que
„ ſi vous voulez bien vous prêter au deſſein que les Dieux
„ viennent de m'inſpirer, je vous
„ procurerai un moyen sûr de
„ tromper aiſément la pourſuite
„ du barbare Thékels. Vous n'êtes point heureuſement connue
„ de ce Tiran, & voilà ce qui me
„ répond de la réuſſite de mon
„ artifice. Conſentez ſeulement
„ à vous revêtir des habits que
„ je porte, & abandonnez-moi
„ les vôtres. A la faveur de ce déguiſement vous pourrez con-

„ tinuer votre route en toute sû-
„ reté, tandis que je tiendrai ici
„ votre place. Les gens que le
„ Roi de Tacuba a détachés après
„ vous, ne manqueront pas de
„ se montrer dès que le jour pa-
„ roîtra. Les habits dont ils me
„ trouveront revêtue, ne leur
„ laisseront aucun doute que je
„ ne sois la Princesse qu'ils ont
„ ordre de poursuivre, & de
„ mon côté je n'oublierai rien de
„ ce qui pourra servir à les con-
„ firmer dans leur erreur. Non,
„ ma chere Artemire, non, je ne
„ puis, lui répondit la Princesse,
„ consentir à ce déguisement dont
„ votre amour pour moi vous
„ cache les dangereuses suites.
„ Car enfin n'est-il pas évident
„ que votre état ne pourra de-
„ meurer long-tems caché au Ti-
„ ran à qui vous voulez vous li-
„ vrer; & quels cruels traitemens

„ ne vous fera-t'il pas essuyer
„ lorsqu'il saura par quel artifice
„ j'aurai été dérobée à sa pas-
„ sion ? Eh, pensez-vous donc,
„ Madame, reprit Artemire, que
„ ces traitemens, quelques cruels
„ qu'ils puissent être, soient ca-
„ pables de m'effrayer ? Que ce
„ barbare Tiran me fasse perdre
„ la vie dans les plus affreux
„ tourmens, loin de me plaindre
„ de mon sort, je m'en féliciterai
„ moi-même. Je m'applaudirai
„ d'avoir détourné, aux dépens
„ de ma vie, le malheur dont ma
„ bonne maîtresse étoit menacée.

Le Grand-Veneur, & les autres Officiers qui accompagnoient la Princesse, charmés des sentimens de la belle Artemire, lui donnerent les plus grandes louanges, & convinrent que le stratagême qu'elle avoit imaginé, ne pouvoit manquer de réussir. Mais

pour mieux en aſſurer le ſuccès, ils déciderent qu'il n'y auroit que deux d'entr'eux qui eſcorteroient la Princeſſe, & que les autres demeureroient auprès de la jeune Eſclave, à qui ils rendroient des honneurs proportionnés au perſonnage qu'elle alloit jouer. Les choſes ayant été ainſi réglées, la Princeſſe de Tzécuzo & ſa fidéle Eſclave changerent d'habits. L'approche du moment qui alloit les ſéparer, leur fit répandre bien des larmes. Rien n'égaloit ſur-tout la douleur de la Princeſſe : l'image de ſa chere Artemire qu'elle ſe repréſentoit livrée à la fureur d'un Tiran irrité, & qui par les tourmens les plus cruels aſſouviroit ſur elle ſa barbare vengeance, la faiſoit fondre en pleurs. „ Trop „ généreuſe Artemire, lui dit-el- „ le, en la tenant étroitement ſer- „ rée entre ſes bras, & en l'acca-

„ blant d'un déluge des plus tou-
„ chantes careſſes, que de pleurs,
„ que de gémiſſemens, que de
„ mortels chagrins ne va pas me
„ couter l'affreuſe incertitude où
„ je ſerai ſur votre triſte ſort!
„ Soyez aſſurée que ſi je ſuis aſ-
„ ſez heureuſe pour intereſſer le
„ Roi du Mexique en ma faveur,
„ je n'oublierai rien pour enga-
„ ger ce Prince à venir vous ar-
„ racher d'entre les bras du Tiran
„ auquel vous allez vous livrer.
„ Ah! ſongez, divine Princeſſe,
„ reprit la belle Eſclave, que vous
„ devez vous occuper de ſoins
„ plus importans. Vous avez à
„ venger la mort du Roi votre
„ pere, & à délivrer vos fidéles
„ ſujets de l'oppreſſion ſous la-
„ quelle le cruel Thékels va les
„ faire gémir. Pour moi, quelle
„ que ſoit la deſtinée qui m'atten-
„ de, je n'aurai rien à déſirer,

„ pourvu que j'apprenne que ré-
„ tablie dans vos Etats, vous y
„ regnez en paix.

La Princeſſe de Tzécuzo ne répondit à ſa jeune Eſclave que par des larmes; elles redoublerent lorſqu'il fallut qu'elle s'arrachât d'entre ſes bras. Les deux Officiers qui devoient l'eſcorter, la conduiſirent par des routes détournées, & après quinze jours d'une marche précipitée, ils arriverent ſur les frontières du Mexique, ſans que leur voyage eût été marqué par aucun accident fâcheux. Nous verrons de quelle manière cette illuſtre Princeſſe fut reçue à la Cour d'Izéhoalt, lorſque j'aurai rapporté ce qui arriva à ſa généreuſe Eſclave.

Les ombres de la nuit furent à peine diſſipées, que l'impatient Thékels donna ordre à ſes gens de monter à cheval, & s'étant

mis à leur tête, il les conduisit dans la forêt, à l'entrée de laquelle il avoit passé la nuit. Il n'eut pas bien du chemin à faire pour arriver à l'endroit où nous avons laissé la belle Artemire. Les superbes habits dont elle étoit vêtue, les respects que lui rendoient les Officiers dont elle étoit accompagnée, sa ressemblance avec la Princesse fugitive, ne permirent pas au Roi de Tacuba de douter que celle qui s'offroit à ses yeux, ne fût véritablement la Princesse de Tzécuzo ; & ce qui le confirma dans cette erreur, ce fut la feinte douleur qu'Artemire fit paroître dès que ce Prince s'approcha d'elle. Empruntant tous les dehors d'une personne que le désespoir dérobe hors d'elle-même, elle fait retentir l'air de ses cris, déchire ses habits, s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage

de coups ; puis ayant armé ſes mains d'un poignard, elle menace de ſe l'enfoncer dans le ſein, lorſqu'un des Officiers qui l'accompagnent, lui arrête le bras & la deſarme.

Cependant le Roi de Tacuba, peu ſenſible à une ſcéne ſi touchante, ſans s'amuſer à eſſuyer les pleurs de la feinte Princeſſe, lui commanda fiérement de ſe diſpoſer à le ſuivre, & ordonna en même-tems qu'on chargeât de chaînes les Officiers qui étoient à la ſuite de la prétendue Princeſſe de Tzécuẓo. Thékels, impatient de contenter les feux que la vue de la belle Artemire avoit allumés dans ſon ame, voulut que dès le même jour elle aſſurât ſon bonheur, & il lui parla non en amant, mais en maître qui ne peut ſouffrir qu'on oppoſe la moindre réſiſtance à ſes déſirs.

La feinte Princeſſe, effrayée des périls qui menaçoient ſon innocence, eut recours à la diſſimulation. Déguiſant les ſentimens de haine qui l'animoient contre le Roi de Tacuba, elle dit à ce Prince, que loin de refuſer de lui donner la main, elle ſeroit très-charmée de lui être unie par des liens indiſſolubles; mais qu'elle le ſupplioit d'attendre qu'il fût de retour dans la Capitale de ſes Etats pour y faire les cérémonies de leur mariage avec une pompe convenable au rang glorieux qu'il lui deſtinoit, & ſe jettant en même-tems à ſes pieds, elle ajouta qu'elle ne ſe releveroit pas qu'il ne lui eût accordé la grace qu'elle oſoit lui demander avec la plus vive inſtance. Quelques larmes répandues par cette belle Eſclave, lui obtinrent ce qu'elle déſiroit. Thékels ſe laiſſa fléchir, & conſen-

tit que ſon bonheur fut reculé de quelques jours. Qu'il s'en falloit bien qu'Artemire fût diſpoſée à le laiſſer long-tems dans l'erreur ! Tremblant moins pour ſa vie que pour ſon innocence, elle étoit réſolue d'apprendre à Thékels, dès qu'elle ſeroit arrivée à Tacuba, l'artifice qu'elle avoit employé pour dérober la Princeſſe de Tzécuzo à ſes pourſuites, ne doutant pas que ce Prince indigné de ſe voir trompé, ne convertît en haine l'amour qu'elle lui avoit inſpiré. Mais ce fut là un miſtère qui fut en partie découvert par ces mêmes Officiers que Thékels avoit, comme je l'ai dit, envoyé à la Cour de Fardedondac avec le titre d'Ambaſſadeurs. Ils y avoient vu trop ſouvent la Princeſſe Jaiven pour qu'ils puſſent la confondre avec l'Eſclave qui tenoit ſa place ; ainſi Artemire ne

put leur en impoſer par ſon déguiſement. L'étonnement dont ils parurent ſaiſis en la voyant, fut ſi grand, que Thékels qui étoit préſent, en ayant voulu ſavoir la cauſe, ils lui apprirent que la jeune perſonne qui s'offroit à leurs yeux, n'étoit aſſurément pas la Princeſſe de Tzécuzo.

La généreuſe Artemire, peu intimidée des périls où elle alloit ſe livrer, n'attendit pas que le Roi de Tacuba l'interrogeât pour lui découvrir ce qu'elle avoit projetté de lui apprendre. „ Non, „ Prince, lui dit-elle d'un ton aſ- „ ſuré, je ne ſuis point l'illuſtre „ Princeſſe que tu te deſtinois „ pour épouſe, je ne ſuis que ſon „ Eſclave; mais la gloire de lui „ appartenir me paroit préféra- „ ble à tous les rangs éclatans que „ tu pourrois m'offrir. Achéve „ d'aſſouvir ſur moi ta barbare „ ven-

„ vengeance. C'eſt moi, je ne
„ crains pas de te le déclarer, qui
„ ai enlevé cette incomparable
„ Princeſſe à tes vœux. Elle al-
„ loit tomber entre tes mains,
„ lorſqu'inſpirée par ma tendreſſe
„ pour elle, je lui ai conſeillé de
„ quitter ſes habits & de ſe revê-
„ tir des miens; ce déguiſement
„ a eu le ſuccès que je m'en pro-
„ mettois. Si j'ai juſqu'à préſent
„ différé à te détromper de ton
„ erreur, c'eſt que je ne voulois
„ le faire que lorſque ma chere
„ maîtreſſe ſeroit à couvert de
„ tes pourſuites. Vas, ſi tu le ſou-
„ haites, la chercher à la Cour
„ du Roi du Mexique; tu le ver-
„ ras bientôt, ce Prince géné-
„ reux, venir ſe venger ſur tes
„ Etats des cruautés que ta fureur
„ a exercées ſur un peuple inno-
„ cent. Barbare! il ne te reſte
„ plus qu'à me faire ſubir le mê-

„ me ſort que tu as fait eſſuyer
„ à mes malheureuſes compa-
„ gnes. Ordonne à tes cruels ſa-
„ tellites de m'arracher la vie,
„ ou ne crains pas de tremper
„ toi-même tes mains dans mon
„ ſang.

Thékels, tranſporté de rage de ce qu'une Eſclave par qui il ſe voyoit trompé, pouſsât encore l'inſolence juſqu'à braver ſon courroux, ordonna qu'Artemire fût enfermée dans une tour, où on ne lui conſervât la vie que pour lui faire endurer chaque jour de nouveaux tourmens. Mais cette féroce vengeance ne rendoit pas au cruel Thékēls la Princeſſe de Tzécuzo; & ce qui mettoit le comble à ſon déſeſpoir, c'eſt qu'Izéhoalt, Roi du Mexique, dont la Princeſſe Jaiven étoit allée implorer le ſecours, étoit trop puiſſant pour que le Roi de

Tacuba osât lui livrer bataille. L'artifice ſuppléa au défaut de la force & du courage. Douze Tacubains gagnés par les riches préſens que leur fit leur Roi, & plus encore par les grandes recompenſes qu'il leur aſſura, lui promirent de remettre entre ſes mains la Princeſſe Jaiven qu'ils ſe propoſoient d'enlever ; & pour cet effet ils ſe rendirent à Mexique, où ils ſe tinrent cachés juſqu'à ce qu'ils eurent trouvé l'occaſion d'exécuter le projet qu'ils méditoient.

Cependant la Princeſſe de Tzécuzo étoit arrivée à la Cour d'Izéhoalt. Ce grand Prince, plus recommandable encore par ſes vertus que par l'étendue de ſa puiſſance, reçut la Princeſſe avec tous les honneurs & toutes les marques de diſtinction dûs à ſon rang. Elle étoit malheureuſe, c'en

étoit aſſez pour qu'elle eût droit à la protection de cet illuſtre Monarque. Auſſi lui promit-il non-ſeulement de la faire rentrer en poſſeſſion de ſes Etats, mais encore de ne mettre bas les armes que lorſqu'il auroit tiré une éclatante vengeance du barbare Thékels. La Princeſſe Jaiven n'oublia pas ſa chere Artemire; elle en parla avec tant d'éloges au Roi du Mexique, que ce Prince enchanté de ce qu'il apprenoit de la générosité de cette belle Eſclave, promit d'aller lui-même l'arracher d'entre les bras du Roi de Tacuba.

Le jour même de l'arrivée de la Princeſſe de Tzécuzo à la Cour du Mexique, fut marqué par une fête ſuperbe qu'Izéhoalt donnoit à l'occaſion d'une glorieuſe victoire que ſa valeur avoit remportée ſur pluſieurs Rois, à qui il

n'avoit accordé la paix qu'après qu'ils se furent soumis de lui payer un tribut.

Ce fut dans cette fête que la Princesse Jaiven fit une conquête qui prouvoit qu'il n'y avoit point d'insensibilité qui pût tenir contre la force de ses charmes. Tobilos, le fils aîné du Roi du Mexique, jeune Prince, qui jusqu'alors n'avoit paru sensible qu'au seul désir de la gloire, ne put voir la Princesse de Tzécuzo sans s'éprendre pour elle de l'amour le plus passionné & le plus tendre; mais s'il perdit son indifférence, celle qui la lui faisoit perdre, ne conserva pas la sienne long-tems. Le Prince Mexiquain joignoit à l'extérieur le plus charmant, des qualités trop aimables pour que la Princesse Jaiven pût se défendre d'être sensible à l'amour qu'elle lui avoit inspiré, mais qu'il n'avoit

encore osé faire paroître que par les respectueux hommages qu'il lui rendoit.

Cependant Izéhoalt se disposoit à effectuer les promesses qu'il avoit faites à la Princesse de Tzécuzo. Déja les ordres avoient été donnés pour que tout ce qu'il avoit de meilleures troupes se tînt prêt à marcher, & il avoit été réglé qu'il se mettroit lui-même à leur tête, & qu'il iroit attaquer le Roi de Tacuba dans sa Capitale. Il avoit aussi été conclu que Tobilos commanderoit sous les ordres du Roi son pere ; mais ce jeune Prince crut que l'interêt de son amour exigeoit qu'il tâchât d'obtenir le commandement général de l'armée Mexiquaine, parce qu'il ne pouvoit souffrir qu'un autre que lui eût la gloire de remettre la Princesse de Tzécuzo en possession de ses Etats,

& de la venger de ſon ennemi. Mais avant que de faire aucune démarche auprès de ſon pere, il crut qu'il devoit commencer par ſolliciter l'aveu de la Princeſſe. S'étant donc rendu chez elle, il lui apprit que l'armée que l'on devoit conduire contre le Roi de Tacuba, ne tarderoit pas à ſe mettre en campagne; que cette armée étoit toute compoſée d'Officiers & de Soldats, qui, animés d'une égale ardeur, mouroient d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi. „ N'en doutez pas, Madame, ajouta le Prince Mexiquain, c'eſt la gloire de combattre pour vos interêts qui inſpire à tous nos braves guerriers le courage qu'ils font paroître. Jaloux de cette gloire, je voudrois la mériter ſeul, & j'ai le chagrin de voir mon pere réſolu à ne m'en laiſſer qu'une

„ foible part. Ah! Madame, souf-
„ frez que je vous prie de vous
„ interesser auprès de lui en ma
„ faveur. Demandez-lui pour
„ moi une seule grace qui mettra
„ le comble à tous mes vœux.
„ Qu'il consente que je sois seul
„ chargé du commandement de
„ son armée. Mon amour qui
„ ranimera ma valeur, me ré-
„ pond du succès de mon entre-
„ prise. Refuseriez-vous, Mada-
„ me, de remettre vos interêts
„ entre mes mains? Souffrez que
„ ce soit moi qui ait la gloire
„ d'apporter à vos pieds la tête
„ de votre ennemi, & de join-
„ dre à vos Etats ceux de ce fier
„ Tiran.

Ainsi parla le fils d'Izéhoalt. La Princesse de Tzécuzo lui répondit par des remercimens où elle fit entrer tout ce que la reconnoissance a de plus vif & de plus

plus touchant. Mais ce qui tranſporta de joie le Prince Mexiquain, c'eſt que les regards de la Princeſſe lui en dirent aſſez pour qu'il pût ſe flatter d'avoir touché ſon cœur. Si elle s'engagea à ſolliciter pour lui le commandement général des troupes, ce ne fut qu'après l'avoir prié avec inſtance de modérer ſa valeur, & de ſe ſouvenir dans tous les périls où ſon jeune courage l'expoſeroit, que s'il vouloit lui plaire, il ne pouvoit prendre trop de ſoin de la conſervation de ſes jours.

Il ne fut pas bien difficile à la Princeſſe d'obtenir d'Izéhoalt la grace qu'elle avoit à lui demander. Ce Prince, qui s'étoit apperçu avec plaiſir de l'amour dont ſon fils s'étoit épris pour l'incomparable Jaiven, fut charmé qu'il eût ſeul la gloire de rétablir cette Princeſſe dans ſes Etats; & s'il

avoit feint de vouloir se mettre à la tête de l'armée Mexiquaine; c'est qu'il avoit bien prévu que Tobilos ne manqueroit pas d'en demander le commandement; ainsi ce fut avec joie qu'il le lui accorda, ne doutant pas que l'amour ne fît faire à ce jeune Héros des prodiges de valeur, dont la Princesse de Tzécuzo seroit elle-même la recompense.

Il fut donc arrêté que ce seroit Tobilos qui commanderoit en chef toutes les troupes qui avoient été assemblées, & qui étoient prêtes à marcher contre l'ennemi. Un événement qui répandit la tristesse dans toute la Cour, hâta le départ de ces troupes.

Les douze Tacubains, qui avoient promis à Thékels d'enlever la Princesse Jaiven, & de la remettre entre ses mains, ne trouverent que trop de facilité à

exécuter leur entrepriſe. S'étant rendus à Mexique, ils ſe logerent dans une maiſon où ils ſe tinrent cachés pendant quelques jours; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne fuſſent informés par un eſpion de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour. Le perfide Mexiquain, qu'ils s'étoient attaché par de grandes largeſſes qu'ils lui avoient faites, leur ayant un jour appris que la Princeſſe de Tzécuzo devoit aller à un Temple qui étoit hors de la ville, & qu'elle ne ſeroit accompagnée que de quelques femmes qui la ſervoient, ils jugerent qu'il ne pouvoit ſe préſenter une occaſion plus favorable à leur deſſein, & réſolurent d'en profiter. S'étant pour cet effet habillés à la Mexiquaine, ils prirent le chemin du Temple où la Princeſſe devoit ſe rendre. Ils ne furent pas longtems ſans la voir paroître, n'é-

tant accompagnée, ainſi qu'ils en avoient été prévenus, que d'un petit nombre de femmes qui n'étoient guères en état de l'arracher au malheur dont elle étoit menacée.

La vertueuſe Princeſſe de Tzécuzo, retenue par ſa piété au Temple, n'en ſortit qu'à l'entrée de la nuit. A peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle ſe vit tout-à-coup arrêtée par douze hommes armés, qui après avoir inhumainement maſſacré les femmes qui étoient à ſa ſuite, ſe ſaiſirent d'elle, & précipiterent leur fuite avec tant de célérité, que quatre jours leur ſuffirent pour arriver à Tacuba. Thékels, qui n'avoit oſé ſe promettre que leur entrepriſe pût avoir un ſi heureux ſuccès, leur prodigua les plus grandes recompenſes, ne penſant pas pouvoir trop payer le ſervice qu'ils

venoient de lui rendre. „ Vous
„ penſiez donc, Madame, dit-il
„ à la malheureuſe Princeſſe de
„ Tzécuzo, dès qu'elle eût été
„ remiſe entre ſes mains, que la
„ Cour d'Izéhoalt ſeroit pour
„ vous un azile dont vous ne
„ pourriez être arrachée? Si vous
„ aviez conſulté vos véritables
„ interêts, loin de me fuir, n'au-
„ riez-vous pas dû venir vous
„ jetter vous-même entre mes
„ bras? Ignoriez-vous le rang
„ glorieux que mon amour vous
„ deſtinoit? n'aviez-vous pas été
„ informée par mes Ambaſſa-
„ deurs, que mon deſſein étoit
„ de vous faire regner avec moi?
„ Eh quoi, barbare! t'imagi-
„ nois-tu, lui répondit fiérement
„ la Princeſſe, que j'aie pu con-
„ ſentir à me voir élevée ſur un
„ Trône ſouillé par tes fureurs
„ & par tes crimes? Quoi! j'au-

„ rois été aſſez lâche pour rece-
„ voir ta main encore toute fu-
„ mante du ſang de mon pere !
„ Mais ne te flatte pas de jouir
„ long-tems du fruit de ta cruau-
„ té. Les juſtes Dieux, protec-
„ teurs de l'innocence, me feront
„ trouver de généreux défen-
„ ſeurs jaloux de la gloire de me
„ venger. Eh bien, qu'ils paroiſ-
„ ſent ces défenſeurs généreux,
„ reprit le Roi de Tacuba, mais
„ en attendant qu'ils oſent s'offrir
„ à mes yeux, ſouviens-toi, dit-
„ il à la Princeſſe, que ſi tu ne te
„ prêtes à tous mes déſirs, mon
„ amour pour toi va ſe changer
„ en fureur. Aujourd'hui même,
„ ou tu couronneras mes vœux
„ après avoir uni ton ſort au
„ mien, ou tu me forceras de de-
„ voir mon bonheur à la violence.
„ C'eſt à toi à opter entre le rang
„ de Reine, ou celui d'Eſclave.

La Princeſſe de Tzécuzo, menacée d'être en peu d'heures l'infortunée victime de la brutale paſſion de ce Tiran, ſe repentit d'avoir aigri ſon courroux, & pour réparer ſa faute, elle ſe jetta à ſes pieds qu'elle arroſa de ſes larmes, en le conjurant de lui laiſſer le tems de calmer ſa douleur, & de faire des réflexions ſur le parti que ſon interêt lui conſeilleroit de prendre. „ Qui ſait, dit cette „ Princeſſe affligée, ſi le tems & „ les réflexions ne changeront pas „ mon cœur? Il eſt ſenſible à la „ reconnoiſſance, forcez-le par „ les complaiſances & les égards „ que vous aurez pour moi à parler en votre faveur. Eſt-il un „ bonheur égal à celui qui n'eſt „ dû qu'à un amour mutuel?

Ces paroles furent prononcées d'un ton ſi perſuaſif & ſi touchant, qu'elles obtinrent à la Princeſſe ce

qu'elles désiroient. Thékels attendri, consentit que son mariage fût reculé de huit jours, & voulut que pendant ce tems-là la Princesse fût traitée avec tout le respect dû à son rang; mais parce qu'il craignoit qu'elle ne fût enlevée, ou qu'elle ne trouvât elle-même le moyen de s'échapper, si elle n'étoit gardée à vue, il lui forma une Cour nombreuse, composée de personnes destinées à éclairer toutes ses démarches.

Pendant que le Roi de Tacuba travailloit à s'assurer la possession de la Princesse Jaiven, on prenoit à la Cour du Mexique les mesures les plus propres à hâter la délivrance de cette Princesse infortunée. La nouvelle de son enlevement ne fut pas plutôt parvenue aux oreilles de Tobilos, que s'étant mis à la tête d'un détachement de Cavalerie, il marcha sans

perdre de tems à la pourſuite des douze Tacubains qui enmenoient l'incomparable Jaiven. Mais leur attention à ne prendre dans leur fuite que des routes détournées, empêcha qu'ils ne tombaſſent entre les mains du Prince Mexiquain ; de ſorte qu'après deux jours d'une courſe inutile, il ſe vit obligé de revenir ſur ſes pas. Ne doutant pas que la Princeſſe ne fût ſous la puiſſance de Thékels, il réſolut de marcher droit à Tacuba, & de faire faire tant de diligence à ſes troupes, qu'il pût attaquer ſon ennemi avant qu'il ſe fût mis en état de ſe défendre. A peine fut-il en effet de retour au Mexique, qu'il en repartit à la tête de plus de quatre cens mille combattans. L'arrivée imprévue de tant de troupes ſur les frontières du Royaume de Tacuba, y répandit de toutes parts la ter-

reur & l'effroi. Toutes les Villes qui ſe trouverent ſur le paſſage du Prince Mexiquain, ſe ſoumirent à ſes loix; une ſeule oſa lui oppoſer quelque réſiſtance; mais ce jeune Héros la fit attaquer avec tant de vigueur, qu'elle fut forcée de ſe ſoumettre, & ne ſe ſauva d'une ruine entière qu'en implorant la clémence du vainqueur. Comme tout cédoit à ſa valeur & à la force de ſes armes, il arriva en peu de jours aux portes de Tacuba. Son premier ſoin fut de faire inveſtir cette ſuperbe Capitale, qui, quoique d'une étendue immenſe, fut ſi étroitement ſerrée, qu'il y auroit eu de la témérité d'entreprendre d'y jetter aucun ſecours. Mais Thékels y avoit fait entrer aſſez de troupes pour qu'il osât ſe flatter de rendre inutiles les efforts de ſes ennemis.

Tobilos ayant fait les diſpoſitions néceſſaires pour un aſſaut général, ſe détermina à ne le donner qu'après avoir fait propoſer à Thékels un projet d'accommodement, dont les principaux articles étoient, qu'il remît en liberté la Princeſſe Jaiven, qu'il lui reſtituât ſes Etats, & qu'à ces deux conditions les troupes Mexiquaines reprendroient inceſſanment la route de leur Pays. Le Héraut-d'armes qui fut envoyé au Roi de Tacuba, ayant expoſé la commiſſion dont il étoit chargé, ce Prince lui répondit, que loin de ſouhaiter que l'armée Mexiquaine s'éloignât ſi promptement, il étoit au contraire charmé de la voir campée aux environs de ſa Capitale;
„ Et pour ce qui regarde la Prin-
„ ceſſe de Tzécuzo, vous direz
„ au Roi votre Maître, ajouta-t'il,
„ que je veux bien lui procurer

„ le plaiſir de la voir, qu'il pourra
„ même l'enlever, & que toute
„ la reconnoiſſance que j'exige
„ de lui, c'eſt qu'avant de ſe déci-
„ der ſur le parti qu'il prendra,
„ il attende que j'aie fait paroître
„ cette Princeſſe à ſes yeux.

Cette réponſe de Thékels ayant été portée au Prince Mexiquain, il s'imagina que Jaiven avoit ſans doute été immolée à la brutale paſſion du Roi de Tacuba; & que s'il conſentoit que l'on enlevât cette malheureuſe Princeſſe, c'eſt qu'il n'avoit plus pour elle que de l'indifférence. Que Tobilos étoit bien éloigné de ſoupçonner la ſcéne barbare que le cruel Thékels préparoit!

Ce Tiran ayant ordonné que l'on dreſsât un échaffaut ſur une éminence, & qu'on le couvrît de riches tapis, il fit avertir le Prince Mexiquain qu'il pouvoit ſe ren-

dre à un certain endroit qu'il lui marquoit, & que là il pourroit gouter tout à ſon aiſe le plaiſir de voir la charmante Princeſſe de Tzécuzo. Tobilos partagé entre la crainte & l'eſpérance, vola avec ardeur au lieu qui lui avoit été déſigné, & s'y fit ſuivre par un nombreux détachement, tout composé de ſoldats d'une valeur éprouvée.

Le premier objet qui s'offrit à ſa vue lorſqu'il commençoit à s'approcher des murs de la Ville, fut une eſpéce de plate-forme ſoutenue par de riches colonnes, & où l'on arrivoit par une longue galerie couverte. S'étant avancé avec une partie de ſon monde vers le ſommet d'un coteau dont la vue étoit extrêmement étendue, il n'y eut pas demeuré une demi heure, que l'air retentit du bruit d'un grand nombre d'inſtru-

mens militaires, & bientôt après il vit ſortir des portes de la Ville une multitude innombrable de Tacubains, qui s'étant partagés en différens corps, vinrent ſe ranger en bataille à quelque diſtance de l'endroit que Thékels avoit choiſi pour être le théâtre de ſa barbare fureur. Lorſque tout fut prêt pour l'exécution du deſſein que ſa cruauté préparoit, on vit paroître ſur l'échaffaut qu'il avoit fait dreſſer, une jeune Dame vêtue des mêmes habits que portoit la Princeſſe Jaiven lorſqu'elle fut enlevée au ſortir du Temple. Tobilos ne pouvant douter que celle qui s'offroit à ſes yeux, ne fût véritablement la Princeſſe de Tzécuzo, ſe hâta de marcher à ſon ſecours, réſolu, ou de périr, ou de pénétrer juſqu'à elle les armes à la main; mais à peine avoit-il quitté le poſte qu'il occupoit, que

celle qu'il ſe propoſoit de délivrer, ſe vit percée de pluſieurs coups par quelques ſatellites, miniſtres des cruautés du barbare Thékels.

Je n'entreprendrai point d'exprimer à quel tranſport de fureur ſe livra le Prince Mexiquain à la vue d'une ſi cruelle ſcéne. Le juſte courroux qui l'animoit, ne lui permit pas de mettre aucune borne à ſa vengeance; & comme toutes ſes diſpoſitions étoient faites pour un aſſaut général, il voulut qu'on le donnât à l'inſtant même; & pour animer le courage de ſes troupes, il leur promit le pillage de la Ville, en leur commandant d'en maſſacrer indifférenment tous les habitans.

La vigoureuſe réſiſtance qu'oppoſerent les Tacubains animés par l'exemple de leur Roi, ne ſervit qu'à redoubler le courage des

troupes Mexiquaines, à qui le désir de la gloire, joint à l'espérance de s'enrichir, fit faire les prodiges de valeur les plus surprenans. On voyoit le jeune Héros qui les commandoit, se signaler par une bravoure qui lui faisoit affronter les plus grands périls, & qui le rendoit présent dans tous les endroits où le combat étoit échauffé avec le plus de fureur. Le Roi de Tacuba de son côté, résolu de périr plutôt mille fois que de ne pas sauver sa Capitale, dont la perte ne pouvoit manquer d'entraîner celle de tous ses Etats, s'étoit mis à la tête d'une troupe de guerriers intrépides, qui renverserent dans les commencemens tout ce qui s'opposa à leur valeur: fiers de ce que rien ne leur résistoit, ils furent assez téméraires pour pénétrer bien avant dans les retranchemens ennemis, où ils firent

firent un carnage affreux. Mais ils ne porterent pas loin la peine de leur témérité. Tobilos impatient de joindre le barbare Thékels, & qui eut été fâché qu'un autre que lui eût eu la gloire de faire perdre la vie à ce Tiran, n'eut pas plutôt été informé de ce qui se passoit, que suivit de sa garde ordinaire, il accourut à l'endroit où les Tacubains combattoient avec leur Roi. Ce jeune Prince fondit sur cette troupe d'ennemis avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'ils furent presque tous taillés en piéces. Thékels désespéré de ce que la victoire lui échappoit dans le moment même où il s'en croyoit le plus assuré, essaya de trouver son salut dans la fuite; mais toute la diligence qu'il fit en précipitant sa course, ne put le dérober à la mort. Le Prince Mexiquain, ardent à le poursuivre, l'eut bien-

tôt atteint. Ce fut en vain que le Roi de Tacuba ramaſſa toutes ſes forces & ſon courage pour faire face à ſon ennemi. A peine ſe futil mis en état de défenſe, qu'il ſe vit percé de pluſieurs coups qui lui firent rendre l'ame avec le ſang. La nouvelle de la mort de ce Tiran n'eut pas plutôt été portée dans la Ville aſſiégée, que les Tacubains offrirent d'en ouvrir les portes, en promettant de ſe ſoumettre à toutes les loix que le Vainqueur voudroit leur impoſer ; mais leur ſoumiſſion n'empêcha pas que la Ville ne fût livrée au pillage. La vengeance du Prince Mexiquain ne s'en tint pas là ; il voulut que toutes les femmes & les Eſclaves du Roi de Tacuba fuſſent immolées aux manes de la Princeſſe Jaiven, & que l'on mît enſuite le feu au Palais de ce Prince. Tobilos pouvoit-

il s'imaginer que l'interêt de ſon amour alloit l'obliger de revoquer les ordres qu'il venoit de donner ! Déja il avoit fait enfoncer les portes du Serrail où les femmes de Thékels étoient enfermées, lorſqu'une jeune Dame vêtue ſuperbement, vint lui apprendre qu'il ne dépendoit que de lui que la Princeſſe Jaiven ne fût rendue à ſa tendreſſe, & que ce ſeroit elle-même qui la lui remettroit entre les mains. „ Prince, ne doutez pas, ajouta-t'elle, „ qu'il ne me ſoit facile d'effectuer la promeſſe que je vous „ fais; mais c'eſt à condition que „ vous ſauverez la vie à d'innocentes victimes que vous vous „ propoſiez de ſacrifier à votre „ vengeance. Ordonnez à vos „ ſoldats de s'éloigner de ce Palais, & bientôt vous verrez paroître à vos yeux l'incompara-

„ ble Princeſſe de Tzécuzo. Qu'il
„ vous ſuffiſe que le Roi de Ta-
„ cuba mon frere, ſoit tombé
„ ſous vos coups : l'humanité
„ vous permet-elle de répandre
„ le ſang d'une troupe de fem-
„ mes qui n'ont point eu de part
„ à ſes crimes?

Que l'on juge dans quel étonnement un pareil diſcours dut jetter le Prince Mexiquain. Comment auroit-il pu ſe perſuader que celle qu'il croyoit avoir vue nageant dans ſon ſang, eût pu être rappellée à la vie! mais la ſurpriſe de ce Prince ne venoit que de ce qu'il ignoroit l'artifice que Thékels avoit employé pour le tromper; & voilà ce qu'il devoit bientôt apprendre de la bouche même de la Princeſſe Jaiven. Quoiqu'il ne pût guères ſe flatter de l'eſpérance de la revoir, il ne laiſſa pas cependant que de ſuſ-

pendre l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre les femmes & les Esclaves du Roi de Tacuba, & commanda en même-tems aux troupes qui étoient entrées avec lui dans le Palais de se retirer, se contentant de garder à sa suite quelques-uns de ses principaux Officiers. Zaïde (c'est le nom de cette jeune Princesse qui venoit de solliciter la clémence de Tobilos en faveur des Femmes du Roi de Tacuba son frere) ayant obtenu du Prince Mexiquain ce qu'elle désiroit, se hâta de lui procurer le ravissant plaisir qu'elle lui avoit fait espérer; & pour cet effet elle le conduisit à une tour qui renfermoit tout ce que ce Prince avoit de plus cher au monde. C'est par la fureur & le désespoir auxquels il s'étoit livré peu de tems auparavant, que l'on doit juger de la joie dont il fut saisi à

la vue inespérée de la charmante Princesse de Tzécuzo. „ Justes „ Dieux! s'écria-t'il, rempli d'un „ étonnement qui le faisoit dou- „ ter s'il devoit s'en fier au rap- „ port de ses yeux, voudriez- „ vous me flatter par une illu- „ sion qui m'enchante! mais non, „ la voix de mon cœur me dit „ que mes sens ne se trompent „ pas : Ciel, apprens-moi par „ quel miracle tu rens à mes „ vœux le divin objet de ma ten- „ dresse! Dérobé hors de lui-même par l'excès du plaisir dont son ame étoit enivrée, il n'eut pas la force d'en dire davantage.

La Princesse Jaiven, qui de son côté ne s'attendoit à être tirée de l'endroit où elle avoit été enfermée que pour se voir immolée ou à la fureur, ou à la brutale passion du cruel Thékels, ne fit pas paroître moins d'étonnement que

ſon libérateur. „ Prince généreux,
„ apprenez-moi, lui dit-elle, par
„ quel heureux coup du Ciel mes
„ yeux goutent le doux plaiſir de
„ vous revoir. N'ai-je plus rien
„ à redouter de la violence de
„ mon barbare perſécuteur! Eh!
„ pouviez-vous douter, Mada-
„ me, lui répondit le Prince du
„ Mexique, que les Dieux pro-
„ tecteurs de l'innocence, ne
„ combattiſſent pour vous? Oui,
„ c'eſt leur ſecours tout-puiſſant
„ bien plus que mon foible bras,
„ qui vient de vous délivrer du
„ Tiran qui vous retenoit dans
„ ces lieux. Et là-deſſus il raconta
en peu de mots à la Princeſſe tout
ce qui s'étoit paſſé depuis le mo-
ment où elle avoit été enlevée,
juſqu'à celui où, contre ſon atten-
te, il avoit la conſolation de la re-
trouver pleine de vie après l'avoir
cru morte.

Cette dernière circonstance fit répandre à la Princesse un torrent de larmes. „ Trop généreuse Artemire, s'écria-t'elle, c'est vous, „ je n'en puis douter, qui avez „ été sacrifiée pour moi, c'est votre amour pour moi qui vous a „ livrée à une mort cruelle. Helas! l'aurois-je pus soupçonner, „ que l'on ne vous arrachoit d'entre mes bras que parce qu'un „ Tiran inhumain vous avoit „ condamnée à tenir ma place „ sur un échaffaut!

Ce fut là un mistère que la Princesse de Tzécuzo ne put dévoiler au Prince Mexiquain sans verser de nouvelles larmes. Elle lui apprit que le Roi de Tacuba ayant su que l'on se disposoit à donner un assaut général à sa Capitale, il avoit commandé qu'on la conduisît dans la tour où la fidéle Artémire avoit été enfermée; que ce Tiran

Tiran étoit venu le lendemain la trouver dans cette même tour, & que les ayant forcées de changer d'habits à la hâte, il avoit livré Artemire entre les mains de quelques ſatellites dont il étoit accompagné. La Princeſſe finit ſon récit, en ajoutant que c'étoit en vain qu'elle s'étoit jettée aux genoux du cruel Thékels pour le prier de ne point la ſéparer de ſa fidéle Eſclave; que ce Tiran s'étoit non-ſeulement montré inſenſible à ſes pleurs, mais qu'il avoit encore pouſſé la brutalité à ſon égard juſqu'à oſer la menacer des plus affreux traitemens, ſi à la première viſite qu'il lui rendroit, il ne la trouvoit diſpoſée à ſe prêter à ſes déſirs.

La concluſion que le Prince Mexiquain tira de ce récit, c'eſt que ſes yeux s'étoient laiſſés tromper par ce changement d'habits

dont on venoit de lui parler; joignez à cela la grande ressemblance qui se trouvoit entre la Princesse de Tzécuzo & Artemire. Quelque sensible que Tobilos fût à la mort de cette généreuse Esclave, il est vrai cependant qu'elle ne lui avoit pas été inutile, puisqu'en animant son désespoir, elle lui avoit servi à hâter les momens de la délivrance de l'illustre Jaiven. Le Prince du Mexique ne lui laissa pas ignorer que c'étoit en partie à la Princesse Zaïde qu'elle étoit redevable de la liberté & même de la vie, puisque ce n'étoit qu'en conséquence de la priére qu'elle lui avoit faite, qu'il avoit révoqué l'ordre par lequel il avoit été décidé que le Palais du Roi de Tacuba seroit reduit en cendres.

Zaïde témoigna à cette occasion qu'elle avoit toujours eu en horreur les violences du Roi son

frere; que ſouvent elle lui avoit repréſenté les malheurs dont il étoit menacé, s'il ne ſe déterminoit promptement à remettre la Princeſſe de Tzécuzo en liberté, & à lui reſtituer les Etats dont il l'avoit injuſtement dépouillée; mais que toutes ſes remontrances avoient été inutiles. Adreſſant enſuite la parole à la Princeſſe Jaiven, elle lui exprima par les complimens les plus gracieux la part qu'elle prenoit à l'heureux changement qui s'étoit fait dans ſa fortune.

Qu'il eût été à déſirer pour le repos de cette Princeſſe qu'elle ſe fût toujours conſervée dans les mêmes ſentimens! Mais helas! il étoit réglé qu'une funeſte jalouſie répandroit ſon mortel poiſon ſur ſes plus beaux jours. Se feroit-elle imaginée qu'elle eût pu s'éprendre de l'amour le plus vio-

ſent pour un Prince qui ſe préſentoit à elle ayant les mains encore teintes du ſang de ſon frere? Mais en vain elle voulut combattre le fatal panchant qui l'entraînoit; la vue du Prince Mexiquain avoit fait ſur ſon cœur de ſi tendres & de ſi vives impreſſions, que tout ce qu'elle put faire fut de tenir caché pendant un tems l'amour ardent qui l'enflammoit. Pourſuivons.

Le paſſionné Tobilos, uniquement occupé du ſoin de plaire à l'illuſtre Princeſſe de Tzécuzo, imagina mille fêtes galantes pour la diſtraire de la douleur que lui cauſoit la mort de ſa chere Artemire. Zaïde agiſſant dans les mêmes vues, ſeconda avec tant d'empreſſement les ſoins du Prince Mexiquain, que le cœur de la Princeſſe Jaiven recommença à s'ouvrir à la joie. Charmée des

belles qualités de la Princeſſe de Tacuba, elle ne fut pas long-tems ſans lui donner toute ſa oonfiance, & ſans s'attacher à elle par les liens de l'amitié la plus tendre, & voilà ce que la Princeſſe Zaïde déſiroit avec le plus d'ardeur. Que pouvoit-il en effet lui arriver qui s'accordât mieux avec les interêts de ſa ſecréte paſſion, devenue trop violente pour qu'elle pût conſentir à vivre éloignée de l'aimable Prince pour qui ſon cœur s'étoit laiſſé enflammer? & elle trouvoit heureuſement dans les ſentimens de tendreſſe dont la Princeſſe de Tzécuzo s'étoit épriſe pour elle, un prétexte de ne point ſe ſéparer du Prince du Mexique; car quoiqu'elle ne doutât pas qu'il ne fût aſſez généreux pour la remettre en poſſeſſion des Etats qu'il venoit de conquerir ſur le Roi de Tacuba, ſon deſſein

cependant n'étoit pas de profiter de la générosité de ce Prince. Ne consultant que les seuls interêts de son amour, elle étoit résolue de tout sacrifier dans l'espérance de partager un jour avec la Princesse Jaiven la tendresse du Prince Mexiquain. Que d'étranges malheurs ne se seroit-elle pas épargnés, si elle avoit pu renoncer à un pareil dessein, si contraire à son repos! Je reviens à la Princesse de Tzécuzo.

Sensible aux tendres & respectueux hommages que lui rendoit le Prince du Mexique, toujours plus attentif à lui plaire, elle avoit consenti à couronner ses vœux, & elle étoit convenue qu'elle lui engageroit sa foi dès qu'elle auroit été rétablie sur le Trône du Roi son pere. Déja elle se disposoit à reprendre le chemin de ses Etats, lorsqu'elle fut tout-à-coup saisie

d'une maladie violente, qui donna tout à craindre pour ſes jours. Les allarmes que cette maladie cauſa au Prince Mexiquain, furent proportionnées à l'excès de ſa tendreſſe; ce fut en vain que les Médecins tâcherent de le raſſurer, en lui déguiſant les périls où la vie de ſa chere Princeſſe étoit expoſée. Témoin des douleurs qu'elle ſouffroit, & qu'il reſſentoit plus vivement que celle qui en étoit tourmentée, il craignoit à chaque inſtant qu'elle ne ſuccombât ſous la violence du mal. Ses craintes redoublerent à l'occaſion d'une foibleſſe qui ſurvint à la Princeſſe, & qui pendant plus d'une heure entière lui fit perdre l'uſage des ſens. Durant tout ce tems-là Tobilos tint ſa bouche collée ſur une des mains de la Princeſſe, en tâchant par la vivacité des baiſers dont il l'accabloit, de la rappeller

à la vie. Mais rien de plus attendriſſant que les diſcours que la douleur lui arrachoit. „ Dieux
„ immortels, s'écrioit-il, ou con-
„ ſervez à ma tendreſſe le cher
„ objet que j'adore, ou s'il vous
„ faut une victime, que ce ſoit
„ ſur moi ſeul que votre cour-
„ roux s'aſſouviſſe. Votre gloire
„ n'eſt-elle pas intereſſée à ſauver
„ le chef-d'œuvre de vos mains?
Adreſſant enſuite la parole à la Princeſſe, qu'il appelloit de tous les noms que lui mettoit à la bouche ſon tendre amour: „ Non, di-
„ vine Princeſſe, lui diſoit-il, en
„ arroſant ſon viſage de ſes lar-
„ mes; non, il ne ſera pas dit que
„ la mort cruelle ſépare ce que l'a-
„ mour avoit ſi fortement uni;
„ non, vous ne deſcendrez pas
„ ſeule dans le tombeau; & com-
„ ment ma douleur, mon déſeſ-
„ poir pourroient-ils me laiſſer

„ une vie qui ſans vous devien-
„ droit pour moi un inſupporta-
„ ble fardeau ?

Cependant les Médecins aſſemblés autour de la Princeſſe, ne négligeoient aucun des ſecrets de leur art pour la retirer du dangereux état où elle étoit tombée ; mais tous les remédes qu'ils ordonnoient, demeuroient ſans effet. Déja ils commençoient à perdre toute eſpérance de réuſſir, lorſque Zaïde, qui jugeoit par la douleur à laquelle le Prince du Mexique étoit livré, que la conſervation de ſa vie dépendoit de celle de la Princeſſe de Tzécuzo, promit de lui rendre la ſanté, ſi l'on vouloit conſentir à ce qu'elle lui fît prendre quelques goutes d'un élixir dont elle s'engagea à faire elle-même l'eſſai. Son offre fut acceptée avec d'autant plus d'avidité, qu'elle ne craignit point

de répondre ſur ſa tête du ſuccès de ce reméde ; & il eſt vrai que l'effet qu'il produiſit fut ſi prompt, que dans le même moment que la Princeſſe Jaiven le prit, elle recommença à ouvrir les yeux à la lumière, & à reprendre l'uſage de tous ſes ſens ; mais ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'eſt qu'à en juger par la vivacité des couleurs qui éclatoient ſur ſon viſage, l'on ſe ſeroit imaginé qu'elle goutoit les douceurs d'un ſommeil profond.

Que l'on ſe repréſente l'impreſſion qu'un ſi heureux changement dut faire ſur le cœur du Prince Mexiquain ! Dans l'excès de la joie qui le dérobe hors de lui-même, il ſe jette aux pieds de la Princeſſe de Tacuba, embraſſe ſes genoux, en ſe plaignant de ce que les termes lui manquent pour lui exprimer toute l'étendue de ſa

reconnoiſſance; & comme il étoit perſuadé que c'étoit en particulier à la bonté des Dieux qu'il étoit redevable de cette guériſon inopinée qui lui rendoit ce qu'il avoit de plus cher, il voulut que cet heureux jour fût marqué par le ſacrifice d'une infinité de victimes qu'il fit immoler.

La Princeſſe Jaiven de ſon côté, informée de quelle façon elle avoit été arrachée des ombres de la mort, ne ſe montra pas moins reconnoiſſante que le Prince Mexiquain. S'étant jettée au col de la belle Zaïde, elle lui témoigna ſa gratitude par les plus tendres careſſes, & par les plus vives actions de graces. „ Mais „ voulez-vous, Madame, lui dit- „ elle, mettre le comble aux obli- „ gations infinies que je vous ai? „ je ſens que l'amitié étroite qui „ me lie à vous, me rendroit vo-

„ tre abſence inſupportable, puis-
„ je eſpérer que vous voudrez
„ bien m'accorder une grace qui
„ ne me laiſſera aucun vœu à
„ former ? Ne me refuſez pas
„ de m'accompagner dans mes
„ Etats, venez, Madame, venez-
„ y faire les délices & l'ornement
„ d'une Cour qui vous adorera.

Une pareille propoſition étoit trop conforme aux déſirs de la Reine de Tacuba pour qu'elle ne l'acceptât pas avec avidité. Et ce qui lui rendoit cette offre encore plus gracieuſe, c'eſt que le Prince du Mexique joignit dans cette occaſion ſes priéres à celles de la Princeſſe Jaiven. Mais il fut premiérement arrêté, que Zaïde ſeroit couronnée Reine de Tacuba, & qu'avant ſon départ l'on feroit tous les réglemens néceſſaires pour aſſurer pendant ſon abſence la tranquilité dans ſes états.

La cérémonie du couronnement de cette Princeſſe ſe fit avec la plus ſomptueuſe magnificence, & fut célébrée par pluſieurs fêtes non moins ſuperbes que galantes.

Cependant une partie de l'armée Mexiquaine s'étoit avancée vers les frontières du Royaume de Tzécuzo, tandis que les Tacubains évacuoient les Places que Thékels avoit uſurpées ſur Fardedondac, pere de la Princeſſe Jaiven. Les Tzécuzains, informés qu'ils auroient bientôt le plaiſir de revoir leur chere Princeſſe, ſe préparerent à lui faire une réception qui répondît à la joie que leur cauſoit la félicité qu'ils ſe promettoient de gouter ſous ſes loix. Jamais en effet il ne fut d'entrée plus ſomptueuſe que celle que l'illuſtre Jaiven fit dans la Capitale de ces mêmes Etats, que peu de-tems auparavant elle avoit

été obligée d'abandonner pour aller implorer le ſecours d'Izéhoalt. Les fidéles Tzécuzains, pleins de vénération & de tendreſſe pour leur Souveraine, ne ceſſoient de ſe féliciter de la voir rendue à leurs vœux. Aſſemblés en foule autour du char ſur lequel elle étoit traînée, ayant à ſes côtés ſon illuſtre Amant, & la Princeſſe Zaïde, ils faiſoient retentir l'air des cris que la joie leur faiſoit pouſſer. Point de rue par où la Princeſſe paſſa, qui ne fût jonchée de fleurs, ou couverte de riches tapis, & preſqu'à chaque pas elle ſe trouvoit arrêtée par le ſpectacle de quelque nouvelle décoration marquée au coin de ce que l'art a de plus frappant & de plus pompeux. Mais rien n'approchoit de la magnificence qui ſe faiſoit remarquer aux environs du Palais. Un long portique, ſou-

tenu par un grand nombre de colonnes, revêtu de plaques d'or, & parsemé de rubis, conduisoit à un Arc-de-triomphe, au milieu duquel on avoit élevé un Trône qui étoit d'or massif, & qui répandoit de toutes parts un éclat qui éblouissoit par la multitude infinie de pierreries dont il étoit couvert.

A l'approche de la Princesse, les acclamations recommencerent, & ne finirent que lorsque le Grand-Chancelier, accompagné des principaux Officiers de la Couronne, se fût avancé vers le Trône pour prêter serment de fidélité à leur Souveraine au nom de toute la Nation. Cette cérémonie étant faite, la nouvelle Reine, accompagnée de la Princesse de Tacuba & du Prince Mexiquain, fut conduite dans son Palais au son d'une foule innom-

brable d'instrumens qui formoient la simphonie la plus charmante.

Je ne parlerai point des fêtes qui suivirent le couronnement de la Princesse. Chérie & adorée de ses sujets, il n'y en eut aucun qui ne s'empressât de contribuer aux réjouissances publiques. Depuis un mois entier ces fêtes s'étoient renouvellées chaque jour, lorsqu'Izéhoalt, Roi du Mexique, envoya une célébre Ambassade à la Cour de Tzécuzo. Ce Prince enchanté des vertus & des rares qualités qu'il avoit admirées dans la Princesse Jaiven, & qui ne désiroit rien avec plus d'ardeur que de la voir unie au Prince Tobilos par les liens de l'himen, fit proposer cette union à la Princesse par les Ambassadeurs qu'il lui envoya. Ils avoient outre cela ordre de l'informer que l'intention du Roi leur maître étoit d'abdiquer

quer la Couronne, & de la mettre ſur la tête du Prince ſon fils; mais ce qui leur étoit le plus recommandé, c'étoit de hàter autant qu'ils le pourroient, le départ du Prince & de la Princeſſe : ils y étoient l'un & l'autre également diſpoſés par l'impatience qu'ils avoient d'aſſurer leur commun bonheur. Ainſi les Ambaſſadeurs d'Izéhoalt furent renvoyés avec promeſſe que le Prince & la Princeſſe les ſuivroient de près.

Quoique cette Ambaſſade ne fût guères du gout de Zaïde, qui peut-être ſe flattoit que quelque obſtacle imprévu s'oppoſeroit à une union dont la ſeule idée ne pouvoit manquer de faire ſouffrir infiniment ſa jalouſie ſecréte, elle ne laiſſa cependant pas que de faire à la Princeſſe de Tzécuzo des félicitations auſſi ſincéres en apparence, comme ſi elle eût vé-

ritablement dû partager avec elle la félicité qui l'attendoit. „ Le „ voilà donc venu, Madame, „ lui dit-elle, le moment heu- „ reux qui doit couronner tous „ vos vœux! Le Ciel vous laiſſe- „ roit-il encore quelque ſouhait „ à former? A la gloire de regner „ ſur cent peuples divers, vous „ allez encore joindre l'avantage „ d'unir votre ſort à celui d'un „ Prince que l'amour & les gra- „ ces ſemblent avoir formé pour „ charmer & pour plaire, & qui „ par ſa valeur illuſtrée par une „ foule d'exploits héroïques, ſe „ voit élevé au ſommet de la „ gloire. Non, ma chere Prin- „ ceſſe, je ne vous diſſimulerai „ point, reprit l'heureuſe Jaiven, „ que je ne crois pas que le Ciel „ puiſſe rien ajouter au bonheur „ qu'il me promet. Mais auſſi il „ m'eſt témoin que la Couronne

„ qui m'eſt offerte, me toucheroit bien foiblement, ſi je ne la
„ recevois de la main d'un Prince
„ digne de toute ma tendreſſe,
„ & qui de ſon côté m'a donné
„ des preuves trop éclatantes de
„ ſon amour, pour que je ne ſois
„ pas aſſurée de regner ſeule dans
„ ſon cœur. Et c'étoit là juſtement ce qui déſeſpéroit la Princeſſe de Tacuba. En vain elle avoit laiſſé parler ſes regards pour faire connoître au Prince Mexiquain les tendres ſentimens qu'il lui avoit inſpirés. Elle avoit eu le chagrin de voir que ce Prince s'obſtinoit à ne pas vouloir en entendre le langage. Tout ſembloit lui conſeiller de travailler à ſe guérir d'une paſſion qui la tourmentoit d'autant plus cruellement, qu'elle étoit obligée de ſe faire à chaque inſtant de nouvelles violences pour ne pas la

laiſſer éclater. Mais l'amour permet-il de conſulter la raiſon ? Comment ſongeroit-on à guérir d'un mal qui plait, & que l'on regarde comme un véritable bien?

Telles étoient les malheureuſes diſpoſitions de la Reine de Tacuba. L'abſence auroit pu ſervir à effacer de ſon eſprit l'idée d'un Prince dont la vue augmentoit la paſſion qui troubloit ſon repos, & loin de ſe réſoudre à s'éloigner de ce Prince charmant, elle ſe détermina à le ſuivre dans ſes Etats, quoiqu'elle sût qu'elle y fût attendue par une pompe qui devoit faire le triomphe de ſa rivale. Avançons.

Izéhoalt, informé par les Ambaſſadeurs qu'il avoit envoyés à Tzécuzo que leurs négociations avoient été ſuivies du plus heureux ſuccès, ne ſongea qu'à faire éclater la plus ſomptueuſe magni-

ficence dans les fêtes qu'il ordonna pour la réception de l'illuſtre Princeſſe, deſtinée pour épouſe à ſon fils. La nouvelle des fêtes qui ſe préparoient à la Cour du Mexique, y attira un grand nombre de Princes & de Princeſſes attachés à Izéhoalt, ou par les liens du ſang, ou par ceux de l'amitié, de façon que la Cour de ce Prince n'avoit jamais été ni ſi nombreuſe, ni ſi brillante qu'elle le fut le jour que la Princeſſe de Tzécuzo fit ſon entrée au Mexique; & je dois ajouter qu'il n'y eut jamais de jour marqué par de plus grandes réjouiſſances.

Izéhoalt ayant fait aſſembler le lendemain les Princes de ſon ſang avec les principaux Officiers de la Couronne, il leur déclara, que ſe ſentant épuiſé par les fatigues d'un regne de ſoixante ans, ſon deſſein étoit de deſcendre du

Trône pour y faire monter le Prince Tobilos, son fils aîné.
„ Ma qualité de pere, ajouta-t'il,
„ pourroit rendre suspectes les
„ louanges que je lui donnerois;
„ que ceux qui l'ont vu à la tête
„ de mes armées, & qui ont été
„ souvent témoins des glorieu-
„ ses victoires qu'il a remportées
„ sur mes ennemis, décident eux-
„ mêmes s'il mérite de regner sur
„ un peuple guerrier. Les Dieux
„ immortels me sont témoins
„ que ce ne sont point les senti-
„ mens de la nature qui m'inspi-
„ rent le choix que je fais de ce
„ Prince pour regner après moi:
„ si je me détermine à lui céder
„ aujourd'hui la place que j'oc-
„ cupe, c'est parce que ses vertus
„ me répondent qu'il perpétuera
„ le bonheur & la gloire de ces
„ mêmes sujets, dont les interêts
„ ont toujours fait l'objet de tous

„ mes ſoins. Ainſi, généreux
„ Mexiquains, préparez-vous à
„ rendre vos hommages à votre
„ nouveau Roi, & à l'incompa-
„ rable Princeſſe qui doit regner
„ avec lui.

Izéhoalt ayant ainſi déclaré ſes intentions, ſe rendit au Temple, accompagné des Princes & des Grands du Royaume, & y fut bientôt ſuivi de toute la Cour. L'infortunée Princeſſe de Tacuba, toujours déchirée par ſa jalouſie, auroit bien voulu ne pas aſſiſter à une cérémonie qui alloit mettre le comble au bonheur de ſa Rivale; mais quel prétexte auroit-elle pu imaginer pour s'en défendre? Elle y aſſiſta donc, étant bien réſolue de s'obſerver de façon qu'il ne lui échappât rien qui pût déceler ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Mais eſt-il facile d'impoſer ſilence à une paſſion

à qui l'on a laiſſé prendre trop d'empire ſur ſon ame?

Cependant l'Autel fumoit du ſang d'un nombre prodigieux de victimes qui venoient d'être immolées. Déja le Grand-Prêtre, après avoir conſulté leurs entrailles, avoit prononcé que les Dieux promettoient une longue ſuite d'heureuſes années au Prince & à la Princeſſe qui alloient unir leurs deſtinées, lorſqu'on vint l'avertir qu'ils s'avançoient vers le Temple, & qu'il étoit tems de commencer les priéres qui précédoient ordinairement les cérémonies du mariage. Deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, plus ornées encore par leur beauté que par leur parure, ſortirent en même-tems du Temple, & ſemerent de fleurs le chemin par où le Prince & la Princeſſe devoient paſſer. Ce fut le Roi du

Mexique qui les conduiſit à l'Autel, & qui après les avoir préſentés au Grand-Prêtre, les couvrit lui-même du voile nuptial.

Le Grand-Prêtre, après avoir imploré la bénédiction des Dieux ſur un himen qui devoit faire le bonheur des deux Empires, acheva la cérémonie : le ſon de mille inſtrumens, les cris de joie du Peuple, tout annonçoit la félicité des deux illuſtres époux qui venoient d'être unis, tout ſembloit la partager, lorſque l'on s'apperçut que la Princeſſe Zaïde étoit pâle, ſans mouvement, & ne donnoit aucun ſigne de vie. Chacun s'empreſſa de la ſecourir. Tobilos & Jaiven y accoururent des premiers ; les yeux de l'aimable Reine du Mexique qui ſembloient devoir n'être ouverts qu'à la joie, furent en un inſtant couverts de larmes : ſa tendre amitié ſenſible au

triste accident de Zaïde, lui fit pendant quelque tems oublier son propre bonheur. Elle ignoroit que ce même bonheur fût la cause du desastre de sa Rivale. Cette infortunée Princesse n'avoit pu soutenir plus long-tems la vue d'un spectacle qui lui ravissoit tout espoir; un froid mortel s'étoit glissé dans toutes ses veines, & l'on désespéra long-tems de pouvoir la rappeller à la vie. Elle ouvrit enfin les yeux, & ce fut pour voir la Princesse Jaiven qui la tenoit étroitement embrassée, & lui mouilloit le visage de ses larmes. Il s'en fallut peu que cette vue ne la replongeât dans l'état d'anéantissement d'où elle venoit de sortir. Elle se fit néanmoins violence, & se reprochant sa jalousie contre une Princesse qui lui donnoit de si sensibles marques de son amitié, elle l'embrassa les larmes

aux yeux, en lui diſant : „ Que
„ faites-vous, ma chere Princeſ-
„ ſe ? faut-il qu'un ſimple éva-
„ nouiſſement de ma part trouble
„ une félicité telle que la vôtre ?

Ce fut en vain qu'on voulut ſavoir la cauſe de ſon mal ; elle en inventa une qui parut plauſible, & peut-être perſonne ne ſoupçonna la véritable. Le ſeul Tobilos étoit à portée d'en démêler quelque choſe ; mais outre que Zaïde ne lui avoit jamais déclaré ouvertement ſes ſentimens, il cherchoit à les ignorer toujours ; l'amour extrême qu'il reſſentoit pour la Princeſſe Jaiven, ne lui permettoit pas de répondre à celui de la Reine de Tacuba.

Cependant cette illuſtre aſſemblée retourna au Palais dans la même pompe qu'elle étoit venue, & à travers les acclamations d'un Peuple innombrable, qui ne pou-

voit cesser d'admirer sa nouvelle Reine. Je n'entreprendrai point de décrire l'excès du contentement des nouveaux époux. Une passion réciproque, fondée sur la vertu, le mérite & la reconnoissance, traversée par tant d'accidens divers, couronnée enfin par un himen heureux, pourroit-elle ne produire qu'une félicité ordinaire? Non, non, l'amour qui se plait souvent à tiraniser les grands cœurs, se plait aussi quelquefois à les recompenser de leurs tourmens par des plaisirs qu'eux seuls peuvent bien sentir.

Autant la destinée de Tobilos & de la Princesse Jaiven étoit heureuse, autant celle de la Reine de Tacuba étoit infortunée. En proie à ce que l'amour a de plus rigoureux & de plus violent, sans avoir jamais éprouvé aucune de ses douceurs, elle se sentoit encore dé-

chirée par ce que la jalousie a de plus cruel & de plus accablant.
„ Malheureuse! disoit cette triste
„ Princesse, j'ai quitté mes Etats
„ pour venir être témoin du
„ triomphe de ma Rivale; j'ai sui-
„ vi un Prince que je devois fuir,
„ & je suis venue apporter la tris-
„ tesse dans une Cour où tout res-
„ pire la joie, où le Prince &
„ les sujets vivent heureux, &
„ où je suis la seule infortunée.
„ Quoi! ne devois-je donc pas
„ plutôt rester dans mes Etats, &
„ chercher dans l'absence un re-
„ méde à mes maux, que de ve-
„ nir les irriter par la présence de
„ l'objet qui les cause? Je pour-
„ rois du moins, enfermée dans
„ mon Palais, gémir & me plain-
„ dre en liberté. Je ne serois point
„ obligée d'affecter de la joie au
„ milieu de la plus cruelle afflic-
„ tion, ni de féliciter ma Rivale sur

„ un bonheur dont elle ne jouit
„ qu'aux dépens de tout le mien.

Ces réflexions la faisoient résoudre pendant quelques momens de retourner à Tacuba; mais l'amour qui l'avoit conduite à la Cour du Mexique, avoit trop d'empire sur son ame pour la laisser long-tems dans cette résolution. A peine Zaïde eut-elle refléchi qu'elle alloit pour jamais s'éloigner de Tobilos, que cette idée la fit trembler, & qu'elle ne regarda plus cette absence que comme le plus cruel des maux qu'elle eût à redouter.

C'est ainsi que cette Princesse toujours contraire à elle-même, cherchoit à nourrir une passion que tout lui conseilloit d'étouffer, & dont les commencemens lui étoient si funestes. Elle avoit perdu toute espérance de posséder Tobilos, cependant elle ne pou-

voit ſe réſoudre à l'oublier ; mais ce qui mettoit encore le comble à la diſgrace de Zaïde, c'étoit de ne pouvoir haïr la Rivale qui jouiſſoit du cœur de ce Prince ; elle ſentoit même que ſon amitié pour Jaiven n'étoit inférieure qu'à ſa tendreſſe pour Tobilos : qu'elle étoit bien éloignée de ſe croire deſtinée à ſervir d'inſtrument au malheur de ces deux aimables époux.

Mais n'anticipons point cette triſte cataſtrophe, & voyons Zaïde ſeule à ſeule avec la nouvelle Reine du Mexique. L'air de ſatisfaction qui brilloit ſur le viſage & dans les yeux de cette Princeſſe, la liberté, l'enjoûment de tous ſes diſcours étoient autant de poignards qui perçoient le cœur de la malheureuſe Zaïde. Quelque ſoin qu'elle prît de cacher à ſa Rivale les ſecrets mouvemens de ſa jalouſie, il étoit bien difficile qu'elle ne laiſ-

sât échapper de tems en tems quelques traits capables de la trahir. Mais Jaiven étoit bien éloignée de pénétrer la vérité; car outre que Zaïde avoit toujours eu ſoin de ne parler en ſa préſence à Tobilos qu'avec beaucoup de circonſpection, ſa candeur naturelle ne lui permettoit pas de s'abandonner facilement à des ſoupçons. Incapable de tromper perſonne, elle ne connoiſſoit point la méfiance; & ſi quelque choſe pouvoit la troubler, ce n'étoit que cette profonde triſteſſe qu'elle remarquoit ſur le viſage de ſon amie, & dont elle attribuoit la cauſe à l'ennui, ou au déſir de retourner dans ſes Etats. Qu'il eût été à ſouhaiter pour Zaïde que c'eût été là le véritable motif de ſon chagrin! qu'elle ſe fût épargné de malheurs, & qu'elle en eût épargné aux autres!

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
JAIVEN,
REINE DU MEXIQUE,
Traduite de l'Espagnol.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Aux dépens de la Société.

M. DCC. LI.





HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
JAIVEN,
REINE DU MEXIQUE.

SECONDE PARTIE.

UN événement qui arriva dans le même-tems, servit à mettre le comble à l'infortune de cette Princesse; ce fut le retour d'Askar, second fils d'Izéhoalt, jeune

Prince bien fait & plein de courage, mais dont le caractère féroce & hautain ternissoit toutes les autres qualités. Ses emportemens démesurés lui ayant attiré plus d'une fois des reproches & des menaces de la part de son pere, il avoit quitté sa Cour, & s'étoit retiré chez Zermovob, Roi de la Floride. Izéhoalt, indigné de cette démarche, lui avoit fait faire défense de reparoître jamais dans ses Etats, & il ne révoqua cet ordre qu'après le couronnement de Tobilos, & à la sollicitation de ce Prince. On s'apperçut aisément que le séjour qu'Askar avoit fait à la Cour du Roi de la Floride, n'avoit pas adouci son caractère. Il reparut à celle de Tobilos avec cet orgueil hautain qui l'avoit toujours accompagné; mais la vue de la Princesse Zaïde lui fit bientôt oublier sa fierté. Les

yeux de cette belle Reine, malgré la profonde triſteſſe qui les couvroit, triompherent en un inſtant de ce cœur intraitable, & qui juſqu'alors n'avoit paru ſenſible ni à l'amour ni à l'amitié. Aſkar, peu accoutumé à combattre ſes paſſions, ſuivit le panchant qui l'entraînoit, & réſolut à quelque prix que ce fût de la ſatisfaire. Il ne prévoyoit pas que ſes vœux puſſent être rejettés. Sa naiſſance & ſa figure, jointes à ſa préſomption naturelle, lui donnoient une entière confiance, & depuis ce moment il ne chercha plus qu'à déclarer ſa paſſion à celle qui l'avoit fait naître.

Ce Prince ignoroit que le cœur de Zaïde trop ſenſible pour un autre, ne pouvoit avoir tout au plus que de l'amitié pour lui. Il brûloit du déſir de l'entretenir ſeule, mais il y rencontroit de

grandes difficultés. Zaïde presque toujours enfermée dans son appartement, n'en sortoit que lorsque la bienséance exigeoit qu'elle se trouvât avec la Reine du Mexique ou dans quelqu'autres assemblées, & alors un panchant indomptable l'entraînoit toujours auprès de Tobilos. Askar désespéré des obstacles qui s'opposoient à son dessein, prit enfin le parti d'instruire le Roi son frere de sa passion pour Zaïde, & de tâcher de l'engager à le favoriser auprès de cette Princesse. Tobilos reçut avec beaucoup de satisfaction la confidence que lui fit Askar de ses sentimens pour la Reine de Tacuba, & il lui promit non-seulement de le seconder en toutes choses, mais encore d'engager la Reine du Mexique à agir dans les mêmes vues.

Askar, transporté de joie, ne

douta plus que ſon bonheur ne fût certain, & qu'avec l'aide du Roi & de la Reine du Mexique, il ne parvînt enfin à la poſſeſſion de Zaïde. Tobilos de ſon côté réſolut de lui tenir parole; il ne prévoyoit rien dans cet himen que de très-avantageux pour ſon frere, mais il craignoit avec raiſon que la Reine de Tacuba ne fût inſenſible à l'amour de ce Prince. Il connoiſſoit l'extrême délicateſſe de cette Princeſſe, & il n'étoit point aveugle ſur les défauts que l'on remarquoit dans Askar. Avant donc que de parler, il ſe détermina à ſonder l'eſprit de Zaïde, & à tâcher de démêler ſes ſentimens.

Il ne lui étoit pas difficile de parvenir à un entretien ſecret avec elle; il étoit le ſeul qu'elle ne fuyoit point entre tous les hommes, tandis qu'il étoit le ſeul

qu'elle eût dû fuir. Il en prit l'occasion dans une promenade où il lui donna la main. Le premier point de la converſation tomba ſur la triſteſſe qui regnoit continuellement ſur le viſage de Zaïde: „ Seroit-il poſſible, Madame, „ lui dit Tobilos, que cette mélancolie que l'on remarque en „ vous depuis quelque tems, ſoit „ le fruit du voyage que votre „ amitié, ou peut-être votre complaiſance vous a fait entreprendre ? Une Cour que vous êtes „ venue embellir ne vous procureroit-elle en recompenſe que „ de l'ennui? Et tandis que votre „ préſence répand la joie en tous „ lieux, aurons-nous toujours la „ douleur de vous y voir inſenſible ? Daignez du moins, Madame, daignez faire part de „ vos ſecrets à un Prince que l'eſtime la plus reſpectueuſe enga-

„ gera toujours à partager vos
„ peines & vos plaiſirs.

Ces paroles jetterent dans le cœur de Zaïde un trouble qu'elle n'avoit point encore éprouvé. A tout eſprit déprévenu elles n'euſſent paru que très-naturelles. Mais un cœur ſoumis aux loix de l'amour, & peu accoutumé à ſes faveurs, tire des moindres démarches de l'objet aimé des conjectures favorables. La trop tendre Zaïde crut avoir remarqué dans le diſcours de Tobilos quelque choſe de plus que dans le langage ordinaire de l'amitié. Mais ce rayon d'eſpérance, qui donna quelqu'entrée à la joie dans ſon cœur, n'étoit point capable d'en bannir entiérement la crainte, & ces différentes paſſions ſe combattant l'une & l'autre, la mirent pendant long-tems hors d'état de répondre. Tobilos étonné des

divers changemens qu'il remarquoit ſur le viſage de Zaïde, craignit d'avoir porté trop loin ſa curioſité. Il voyoit cette Princeſſe rougir & pâlir ſucceſſivement, le regarder avec timidité, ſoupirer, & enfin laiſſer échapper quelques larmes, qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. Attendri lui-même de l'extrêmité où elle lui paroiſſoit reduite, il alloit changer la converſation, lorſque Zaïde qui vouloit tirer parti de cette occaſion, rompit enfin le ſilence.

„ Non, Seigneur, lui dit-elle, „ non, ce n'eſt point l'abſence de „ mes Etats ni le déſir de les re-„ voir qui cauſe la triſteſſe dans „ laquelle vous me voyez plon-„ gée; quelle autre Cour pour-„ roit étaler à mes yeux autant „ de charmes que la Cour du „ Mexique? Si donc vous me „ voyez inſenſible aux agrémens

„ qu'elle m'offre, s'il ne m'eſt pas
„ même poſſible de les partager,
„ jugez ſi la Cour, ou plutôt la
„ ſolitude de Tacuba, ſeroit ca-
„ pable de diſſiper la mélancolie
„ qui m'accable! Non, non, mes
„ chagrins ſont de nature à ne
„ finir qu'avec mes jours. Ne
„ m'en demandez point la cauſe,
„ Seigneur, ajouta-t'elle, je dois
„ vous la taire, mais helas! que
„ ſais-je ſi vous ne l'avez point
„ déja pénétrée.

La Princeſſe en achevant ces mots, ſentit augmenter ſon trouble; & Tobilos, pour qui ce diſcours commençoit à être moins équivoque, voulant éviter un entier éclairciſſement, ſe détermina à parler ſur le champ de la paſſion de ſon frere. „ Quel que ſoit
„ le motif de vos chagrins, Ma-
„ dame, répondit-il à Zaïde, ſans
„ prétendre le pénétrer, j'oſe

„ dire que nul ne les partage avec
„ plus de ſincérité que moi ; je
„ dirois même que perſonne n'y
„ eſt auſſi ſenſible que je le ſuis,
„ ſi la tendreſſe de la Reine du
„ Mexique pour vous ne m'étoit
„ connue ; & ſi l'amour que vous
„ avez fait naître dans le cœur
„ d'un Prince juſqu'alors inſenſi-
„ ble à cette paſſion ne le mettoit
„ en état de diſputer de la viva-
„ cité de ſes ſentimens avec les
„ miens. Oui, Madame, pour-
„ ſuivit Tobilos, le fier Askar a
„ vu l'effort de vos charmes
„ triompher de ſon orgueil. Cet-
„ te audace qui l'avoit toujours
„ accompagné, l'abandonne tel-
„ lement aujourd'hui, qu'il n'oſe
„ pas même vous faire l'aveu des
„ ſentimens que vous lui avez inſ-
„ pirés. Peut-être, Madame, ai-
„ je encouru moi-même la diſ-
„ grace qu'il a voulu s'éviter en

„ vous parlant d'un paſſion que
„ vous pouvez ne pas approu-
„ ver ; mais je n'ai pu refuſer cette
„ démarche à l'amitié fraternelle,
„ & à mon propre panchant :
„ autant la deſtinée d'Askar ſeroit
„ heureuſe ſi vous approuviez ſon
„ amour, autant ma ſatisfaction
„ ſeroit extrême de voir unir à
„ ma famille par les liens du ſang
„ une Princeſſe qui ſait enchaî-
„ ner tous les cœurs par ſes ai-
„ mables qualités.

On conçoit aiſément la douleur & l'agitation qu'un pareil diſcours dut jetter dans le cœur de Zaïde. Ce n'étoit plus un langage équivoque, il n'étoit plus queſtion de de ſe flatter : Tobilos en l'inſtruiſant de la paſſion d'Askar, & en lui parlant même en faveur de ce Prince, témoignoit aſſez n'avoir aucune prétention ſur ſon cœur, & ne reſſentir tout au plus pour

elle que de l'eſtime & de l'amitié, qui ne ſera jamais une digne recompenſe du véritable amour. Zaïde ne put retenir plus longtems ſon dépit. „ Nous ne ſommes pas toujours maîtres de „ nos cœurs, Seigneur, répondit-„ elle à Tobilos, & telle eſt ſou-„ vent notre malheureuſe deſti-„ née, qu'ils deviennent ſenſibles „ pour ceux qui nous mépriſent „ & inſenſibles pour ceux qui nous „ adorent. Je plains le Prince Aſ-„ kar de s'être livré à une paſſion „ qu'il m'eſt impoſſible de recon-„ noître, mais je ſuis encore plus „ à plaindre que lui; qu'il ne crai-„ gne pas cependant de voir ma „ haine devenir le prix de ſon „ amour; une auſſi cruelle injuſtice „ ne ſera jamais de mon caractère. „ Helas! ſans être encore accablé „ par la haine de l'objet aimé, „ n'eſt-on pas déja trop malheu-

reux d'aimer ſans eſpérance! Elle n'en dit pas davantage ; & tournant la tête pour cacher quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir, elle s'avança pour rejoindre l'aſſemblée. Tobilos la ſuivit ſans rien dire, mais non ſans agitation. Ce n'eſt pas qu'il ne fût très-flatteur pour lui de ſe voir aimé d'une Princeſſe du mérite & de la beauté de Zaïde, mais la vanité qu'une pareille découverte auroit pu faire naître en lui, étoit bien éloignée de ſon caractère. Trop amoureux d'une épouſe digne de toute ſa tendreſſe, il ne pouvoit avoir que de l'eſtime pour Zaïde, & ſouhaiter de la voir triompher d'une paſſion qui feroit le malheur de ſa vie.

Perſonne ne pénétra la cauſe de l'altération qu'il étoit aiſé de remarquer ſur le viſage de la Reine de Tacuba ; on étoit accou-

tuné à l'attribuer à sa mauvaise santé, on le fit encore cette fois-là. Le seul Askar attentif à toutes ses démarches, & qui se doutoit du sujet de la conversation que Tobilos avoit eue avec elle, n'augura rien de bon du trouble de cette Princesse. Il l'aborda néanmoins, & Zaide l'ayant reçu avec beaucoup de douceur, cela l'enhardit, & il crut l'occasion favorable pour déclarer son amour; mais à peine avoit-il commencé son discours qu'elle l'interrompit. „ Je sais où vous en voulez
„ venir, Prince, lui dit-elle; le
„ Roi du Mexique vient de m'instruire de vos sentimens; & ma
„ sincérité naturelle, l'estime que
„ je vous dois, tout m'engage à
„ vous instruire des miens, & à
„ vous parler sans détour. Vous
„ savez, Prince, que nos cœurs
„ ne nous consultent pas lorsqu'ils

„ veulent devenir ſenſibles ; il eſt
„ à croire que ſi nous étions maî-
„ tres de notre panchant, nous
„ nous déciderions en faveur de
„ ceux que l'amour nous a déja
„ ſoumis, mais il n'eſt pas en no-
„ tre pouvoir de hâter ni de re-
„ tarder le moment de notre ſen-
„ ſibilité. Deſtinées quelquefois à
„ aimer des ingrats, nous ſom-
„ mes dans le cas de le devenir
„ nous-mêmes en ne répondant
„ point aux tendres ſentimens
„ que nous aurons inſpirés à d'au-
„ tres. Mais cette ingratitude n'eſt
„ point volontaire ; c'eſt l'effet
„ d'une puiſſance qui nous domine
„ impérieuſement, & qui nous
„ punit fort ſouvent des injuſti-
„ ces qu'elle nous fait commettre.
„ Ainſi, Prince, croyez, que ſi je
„ ne répons point à votre flam-
„ me, ce n'eſt ni par défaut de
„ volonté ni par défaut d'eſtime,

„ mais uniquement par défaut de
„ pouvoir. Bien loin de me pa-
„ rer envers vous d'une fierté
„ mal placée, je ſaurai toujours au
„ contraire conſerver les égards
„ qui vous ſont dûs; mais je dois
„ vous exciter à bannir de votre
„ cœur une paſſion à laquelle il
„ m'eſt impoſſible de répondre.
„ Ah! Madame, s'écria l'impa-
„ tient Askar, que votre feinte
„ douceur eſt accablante, & qu'el-
„ le me déſeſpére bien plus vive-
„ ment que toutes vos rigueurs
„ ne pourroient le faire! he bien,
„ Madame, achevez de me per-
„ cer le cœur en me nommant
„ l'heureux Rival qui m'eſt préfé-
„ ré. Ce ſeroit pouſſer trop loin
„ la complaiſance, Prince, lui re-
„ partit Zaïde; aucune de mes
„ démarches ne vous a fait voir
„ juſqu'à préſent que mon cœur
„ fût ſenſible pour perſonne, &
vous

„ vous ne devez point regarder
„ comme une chose impossible
„ de me voir résister aux traits
„ de l'amour. Contentez-vous
„ des assurances que je vous ai
„ données, elles sont sincéres, &
„ ne tendent qu'à votre repos.
„ Non, Madame, repartit vive-
„ ment Askar, non, je ne croi-
„ rois jamais qu'étant née avec
„ toutes les qualités propres à
„ donner de l'amour, vous puis-
„ siez en ignorer les effets. Il est
„ quelque Amant heureux, qui
„ certain de votre cœur, jouit de
„ la douce espérance de voir un
„ jour ses feux couronnés, tandis
„ qu'il faut me résoudre à passer
„ ma vie dans le déséspoir. Mais,
„ Madame, je ne répons pas d'a-
„ voir assez de patience pour être
„ témoin de la félicité de cet heu-
„ reux Rival sans entreprendre de
„ la troubler. Vous devez savoir,

„ Prince, reprit la Reine de Ta-
„ cuba, que l'amour eſt le fruit de
„ la ſoumiſſion & non des mena-
„ ces. Elle le quitta à ces mots, &
„ rejoignit la compagnie.

Askar, outré & confus d'avoir vu ſa flamme mépriſée, ſentit renaître en ce moment toute la férocité de ſon caractère. Il ne doutoit preſque plus qu'il n'eût un Rival; mais il ne ſavoit ſur qui laiſſer tomber ſes ſoupçons. Seroit-ce ſur Tobilos? Il venoit d'épouſer Jaiven, étant le maître de s'unir à Zaïde, s'il étoit vrai qu'il l'eût aimée. Seroit-ce ſur quelqu'un de la Cour du Mexique? Quelle apparence que la Reine de Tacuba voulût s'abaiſſer juſqu'à livrer ſon cœur à un homme d'une naiſſance inférieure à la ſienne. Seroit-ce enfin ſur quelque Prince voiſin? Si cela étoit, quelle raiſon pourroit retenir Zaïde à la

Cour de Tobilos ! Ne jouiroit-elle pas d'une plus grande liberté à celle de Tacuba ? Ne pouvant donc fixer ſon incertitude, il prit le parti d'examiner avec ſoin toutes les démarches de Zaïde, bien réſolu, s'il découvroit un Rival, de le traverſer en toute occaſion, & même de le punir de la préference qu'on lui donnoit ſur lui.

Cette réſolution dans le cœur d'un Prince tel qu'Askar, ne pouvoit avoir que des ſuites cruelles, ſur-tout s'il parvenoit un jour à découvrir que Tobilos fût la cauſe des froideurs de Zaïde envers lui. Il ſembla que cette Princeſſe eût quelque preſſentiment des malheurs qui lui étoient préparés; jamais elle ne s'étoit vue ſi agitée qu'elle le fut depuis ce moment. On retourna au Château, où parmi les délices d'un repas ſuperbe la compagnie ne trouva point la

joie qui en fait le charme le plus doux. Chacun de ces illuſtres convives, attriſté par quelque ſentiment particulier, eût volontiers gardé un morne ſilence. Zaïde, plus à plaindre qu'eux tous, ne voyoit dans le paſſé, dans le préſent, dans l'avenir, qu'une foule de malheurs attachés à ſa vie, & deſtinés à empoiſonner le cours. Askar en proie à ſa jalouſie encore plus qu'à ſon amour, ne méditoit que vengeance; & Tobilos en plaignant la deſtinée de Zaïde, avoit encore la douleur de cauſer le malheur de ſon frere. La ſeule Jaiven ſembloit pouvoir s'abandonner à la joie que ſon heureuſe ſituation devoit lui inſpirer, mais née avec un cœur infiniment ſenſible, pouvoit-elle voir la triſteſſe de tant de perſonnes qui lui étoient cheres, ſans la partager?

On ſe ſépara, & une nuit en-

core plus triste vint livrer Zaïde à elle-même, & lui faire envisager toute l'horreur de sa destinée. Le sommeil qui sait adoucir & suspendre les plus cruels chagrins, la fuyoit depuis long-tems, & le silence de la nuit en lui ôtant tout autre sujet de distraction, ne servoit qu'à la faire réfléchir plus attentivement sur ses malheurs. Sa passion pour Tobilos en ne lui laissant voir aucune espérance, étoit plus que suffisante pour troubler le repos de sa vie; mais celle qu'elle reconnut avoir inspirée au Prince Askar, vint achever de combler son infortune. „ Et par quelle fatalité, grands Dieux, s'écrioit-elle, „ choisissez-vous dans cette mai-„ son les instrumens du malheur „ de la mienne! Thékels en tom-„ bant sous les coups de Tobilos, „ ne reçut que le juste châtiment „ de ses crimes; il méritoit la dis-

„ grace qu'il a éprouvée. Mais de
„ quoi étois-je donc moi-même
„ coupable pour me voir traiter
„ avec tant de rigueur? Pourquoi
„ l'amour étouffa-t'il ſi prompte-
„ ment en moi la voix de la natu-
„ re ? Pourquoi un Prince, tout
„ couvert du ſang de mon frere,
„ parvint-il ſi promptement à tou-
„ cher mon cœur ? O Dieux!
„ pourſuivoit-elle, c'eſt un crime
„ que vous m'avez fait commet-
„ tre, & vous m'en puniſſez.

Mais toutes ces réflexions cé-
doient encore à la crainte des ſui-
tes que pouvoit avoir la paſſion
d'Askar. Zaïde ſuffiſanment inſ-
truite du caractère de ce Prince,
trembloit au ſeul aſpect des extrê-
mités où le porteroit ſa jalouſie,
s'il découvroit un jour l'origine
de ſes froideurs. Il lui ſembloit
déja le voir former quelque at-
tentat contre les jours de ſon

frere. „ Dieux ! s'écrioit-elle, ô
„ Dieux ! détournez les malheurs
„ que je prévois ; rendez au cœur
„ d'Askar ſa première inſenſibili-
„ té, puiſqu'il ne m'eſt pas poſſi-
„ ble de vaincre celle de Tobilos.
„ He quoi ! n'étoit-ce pas aſſez
„ d'être accablée des froideurs de
„ l'un, ſans être encore perſécutée
„ par la paſſion de l'autre !

Askar de ſon côté n'étoit pas plus tranquile ; mais s'il ne paſſa point la nuit dans les bras du ſommeil, il ne l'employa point non plus à proférer des plaintes. Trop fier pour s'y abandonner, mais en même-tems trop amoureux pour renoncer ſi promptement à Zaïde, il réſolut de tout mettre en uſage pour ſatisfaire ſa jalouſie & ſa vengeance, s'il ne lui étoit pas poſſible de ſatisfaire ſon amour.

Dès le jour ſuivant il inſtruiſit Tobilos de la converſation qu'il

avoit eue avec Zaïde. „ J'ai lieu
„ de croire, ajouta-t'il, qu'elle ai-
„ me, & que c'eſt là l'unique cauſe
„ de ſes froideurs à mon égard;
„ mais ce qui met le comble à ma
„ diſgrace, c'eſt de ne pouvoir
„ découvrir quel eſt cet heureux
„ Rival. S'il eſt vrai, répondit le
„ Roi du Mexique à Askar, que
„ le cœur de la Reine de Tacuba
„ ſoit prévenu en faveur de quel-
„ qu'autre, je ne vois pas, Prin-
„ ce, que vous puiſſiez y ap-
„ porter d'autre reméde, que
„ de vous guérir d'une paſſion
„ que cette Princeſſe ne m'a point
„ paru déterminée à favoriſer,
„ malgré le zéle avec lequel j'ai
„ appuyé vos interêts. La con-
„ noiſſance que vous pourriez
„ avoir de votre Rival, ne ſervi-
„ roit qu'à augmenter votre ja-
„ louſie ſans être utile à votre
„ amour. Et c'eſt auſſi pour la ſa-
„ tisfaire

„ tisfaire cette jalousie, reprit As-
„ kar, c'est uniquement pour as-
„ souvir ma vengeance, que je
„ voudrois connoître le Rival qui
„ m'est préféré. Ma peine en sera
„ moins cruelle de moitié, si je
„ puis parvenir à la faire partager
„ à celui qui la cause. C'est une
„ foible consolation, Prince, lui
„ repartit Tobilos, que de vou-
„ loir adoucir ses malheurs en fai-
„ sant d'autres malheureux. L'a-
„ mour est rarement le fruit de la
„ violence, & la chute de Thé-
„ kels est une preuve que la for-
„ tune ne favorise pas toujours
„ ces sortes d'entreprises. Peut-
„ être, dit Askar, aurai-je à com-
„ battre un ennemi moins redou-
„ table que celui qui triompha de
„ ce Prince; mais quel qu'il puisse
„ être, il m'est plus facile de mou-
„ rir que de vivre sans entrepren-
„ dre de me venger. Puisque vous

„ êtes abſolument déterminé à
„ nourrir votre paſſion, reprit le
„ Roi, tâchez, Prince, de ména-
„ ger davantage à l'avenir l'eſprit
„ de la Reine de Tacuba; peut-
„ être vos ſoins, ceux de la Rei-
„ ne du Mexique, & les miens,
„ parviendront-ils enfin à vaincre
„ ſon inſenſibilité, ſi elle n'aime
„ rien, ou ſa prévention, s'il eſt
„ vrai qu'elle ſoit ſenſible pour
„ quelqu'autre. Askar parut dé-
„ terminé à ſuivre cet avis, & ces
„ deux Princes ſe ſéparerent.

Tobilos ſouhaitoit avec une véritable ardeur de voir la Reine de Tacuba devenir ſenſible à la paſſion d'Askar. Il regardoit ce changement comme la baze d'un bonheur & d'un avantage infinis pour ſon frere, & comme le ſeul moyen de rétablir la tranquilité de l'eſprit de cette Princeſſe. Mais à la vérité, il le ſouhaitoit beau-

coup plus qu'il ne l'espéroit. Ce Prince connoissoit par sa propre expérience combien une première passion est difficile à étouffer; il sentoit, dis-je, qu'il ne seroit pas en son pouvoir d'oublier Jaiven, quelques efforts qu'il fît pour y parvenir, & il n'osoit se flatter de voir Zaïde triompher plus facilement d'elle-même. D'ailleurs, la connoissance qu'il avoit des sentimens de cette Princesse, l'empêchoit d'inviter Jaiven à lui parler en faveur d'Askar. Il comprenoit bien que si elle n'étoit pas pour Zaïde un objet de haine, sa passion la lui devoit du moins faire regarder comme un obstacle à ses désirs, & qu'ainsi il étoit bien difficile que l'amitié qu'elles s'étoient vouée, n'eût reçu quelques atteintes de la jalousie. Tobilos se détermina donc à suspendre sa confidence, & à ne point engager

encore ſi promptement Jaiven dans cette démarche.

Revenons à l'affligée Reine de Tacuba. Déchirée continuellement par l'amour & par la jalouſie, privée de toute eſpérance, elle ſe voyoit encore agitée par ce que la crainte a de plus cruel. Les menaces d'Askar ſe préſentoient continuellement à ſon eſprit, & la faiſoient trembler. Elle ſavoit par l'exemple de Thékels, juſqu'à quelle extrêmité l'amour peut porter un caractère naturellement féroce, & qui ne ſuit d'autre loi que celle de ſes déſirs. Cette crainte la faiſoit quelquefois réſoudre à retourner dans ſes Etats pour tromper la jalouſie d'Askar; mais l'amour s'oppoſoit fortement à ce deſſein. Quittera-t'elle un Prince qu'elle adore toujours, & qu'elle ne peut bannir de ſon cœur, malgré l'indifféren-

ce dont il l'accable ? Doit-elle en s'éloignant de la Cour du Mexique ſans aucun ſujet, s'interdire la liberté d'y revenir jamais ? Mais doit-elle auſſi par ſa préſence expoſer Tobilos à tous les attentats que la joloufie & le déſeſpoir peuvent former contre lui?

Ces différentes penſées l'agitoient ſi vivement, qu'elle prit ſans y faire attention, le chemin d'un petit bois fort ſombre, qui terminoit le jardin du Château. La Reine du Mexique toujours affligée du chagrin de ſa Rivale, mais bien éloignée de s'en croire la principale cauſe, venoit dans ce moment pour lui tenir compagnie, & l'aider à le diſſiper. Ayant appris que Zaïde s'étoit enfoncée dans le petit bois, elle en prit auſſitôt la route. Elle n'eut pas marché long-tems, qu'elle l'apperçut de loin, aſſiſe au bord d'une fon-

taine, que la nature avoit presque seule ornée, mais qui n'en étoit que plus agréable. Jaiven voulant se faire un divertissement de surprendre Zaïde, marcha fort doucement, & arriva fort près d'elle sans en être apperçue. Elle crut l'avoir entendu parler ; & la curiosité l'ayant forcée de s'arrêter, après un moment de silence, elle ouït ces paroles :

„ C'étoit donc trop peu pour „ toi, ingrat Tobilos, disoit tristement Zaïde, c'étoit donc trop „ peu pour toi d'être insensible à „ ma passion, tu fais encore tes „ efforts pour me rendre sensible à celle d'un autre ! tu prétens sacrifier à l'amitié fraternelle ce cœur qui t'est offert par „ les mains de l'amour ; tu prétens m'y faire consentir, mais „ tu l'espéres en vain. Ingrat, „ contente-toi de jouir de ton

„ bonheur, & laiſſe-moi ſoupirer
„ en paix. Peut-être les Dieux ſau-
„ ront-ils un jour me venger de
„ ton inſenſibilité. Mais helas!
„ que dis-je, reprenoit-elle après
„ un moment de ſilence, quelle
„ aveugle erreur m'oblige à con-
„ damner Tobilos, lorſque tout
„ conſpire à le juſtifier! pourquoi
„ trahiroit-il ſa foi en ma faveur?
„ pourquoi ceſſeroit-il d'aimer
„ une Princeſſe qu'il ne m'eſt pas
„ moi-même poſſible de haïr?
„ pourquoi l'infidélité auroit-elle
„ plus de pouvoir ſur lui que la
„ jalouſie n'en a ſur moi? Non,
„ non, contentons-nous d'être la
„ ſeule coupable. Fuyons d'un
„ ſéjour où je ne puis plus vivre
„ ſans remords. Allons chercher
„ dans les ſolitudes de Tacuba un
„ reméde à mes maux. Et s'il ne
„ m'eſt pas poſſible de vivre ab-
„ ſente de Tobilos, mourons,

„ mais mourous du moins ſans
„ offenſer ma gloire.

La Reine du Mexique dès le commencement de ce diſcours, s'étoit trouvée ſaiſie d'un ſi grand étonnement, qu'elle étoit demeurée immobile. Il ne lui étoit plus difficile de pénétrer l'origine des chagrins de Zaïde ; mais après cette découverte elle fut elle-même aſſez long-tems ſans pouvoir démêler ſes propres mouvemens. L'extrême douceur de ſon caractère ne lui permettoit pas de s'abandonner aux violens tranſports de la jalouſie ; mais de quel œil devoit-elle regarder une Princeſſe qui cherchoit à lui enlever le cœur de ſon époux!
„ Eſt-ce donc là, diſoit-elle, le
„ motif qui oblige la Reine de Ta-
„ cuba à s'abſenter de ſes Etats!
„ Eſt-ce donc pour mieux me tra-
„ hir qu'elle ſe pare envers moi

„ des dehors de l'amitié? Ah! cet-
„ te conduite n'eſt point excuſa-
„ ble. Mais réfléchiſſant enſuite
au mauvais ſuccès de la paſſion de
cette Rivale, & aux efforts qu'elle
faiſoit pour en triompher, elle
ſentit ſon amitié combattre ſa ja-
louſie, & cette même jalouſie cé-
der à la pitié. Ne voulant pas ce-
pendant ſe préſenter à Zaïde dans
un moment où ſa préſence ne
pouvoit que l'affliger encore da-
vantage, elle quitta cet endroit
fatal, & ſe diſpoſoit à retourner
au Château, lorſque Zaïde s'étant
levée dans le même deſſein, ap-
perçut cette Princeſſe fort près
d'elle, & qui cherchoit à l'éviter.
Ne doutant point qu'elle n'eût ouï
ſon diſcours, & que ce ne fût là
le motif de ſa fuite, elle pouſſa
un cri perçant, & tomba ſans
connoiſſance. Jaiven effrayée &
hors d'elle-même, accourut pour

la ſecourir ; mais en vain elle employa tous ſes ſoins pour lui faire reprendre l'uſage de ſes ſens, en vain elle lui mouilla le viſage de ſes larmes en l'embraſſant étroitement. Cette Princeſſe étoit ſi prodigieuſement changée, qu'elle la crut morte. Prête à s'évanouir elle-même, & pouvant à peine ſe ſoutenir, elle appella du ſecours. On vint, & tous les efforts que l'on fit pour tirer Zaïde de ſon évanouiſſement, s'étant encore trouvés inutiles, on tranſporta cette Princeſſe dans ſon appartement, où elle demeura encore plus d'une heure ſans donner aucun ſigne de vie. Elle reprit enfin connoiſſance, & promenant ſa vue ſur ceux qui l'environnoient, elle apperçut la Reine du Mexique, qui d'un ton tremblant, & les larmes aux yeux, lui demanda des nouvelles de ſa ſan-

té. Zaïde jettant ſur elle un regard mal aſſuré, ne lui répondit rien; on remarqua ſeulement qu'elle étoit de nouveau prête à retomber en foibleſſe; les ſoins que l'on y apporta, l'en garantirent; mais Jaiven s'appercevant bien que ſa préſence étoit nuiſible à ſon rétabliſſement, ſe retira après avoir donné ordre qu'on lui fît ſavoir d'un inſtant à l'autre des nouvelles de cette Princeſſe.

La ſéparation de ces deux Rivales en les délivrant d'une contrainte rigoureuſe, ne les rendit pas plus tranquiles. Si Jaiven plaignoit le ſort de Zaïde, elle ſentoit d'un autre côté ſa tendreſſe allarmée de voir cette Princeſſe aſpirer à la conquête du cœur de Tobilos. Mais Zaïde infiniment plus à plaindre, voyoit ſes malheurs parvenus à leur comble. C'étoit peu d'aimer ſans eſpéran-

ce, & d'être perſécutée par la paſſion d'Askar; elle voyoit encore ſon ſecret découvert à ſa propre Rivale, à celle, dis-je, à qui elle avoit tant d'interêt de le cacher.
„ De quel œil me regardera cette
„ Rivale, diſoit cette triſte Prin-
„ ceſſe en elle-même? Ne dois-je
„ pas lui paroître la plus odieuſe
„ perſonne de la terre! Quoi!
„ tandis qu'elle oublie ſon pro-
„ pre bonheur pour partager ma
„ peine, j'emploie tous mes ſoins
„ à lui ravir le cœur de ſon époux,
„ un cœur qui lui eſt ſi légitime-
„ ment aquis! Ah! gardons-nous
„ de jamais paroître à ſes yeux;
„ fuyons, la fuite ſeule eſt capa-
„ ble de diminuer ma honte, &
„ de me ſouſtraire aux juſtes re-
„ proches d'une amie que je trahis.

Mais ſi cette réſolution fut ſincère, Zaïde ſe trouva bientôt hors d'état de l'exécuter. Une fiévre

violente avoit ſuccédé à ſon évanouiſſement, & l'agitation de ſon eſprit ne ſervit encore qu'à l'augmenter. Toute la Cour fut bientôt inſtruite du danger de cette Princeſſe. Tobilos & Askar y accoururent des premiers; elle ne les vit point entrer ſans reſſentir une émotion extraordinaire, mais les deux cauſes en étoient bien différentes : autant la préſence de Tobilos lui étoit agréable , autant celle d'Askar l'affligeoit & la contraignoit. Tobilos vivement touché du triſte état où il voyoit cette Princeſſe , lui en marqua ſa douleur par les paroles les plus expreſſives ; il employa tous ſes ſoins à lui procurer les ſecours poſſibles ; & la néceſſité de la laiſſer repoſer ayant obligé les deux Princes à la quitter, Tobilos ſe rendit à l'appartement de la Reine du Mexique.

Il trouva cette Princesse si changée, qu'il en fut extraordinairement allarmé. „ A quel nouveau „ malheur dois-je donc m'attendre, Madame, lui dit-il? d'où „ provient l'altération que je remarque sur votre visage? Quoi! „ vous souffrez, & Tobilos n'en „ est point informé? cette incommodité n'est pas considérable, „ Seigneur, lui repartit Jaiven; „ vous savez quelle est la situation „ de la Reine de Tacuba; l'amitié „ qui nous unit, ne me permet pas „ d'y être insensible. Je dois même, ajouta-t'elle d'un air timide, „ vous conjurer d'employer tous „ vos soins pour tâcher d'adoucir „ les chagrins de cette Princesse, „ qui sont la seule cause de sa maladie.

Tobilos ne put s'empêcher de rougir à ces paroles, & Jaiven s'en étant apperçue, poursuivit

ainſi. „ C'eſt depuis peu, Seigneur,
„ & par le ſeul effet du hazard
„ que je ſuis inſtruite de la paſſion
„ que vous avez fait naître dans
„ le cœur de la Reine de Tacuba.
„ Si ma tendreſſe en a d'abord été
„ allarmée, j'ai bientôt connu par
„ les diſcours de cette Princeſſe,
„ qu'elle étoit la ſeule à plaindre,
„ & que votre cœur m'eſt tou-
„ jours également attaché. Ma
„ joie en eſt d'autant plus grande,
„ que le moment de votre infi-
„ délité termineroit ma vie. Oui,
„ Seigneur, il me ſeroit impoſſi-
„ ble de ſurvivre à votre change-
„ ment, & je ſaurois moi-même
„ me punir de n'avoir pas eu aſ-
„ ſez de charmes pour conſerver
„ votre cœur. Mais je ſens qu'il
„ m'eſt également difficile de re-
„ noncer à une amie que tant d'ai-
„ mables qualités me rendent in-
„ finiment chere. Elle ſait que je

„ ſuis inſtruite de ſes ſentimens.
„ C'eſt cette connoiſſance, qui
„ après lui avoir cauſé ce matin
„ un long évanouiſſement, a ſans
„ doute occaſionné ſa maladie,
„ ainſi, je dois éviter ſa préſence.
„ Mais vous, Seigneur, qui con-
„ noiſſez la ſource de ſon mal,
„ vous qui pouvez vous préſen-
„ ter à elle ſans craindre de l'im-
„ portuner, daignez employer
„ tous vos efforts pour la rappel-
„ ler à la vie & pour calmer ſon
„ déſeſpoir; parlez, plaignez,
„ promettez. Mon cœur sûr du
„ vôtre, attendra ſans allarmes le
„ ſuccès de vos ſoins, & ma ten-
„ dreſſe vous tiendra compte de
„ tout ce que vous ferez pour
„ conſoler une Princeſſe digne
„ d'un meilleur ſort.

„ O trop aimable & trop ver-
„ tueuſe épouſe! s'écria Tobilos
„ en l'embraſſant avec tranſport,
&

„ & en la ſerrant dans ſes bras, quel
„ cœur ſeroit aſſez dur pour vous
„ réſiſter! quel monſtre d'infidé-
„ lité pourroit ſe réſoudre à vous
„ trahir! Non, non, mon amour
„ ne finira qu'avec ma vie ; je le
„ conſerverai même, s'il eſt poſ-
„ ſible, au delà du trépas. En vain
„ j'entreprendrois de calmer la
„ douleur de la Reine de Tacuba,
„ de quel eſpoir puis-je la flatter?
„ plein d'eſtime pour elle, mais
„ hors d'état de lui livrer mon
„ cœur, dois-je me réſoudre à la
„ tromper? Non, je ne puis que
„ la plaindre, & je ne dois ſon-
„ ger qu'à la fuir : une parole, un
„ geſte, un regard, un rien peut
„ ſuffire pour allumer encore da-
„ vantage dans le cœur de cette
„ Princeſſe une paſſion que ſa
„ vertu s'efforce d'éteindre. Ne
„ dois-je pas plutôt ſeconder les
„ efforts qu'elle fait, pour triom-

„ pher du fatal panchant qui l'en-
„ traîne ? Voyez-la du moins,
„ Seigneur, lui repartit Jaiven,
„ voyez-la le plus ſouvent qu'il
„ vous ſera poſſible. Votre pré-
„ ſence & votre aſſiduité en flat-
„ tant ſa douleur, peuvent aider
„ au rétabliſſement de ſa ſanté.

Tobilos approuva ce dernier parti : il n'avoit pas beſoin de ſe faire violence pour donner ſes ſoins à la Princeſſe Zaïde, puiſque ſon amitié & ſon eſtime pour elle ne pouvoient être ſurpaſſées que par ſa tendreſſe pour Jaiven.

Cependant l'infortunée Reine de Tacuba, autant déchirée par l'agitation de ſon eſprit, que par la violence de ſon mal, ſentoit de moment à autre ſes forces diminuer. Si quelque choſe étoit capable de la conſoler dans ce triſte état, c'étoit d'entrevoir que la mort termineroit bientôt ſes

malheurs ; elle n'aſpiroit à aucun autre reméde. Cet élixir qui avoit été d'un ſi grand ſecours à la Reine du Mexique, ne lui faiſoit naître nulle envie de s'en ſervir. „ Il fut „ utile à ma Rivale, diſoit Zaïde „ en elle-même, il la rappella à „ la vie ; mais ſa maladie n'étoit „ point l'effet de la douleur ni du „ déſeſpoir, elle formoit au con- „ traire un obſtacle au bonheur „ qui lui étoit préparé. Pour moi, „ triſte jouet du ſort, victime „ d'un amour que je ne puis ni „ couronner, ni éteindre, je dois „ regarder la mort comme la fin „ de mes tourmens, & la vie com- „ me une ſource inépuiſable de „ malheurs.

Cette Princeſſe fut reduite en peu de jours au point de faire déſeſpérer de ſa vie. Toute la ſcience des Médecins devenoit inutile, lorſqu'un Dieu plus ſavant, & plus

fertile en miracles qu'eux tous, entreprit de retirer Zaïde des portes du trépas. Ce fut l'amour. Il avoit occaſionné ſa maladie, il voulut être ſon Médecin. Zaïde malgré la violence de ſon mal, ne put s'empêcher de faire attention à l'extrême aſſiduité de Tobilos, qui conformément au déſir de Jaiven, & à ſa propre inclination, n'épargnoit rien pour la tirer du triſte état où elle étoit reduite. Qu'un cœur amoureux ſe flatte aiſément! Zaïde donnant aux démarches de Tobilos une explication des plus avantageuſes, crut qu'enfin il alloit devenir ſenſible pour elle, & que la triſte ſituation où il la voyoit reduite, en faiſant naître chez lui la pitié, avoit peut-être donné naiſſance à l'amour. Une circonſtance aida encore à l'abuſer. La Reine du Mexique voulant lui épargner

pendant ſa maladie l'embarras que ſa préſence pouvoit lui cauſer, avoit feint une incommodité qui lui ſervoit de prétexte pour ne la pas viſiter. Zaïde inſtruite de cette prétendue incommodité qu'elle croyoit réelle, & voyant Tobilos toujours également aſſidu à lui tenir compagnie, ne douta plus du changement de ce Prince.

La même erreur qui ſéduiſit la Reine de Tacuba, vint encore s'emparer de l'eſprit d'Askar. Cet Amant jaloux & peu favoriſé, ne voyoit qu'avec une impatience extrême les ſoins aſſidus de Tobilos auprès de cette Princeſſe. Sa jalouſie en le rendant attentif à toutes les démarches du Roi ſon frere, lui avoit fait remarquer plus d'une fois les diſtinctions flatteuſes que Zaïde accordoit à ce Prince, & il n'avoit pu en être le témoin ſans éprouver des mou-

vemens de fureur dont il avoit eu peine à se rendre maître. La seule nécessité jointe au désir de s'instruire encore davantage, l'avoit contraint jusqu'alors de dissimuler. Mais il n'eut plus lieu de douter qu'il ne fût trahi, lorsque dans un moment où il s'étoit éloigné, & paroissoit attentif à autre chose, il ouït la Reine de Tacuba dire à Tobilos: „ Je dois l'avouer, Seigneur, tout l'art des Médecins „ n'étoit point capable de me rendre la vie ni la santé, si vos soins „ n'avoient eu le pouvoir de me „ faire aimer l'une & l'autre.

Ces paroles trop claires pour un jaloux, mirent Askar hors de lui-même. Il sortit à l'instant pour ne pas donner des marques trop visibles de la fureur qui le transportoit; & s'étant retiré dans son appartement, il s'y abandonna à tous les projets que la vengean-

ce & la rage peuvent inſpirer.
„ Quoi, s'écrioit-il avec fureur,
„ quoi, je ſerai joué par mon pro-
„ pre frere ? par un traître à qui
„ j'ai confié mes ſecrets, & qui
„ n'en fait uſage que pour me
„ nuire ? qui ne ſe charge de fa-
„ voriſer ma paſſion que pour
„ être à portée de la rendre odieu-
„ ſe? Non, après un tel outrage
„ la nature n'a plus rien de ſacré
„ pour moi, rien qui pût ſouſtrai-
„ re à ma vengeance le perfide
„ qui m'a trahi. Et ſi le Trône où
„ il eſt aſſis, prétend ſervir d'obſ-
„ tacle à ma fureur, c'eſt par la
„ chute du Trône même que je
„ ſaurai l'aſſouvir.

C'étoit trop peu pour Askar que des menaces, il réſolut d'en venir promptement aux effets. Il trouvoit même qu'en aſſouviſſant ſa vengeance, il ſatisfaiſoit ſon ambition, & qu'étant une fois

maître de l'Empire du Mexique, il pourroit encore contenter ſon amour. Ainſi dans ce moment il ne ſongea plus qu'à tout mettre en uſage pour aſſurer le ſuccès de ſes deſſeins, & pour ſe former un parti. Cela n'étoit pas facile dans un Royaume où Tobilos étoit adoré. Mais les Rois les plus juſtes ſont-ils exempts d'avoir des traîtres parmi leurs ſujets? Askar en trouva pluſieurs, même parmi les principaux Officiers du Royaume, qui gagnés par ſes promeſſes, & comptant tirer un grand avantage d'une révolution, lui jurerent d'embraſſer ſes interêts.

Mais c'étoit encore peu de choſe pour un projet tel que celui d'Askar. Il falloit attirer la guerre dans le Mexique, & c'eſt à quoi il s'appliqua le plus vivement. Il avoit toujours conſervé

une

une liaiſon particulière avec le Roi de la Floride depuis le ſéjour qu'il avoit fait à ſa Cour. Il ſavoit que ce Prince ne regardoit la puiſſance de Tobilos qu'avec jalouſie, & que les Rois voiſins qu'Izéhoalt avoit contraints d'accepter une paix honteuſe, n'aſpiroient qu'au moment de s'en venger. Trouvant donc toutes les circonſtances favorables, il fit part de ſon deſſein au Roi de la Floride, en lui promettant de grands avantages de cette révolution, qui ne pouvoit, diſoit-il, manquer de réuſſir, ſi le Prince vouloit entrer à main armée dans le Royaume du Mexique, & engager les Rois ſes voiſins à en faire de même. Askar ajouta, que Tobilos obligé de partager ſes forces, ne manqueroit pas de lui en donner le commandement d'une partie, & que par ce moyen

il ſeroit à portée de favoriſer les Alliés en toutes choſes.

Cette propoſition fut fort goutée de Zermovob, & il la fit communiquer en ſecret à ſes voiſins & à ſes Alliés, qui l'approuverent tous également. Ces Princes ne doutoient pas, qu'aidés des intrigues d'Askar, il ne leur fût facile de détrôner Tobilos, & d'affoiblir enſuite la puiſſance du Mexique, en ne mettant Askar en poſſeſſion que d'une partie de ce vaſte Empire. Mais conſidérant auſſi que le ſuccès de leur entrepriſe dépendoit de leur diligence, & qu'ils couroient les riſques de ne pas réuſſir, ſi Tobilos avoit quelques ſoupçons de ce qui ſe tramoit contre lui, & parvenoit à raſſembler toutes ſes forces, ils réſolurent de ne point perdre de tems, & jamais ligue ne fut formée avec plus de promptitude & de ſecret.

Tandis que cet orage s'apprêtoit à fondre ſur les Etats de Tobilos, on vivoit à la Cour de ce Prince dans une aſſez grande tranquilité. Zaïde rétablie preſqu'entiérement de ſa maladie, s'entretenoit toujours dans ſon erreur, & Askar dans l'attente du ſuccès de ſes deſſeins cachés, diſſimuloit ſa jalouſie, & pour la première fois ſavoit ſe rendre maître de lui-même. Si quelque choſe affligeoit la Reine de Tacuba, c'étoit de ſavoir que ſa paſſion pour Tobilos n'étoit point ignorée de Jaiven: quelqu'aveugle que ſoit l'amour, il ne peut rendre inſenſible à la bienſéance un cœur né vertueux.
„ De quel front dois-je me pré-
„ ſenter à la Reine du Mexique,
„ diſoit Zaïde? Comment ſou-
„ tiendrai-je les reproches qu'elle
„ ne peut du moins manquer de
„ me faire en ſecret, ſi ſa douceur

„ naturelle ne lui permet pas de
„ les laiſſer éclater hautement?
„ Comment ſoutiendrai-je ceux
„ que je me ferai à moi-même?
„ Eſt-ce donc en cherchant à lui
„ ravir le cœur de ſon époux,
„ que je dois la recompenſer de
„ ſon amitié?

Ces réflexions amenoient les remords dans le cœur de Zaïde, & ces remords la replongeoient peu à peu dans ſa première mélancolie. Réfléchiſſant enſuite ſur la conduite que Tobilos avoit tenue avec elle durant ſa maladie, & ſur celle dont il uſoit depuis ſon rétabliſſement : „ Je puis bien me
„ flatter, ajoutoit cette Princeſſe,
„ de m'être aquiſe l'eſtime & l'a-
„ mitié du Roi du Mexique, mais
„ qui m'aſſurera que j'ai aquis ſon
„ cœur? Les attentions de ce Prin-
„ ce ne peuvent-elles pas avoir
„ été produites par le ſeul déſir

„ de me voir triompher d'une
„ maladie dont il ne pénétroit que
„ trop la caufe? Infenfée! j'ai pris
„ pour de l'amour ce qui n'étoit
„ tout au plus que l'effet de la
„ pitié!

Ces différentes penfées l'occupoient entiérement, lorfqu'on vint lui annoncer la Reine du Mexique. Sa furprife fut extrême ; elle n'avoit point vu cette Princeffe depuis le premier jour de fa maladie, & elle fe trouvoit moins que jamais en état de la recevoir. Ne pouvant cependant s'en exempter, elle prit fon parti fur le champ, mais elle ne put voir entrer cette aimable Rivale fans changer de vifage, & fans reffentir un trouble extraordinaire. Jaiven de fon côté n'étoit guères plus affurée. „ Je viens, Madame, dit-
„ elle à Zaïde en l'embraffant, je
„ viens vous féliciter fur votre

„ heureux rétabliſſement; c'eſt un
„ devoir que ma propre incom-
„ modité m'a empêché de vous
„ rendre plutôt.

„ C'eſt un devoir que j'étois
„ obligée de vous rendre la pre-
„ mière, Madame, lui répon-
„ dit la Reine de Tacuba; mais
„ un motif qui vous eſt connu,
„ ajouta-t'elle en rougiſſant, ne
„ m'a pas permis de m'en aquit-
„ ter. Bien loin de chercher vo-
„ tre préſence, je ne dois déſor-
„ mais ſonger qu'à la fuir, puiſ-
„ que la mienne ne peut plus que
„ vous être odieuſe. Que dites-
„ vous, Princeſſe, lui repartit Jai-
„ ven, quelle injure faites-vous à
„ mes ſentimens! la connoiſſance
„ que j'ai des vôtres, loin d'avoir
„ altéré mon amitié, n'a ſervi qu'à
„ fortifier mon eſtime. Oui, ma
„ chere Zaïde, les Dieux ſont té-
„ moins que la certitude que j'ai

„ de vos malheurs, m'empêche
„ de gouter ma propre félicité,
„ & que je voudrois faire la vô-
„ tre aux dépens de la mienne,
„ s'il s'agissoit de toute autre chose
„ que de la perte du cœur d'un
„ époux.

„ Ah! ménagez ma confusion,
„ interrompit vivement la Reine
„ de Tacuba. Cruelle, ne me pei-
„ gnez-vous votre générosité que
„ pour me faire mieux sentir l'ex-
„ cès de mon ingratitude! oui, je
„ le sais, j'ai trahi votre amitié,
„ j'ai mérité votre haine, mais je
„ suis encore plus malheureuse
„ que coupable. Les Dieux ne
„ m'ont point privée de senti-
„ mens vertueux, ils m'ont seu-
„ lement ôté le pouvoir d'en faire
„ usage. Ne craignez pas cepen-
„ dant de voir troubler votre fé-
„ licité par ma malheureuse pas-
„ sion, je saurai la vaincre, ou s'il

„ ne m'eſt pas poſſible d'y réuſ-
„ ſir, l'abſence m'offrira un autre
„ ſecours. J'irai dans une affreuſe
„ ſolitude cacher ma honte, pleu-
„ rer mes ennuis, & attendre la
„ mort comme le ſeul reméde à
„ mes maux. C'eſt en me privant
„ de tout, & même des douceurs
„ de l'amitié, que je ſaurai me pu-
„ nir des fautes que m'a fait com-
„ mettre l'amour.

Jaiven, qu'un pareil diſcours attendrit infiniment, combattit de toutes ſes forces le deſſein que Zaïde paroiſſoit avoir de quitter la Cour du Mexique. „ Reſtez,
„ Madame, ajouta-t'elle, reſtez
„ dans une Cour que vous êtes
„ venue embellir, & où votre
„ vertu me raſſure contre tout le
„ tort que vos charmes pour-
„ roient me faire. L'amitié qui
„ nous lie, ne doit pas devenir la
„ victime d'une autre paſſion.

C'eſt ainſi que ces deux Princeſſes, que rien ne pouvoit rendre ennemies, ſe découvroient l'une à l'autre leurs véritables ſentimens. Jaiven sûre du cœur de ſon époux, plaignoit ſa Rivale ſans la craindre ; & Zaïde preſqu'entiérement revenue de ſon erreur, retomboit dans ſa première mélancolie. Elle ne voyoit plus que l'abſence qui pût apporter quelque reméde à ſa paſſion, mais ce reméde lui paroiſſoit pire que le mal même. Accoutumée à voir Tobilos tous les jours, il lui étoit bien difficile de renoncer pour jamais à ſa vue. Que ceux qui blâmeront cette incertitude après la réſolution où Zaïde paroiſſoit être peu auparavant, conſultent leur propre cœur. S'il eſt né ſenſible, ils trouveront qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de régler ſes mouvemens, & que l'a-

mour, loin d'être ſoumis au devoir & à la raiſon, ſe plait le plus ſouvent à combattre l'un & l'autre. Ainſi la Reine de Tacuba vaincue par les priéres de Jaiven, & par ſa propre inclination, ſe détermina à demeurer encore durant quelque tems à la Cour du Mexique.

Cette Princeſſe s'applaudiſſoit même en ſecret du refroidiſſement qu'elle croyoit remarquer dans Askar; elle louoit les Dieux de l'avoir délivrée de la perſécution de cet Amant emporté, & elle crut ſa condition beaucoup meilleure lorſqu'elle n'auroit plus à le craindre. Mais cette confiance qui adoucit un peu ſes autres chagrins, ne ſervit qu'à la mieux tromper. L'ambitieux Askar n'affectoit cette tranquilité que pour aſſurer encore davantage la réuſſite de ſes noirs projets.

Cependant les Rois ligués contre Tobilos employoient toute la diligence & le ſecret poſſible pour être en état d'entrer dans ſon Royaume avant qu'il pût s'y oppoſer. Une partie de ce qu'ils eſpéroient arriva. Tobilos ne fut averti de leurs préparatifs que fort tard ; mais comme il n'étoit pas du nombre des Princes que le repos endort, ſans examiner ſi ces grands apprêts de guerre étoient deſtinés contre lui, il n'épargna rien pour ſe mettre en état de défenſe. Il envoya des ordres à Tzécuzo pour aſſembler des troupes, & veiller à la ſûreté du Royaume. Zaïde en envoya de ſemblables à Tacuba, & elle laiſſa à Tobilos le pouvoir de diſpoſer de ſes armées. Ce Prince ſenſiblement touché de cette marque que Zaïde lui donnoit de ſa confiance, la reçut avec toute la reconnoiſſance

possible. Il ne voulut pas refuser un secours qui pourroit lui être nécessaire ; mais considérant que le Royaume de Tacuba seroit peut-être attaqué le premier, il se contenta de prier Zaïde d'ordonner à ses troupes de se tenir prêtes à tout événement.

Ces dispositions refroidirent peut-être l'ardeur des Rois ligués. Ils connoissoient la valeur de Tobilos, & ils en avoient presque tous éprouvé les effets. Mais considérant que malgré toute sa diligence, ce Prince ne pourroit jamais leur opposer des forces égales, & comptant encore plus sur la trahison d'Askar que sur la supériorité de leurs forces, ils ne balancerent plus, & ils entrerent dans les Etats du Mexique par deux endroits différens, dans le tems que Tobilos n'avoit pas encore entiérement rassemblé ses troupes.

Ce Prince, que ſes ſoupçons rendoient attentif, n'ayant plus lieu de douter du deſſein de ſes ennemis, ſépara ſon armée en deux, & donnant le commandement d'une partie à Askar dont il ne ſoupçonnoit pas la trahiſon, il le chargea d'amuſer les ennemis, & de veiller à la ſûreté de la Capitale. Pour lui avec le reſte de ſes forces, il réſolut de marcher droit à l'une des deux armées ennemies, & de la combattre avant qu'elle eût eu le tems de ſe réunir avec l'autre.

Mais avant ſon départ, il ne négligea rien pour mettre la Ville Capitale en état de défenſe. Izéhoalt, malgré ſon grand âge, vouloit prendre le commandement de l'une des armées; mais il céda aux inſtances de ſes deux fils qui agiſſoient par des motifs bien différens. „ Reſtez, Seigneur, lui dit

„ Tobilos, reſtez dans une Ville
„ qui renfermera avec vous ce
„ que j'ai de plus cher au monde;
„ reſtez pour veiller à ſa conſer-
„ vation. J'eſpére que la défaite
„ de mes ennemis nous mettra
„ bientôt hors d'état de rien crain-
„ dre. Ils comptent ſur la ſupé-
„ riorité de leur nombre; fions-
„ nous ſur la juſtice de notre cau-
„ ſe, ſur la valeur de nos troupes,
„ & ſur la protection des Dieux.

Ce Prince après ce peu de mots fut prendre congé des deux Reines. Mais qui pourroit bien exprimer l'état où ces deux Princeſſes étoient reduites! Tout ce que la douleur, la crainte, le déſeſpoir ont de plus cruel les agitoit également. Cette ſéparation, quoique prévue, ne s'offroit à leur eſprit que ſous les images les plus funeſtes. Un noir preſſentiment des malheurs dont el-

les étoient ménacées, les rendoit incapables d'écouter aucune consolation. Et l'amour, principal auteur de leurs allarmes, ne laissoit plus aucune différence entre l'Amante & l'Epouse.

Zaïde, chez qui Tobilos se rendit premiérement, ne l'apperçut pas plutôt, que changeant de visage, elle tomba presque évanouie. „ Je viens, Madame, lui dit „ Tobilos d'un air touché, pren-„ dre congé de vous pour quel-„ que tems, c'est-à-dire, jusqu'au „ moment où j'aurai dissipé le dan-„ ger qui nous menace, & que „ votre amitié généreuse vous „ force à partager avec nous. J'es-„ pére, Madame, que vous n'en „ serez point la victime, & que „ mes ennemis, malgré la supé-„ riorité de leur nombre, ne rem-„ porteront pour fruit de leur en-„ treprise que la honte d'avoir

„ échoué. Mais ſi par quelque mo-
„ tif inconnu, les Dieux ordon-
„ noient le contraire, ſi, dis-je,
„ mes Etats étoient déſtinés à de-
„ venir la proie de mes ennemis,
„ ma mort m'empêchera d'en être
„ le témoin. Incapable de ſurvi-
„ vre à ma défaite, ce ſera du
„ moins une conſolation pour
„ moi, de ne pas voir les mal-
„ heurs où je vous aurai plongée.
„ O Ciel! s'écria Zaïde toute
„ hors d'elle-même, que dites-
„ vous, & que vous connoiſſez
„ mal mes ſentimens! Ah! Sei-
„ gneur, s'il ne falloit que mes
„ Etats pour vous ſouſtraire au
„ danger où vous allez vous ex-
„ poſer, qu'aiſément je les aban-
„ donnerois à vos ennemis. Ma-
„ dame, lui repartit le Roi, votre
„ généroſité ne s'eſt jamais dé-
„ mentie, j'en ſuis pénétré; mais
„ c'eſt en n'acceptant pas vos of-
fres

„ fres que je dois m'en montrer
„ digne. Loin d'acheter la paix
„ de mes ennemis, je vais tâcher
„ de les contraindre à la faire.
„ Les troupes que vous faites
„ marcher à mon ſecours, arri-
„ veront peut-être encore aſſez
„ promptement pour appuyer
„ mon deſſein. Il lui baiſa la
main à ces mots, & l'ayant quit-
tée, il la laiſſa plongée dans une
triſteſſe qui approchoit du dé-
ſeſpoir.

Ce Prince ſe rendit enſuite chez
la Reine du Mexique, qu'il trouva
dans un état encore plus déplo-
rable. Cette tendre Princeſſe ré-
fléchiſſant ſur le changement de
ſa condition, & ſur le danger qui
menaçoit les jours de ſon époux,
s'en trouvoit accablée. La dou-
ceur de ſon caractère ne lui per-
mettoit d'avoir recours qu'aux
plaintes & aux larmes, mais rien

n'étoit capable de la consoler. Un pressentiment secret bannissoit toute espérance de son cœur. Tobilos extrêmement ému de l'état où il avoit laissé la Reine de Tacuba, le fut encore davantage de celui où il trouva sa chere Jaiven ; elle étoit assise le visage couvert d'un voile, & tristement appuyée sur l'épaule d'une de ses femmes qu'elle avoit seule retenue auprès d'elle, & qui après avoir tenté en vain de calmer la douleur de la Reine, mêloit ses pleurs avec les siens. Jaiven abîmée dans sa tristesse, ne s'apperçut point de l'arrivée de Tobilos, & ce Prince trop attendri du triste état où il la voyoit reduite, n'osoit presque lui parler ; mais enfin n'ayant point de tems à perdre, il s'approcha d'elle, & lui prit la main, qu'il baisa amoureusement. Jaiven que la surprise re-

tira de ſon aſſoupiſſement, n'eut pas plutôt reconnu Tobilos, qu'elle jetta un grand cri, & ſe trouva tellement ſaiſie, qu'elle ne put articuler une ſeule parole.

Tobilos employa tous ſes ſoins pour la conſoler ; il lui repréſenta que le danger n'étoit pas plus grand pour lui que pour ſes ennemis ; que bien loin de s'abandonner à la crainte, elle devoit au contraire s'armer d'eſpérance ; qu'il étoit sûr du zéle de ſes ſujets, & qu'après être ſorti victorieux de tant de combats, & avoir fini avantageuſement pluſieurs guerres, il ne pouvoit qu'eſpérer le même ſuccès dans celle qui ſe préſentoit, puiſque jamais il n'en avoit ſoutenu de plus juſte.

Mais ces raiſons ne faiſoient aucune impreſſion ſur l'eſprit de l'affligée Reine du Mexique. „ Vous „ entreprenez en vain de me con-

„ ſoler, cher époux, lui dit-elle,
„ une crainte plus forte que tous
„ vos raiſonnemens m'empêche
„ de les gouter. J'ignore quel ſort
„ le Ciel nous prépare, mais il
„ ne s'offre à mon eſprit depuis
„ quelques jours que des images
„ effrayantes; plus je fais d'efforts
„ pour les éloigner, plus elles
„ s'obſtinent à me tourmenter.
„ Je crains tout du grand nom-
„ bre de vos ennemis, de l'inconſ-
„ tance du ſort, & de votre pro-
„ pre courage. Je crains de vous
„ parler aujourd'hui pour la der-
„ nière fois. O Dieux ! s'écria-
„ t'elle, en lui jettant les bras au
„ col, & en redoublant ſes lar-
„ mes pour la dernière fois, quels
„ funeſtes mots ſont ſortis de ma
„ bouche! .... Elle n'en put dire
davantage, ſes ſoupirs lui coupe-
rent la voix, & elle demeura pâ-
mée entre les bras de Tobilos.

Un ſpectacle ſi touchant émut ce Prince juſqu'au fond du cœur, & il eut beſoin de toute ſa fermeté pour n'en pas donner des marques trop viſibles. Jaiven reprit l'uſage de ſes ſens, mais ce fut pour renouveller ſes pleurs ; & Tobilos après avoir encore employé quelques momens à la conſoler, la quitta avec un chagrin ſi cruel, qu'il en étoit lui-même ſurpris. Ce Prince partit auſſi-tôt pour ſe rendre à ſon armée.

Revenons à l'ambitieux Askar. Il ne pouvoit ſouhaiter des circonſtances plus favorables pour l'exécution de ſes projets. L'armée qu'on lui donnoit à obſerver, étoit celle où ſe trouvoit le Roi de la Floride en perſonne; preſque tous les Officiers-Généraux qu'il avoit ſous ſes ordres, étoient ſes complices, & il ſe voyoit maître de la Ville Capitale

ſous prétexte de veiller à ſa conſervation. Le ſeul obſtacle qu'il eut à redouter, conſiſtoit dans l'amour des peuples pour leur Souverain. Askar, maître de la plus grande partie des Officiers-Généraux de ſon armée, n'avoit pas le même pouvoir ſur l'eſprit des Officiers inférieurs ni des ſoldats. Il ſavoit au contraire juſqu'à quel point Tobilos en étoit aimé, & que rien n'étoit capable de les porter à le trahir. Ne voulant donc pas hazarder un coup d'éclat qui en ne réuſſiſſant point, pouvoit entraîner la ruine de tous ſes deſſeins, il réſolut d'avoir recours à la ruſe, & de porter à ſon frere des coups d'autant plus dangereux, qu'il ne ſeroit pas en état de les prévoir.

Il crut même qu'il étoit de ſon interêt d'attendre qu'une bataille eût décidé du ſort de Tobilos.

La défaite de ce Prince lui paroiſſoit preſque inévitable, vu la ſupériorité de ſes ennemis, & il avoit aſſez bonne opinion de lui pour croire qu'il n'y ſurvivroit pas, & que par-là il verroit tous ſes deſſeins remplis; que la mort de Tobilos aſſouviroit ſa vengeance; ſon ambition devoit même couronner ſon amour, puiſqu'outre le Trône du Mexique, il auroit encore Zaïde en ſon pouvoir. Mais en même-tems il jugea à propos de ſe rapprocher de la Capitale; & pour ſe mettre en état de faire ignorer aux habitans de cette Ville la deſtinée de leur Roi, il en fit garder exactement toutes les avenues, de ſorte que perſonne n'y pouvoit entrer, ni n'en pouvoit ſortir que par ſon ordre. Les ennemis qu'il avoit en tête, & qu'il gouvernoit auſſi abſolument que ſes propres ſoldats,

lui donnoient le loiſir de prendre tous les arrangemens qu'il jugeoit néceſſaires, & même de s'aquerir de la gloire, puiſque l'on attribuoit leur peu de réſolution à ſa bonne conduite. Mais les nouvelles qu'il reçut du Roi du Mexique, en le ſurprenant beaucoup, l'obligerent à d'autres démarches.

Tobilos, après avoir quitté ſa Capitale & joint ſon armée, avoit marché ſur le champ droit à ſes ennemis, pour ne les pas laiſſer plus long-tems ravager ſes Etats. Le quatrième jour de ſa marche, il apprit qu'ils n'étoient pas fort éloignés de lui, & qu'ils ſe diſpoſoient à venir à ſa rencontre. Cet avis obligea ce Prince à s'arrêter pour ranger ſes troupes en bataille, & leur laiſſer quelques momens de repos.

Les Mexiquains ne furent pas long-tems ſans appercevoir leurs en-

ennemis, qui fort ſupérieurs en nombre, s'avançoient vers eux en bon ordre. Tobilos à cette vue ſent redoubler ſon ardeur. Il vole dans tous les rangs pour animer ſes troupes au combat. „ C'eſt „ ici, braves Mexiquains, leur „ dit-il, que vous devez ſignaler „ votre courage & votre zéle. Des „ ennemis déja vaincus par nous „ tant de fois, oſent encore au- „ jourd'hui meſurer leurs forces „ contre les nôtres. C'eſt peu de „ ravager vos champs, ils pré- „ tendent encore détrôner votre „ Roi, abaiſſer ſa puiſſance, & „ même vous aſſujettir : ſuivez- „ moi. Voyons ſi leur audacieuſe „ entrepriſe aura le ſuccès qu'ils „ en attendent.

Il dit, & toute l'armée lui répond par un cri de fierté. Tobilos ſans différer, la conduit à la charge ; il marche à la tête avec

une contenance capable de raſſurer les plus timides. L'ennemi, qu'une telle audace étonne, ne ſe ſouvient preſque plus de ſa ſupériorité. Cependant le combat s'engage de part & d'autre avec une égale fureur. Une grêle de fléches couvre les deux armées; mais les Mexiquains, ſuivant l'ordre qu'ils en ont reçu, quittent cette arme, & tombent de tous côtés ſur leurs ennemis l'épée à la main. Tobilos après avoir éprouvé une vigoureuſe réſiſtance, enfonce l'aîle gauche des ennemis qui lui étoit oppoſée. Un des Rois ligués qui commandoit cette aîle, déſeſpéré de ne pouvoir rallier ſa troupe, s'attache à lui dans le deſſein de périr ou de lui ôter la vie; mais Tobilos après quelques momens de combat fait tomber ce fier ennemi à ſes pieds, & pouſſant ſon avanta-

ge, tandis qu'il envoie à la pourſuite des fuyards, il tombe ſur le centre de l'armée ennemie qu'il prend en flanc, & y jette en un moment la terreur & la confuſion. Il fait continuer cette attaque, & vole au ſecours de ſon aîle gauche, qui débordée par l'aîle droite de l'armée ennemie, ſe trouvoit preſque enveloppée. Le prompt ſecours que Tobilos y amena, composé du corps de reſerve, rétablit le combat, & la droite de l'armée ennemie commençoit à être rompue dans l'inſtant que le centre le fut entiérement. Ce fut alors que l'effroi & la confuſion ſe jettant dans cette armée, les Mexiquains en firent un carnage horrible. Tobilos voulut en vain calmer leur fureur, ils ne ceſſerent que par pure laſſitude, & non point par pitié. Plus des deux tiers de l'armée ennemie périrent

dans cette journée, & jamais défaite ne fut plus entière.

Les Mexiquains de leur côté avoient fait une perte très-considérable, mais bien inférieure à celle de leurs ennemis, dont les misérables restes fuyoient en désordre vers les frontières du Mexique. Tobilos les suivit pendant deux jours, & il en fit périr encore la plus grande partie. Cependant il dépêcha des exprès à Izéhoalt, aux deux Reines, & à Askar, pour leur donner avis de sa victoire; mais aucun de ces Couriers ne parvint jusques dans la Ville Capitale, par les mesures qu'Askar avoit prises; ils furent tous conduits devant lui; & après leur avoir fait défense de révéler à tout autre le sujet de leur commission, il les fit enfermer, & garder à vue par quelques-uns de ses confidens.

Ce Prince fut saisi de rage &

de douleur, en apprenant l'entière défaite de ſes Alliés. Il vit bien qu'il avoit trop compté ſur la ſupériorité de leurs forces, & qu'en les ſecondant avec plus de vivacité, il auroit pu prévenir le malheur qui leur étoit arrivé. Toutes ſes fureurs ſe réveillerent à l'inſtant, & la crainte de voir manquer ſes projets ſuccédant tout-à-coup à la trop flatteuſe eſpérance qu'il en avoit conçue, il réſolut d'en venir aux plus grandes extrêmités.

Il n'avoit point de têms à perdre. Tobilos lui marquoit qu'il étoit prêt de ſe mettre en marche pour venir à ſon ſecours, & enſuite attaquer les ennemis. C'eſt ce qui détermina Askar à ſe rendre promptement à la Capitale, pour y ſemer le bruit de la défaite & de la mort de Tobilos, ne doutant point que cette nouvelle n'y

répandît le déſordre & la déſolation, & que durant ce tumulte il ne lui fût facile d'enlever la Reine de Tacuba, & de la faire conduire au camp des Alliés, où alors elle ſeroit entiérement en ſon pouvoir.

Ni le reſpect qu'il devoit à une Reine, ni les ſuites qu'un tel attentat pouvoit avoir, ne furent point capables de l'en détourner. Il voyoit toutes ſes penſées ambitieuſes preſque anéanties, il voulut du moins ſatisfaire ſa paſſion.

La nouvelle de la mort de Tobilos produiſit dans la Ville Capitale l'effet qu'Askar s'en étoit promis. La déſolation y devint univerſelle; on n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes, chaque Mexiquain plus affligé de la perte de ſon Roi, que de celle de ſon propre pere, s'abandonnoit aux plus violentes

marques du défefpoir. Mais parmi tout ce défordre Askar ne fongeoit qu'à exécuter fon deffein. Il fe rendit au Palais, où depuis le départ de Tobilos, les deux Reines menoient la vie la plus trifte & la plus retirée.

Uniquement occupées des dangers qui menaçoient ce Prince, elles paffoient enfemble les jours & les nuits dans les larmes ; elles fe regardoient, non comme deux Rivales, mais deux amies qu'un même interêt touche également; elles attendoient avec une impatience mêlée de crainte des nouvelles de Tobilos. Mais en vain elles fouhaitoient fon retour; elles lui avoient dit un adieu éternel.

La nouvelle qui avoit jetté une telle conftermation dans la Ville, n'étoit point encore parvenue jufqu'au Palais. Askar en y arrivant, trouva toutes les circonf-

tances favorables à ſon deſſein. Il apprit qu'Izéhoalt dont il redoutoit la préſence, étoit allé viſiter les principaux quartiers de la Ville. Et s'étant informé où il pourroit trouver la Reine de Tacuba, on lui dit qu'elle étoit chez la Reine du Mexique : il s'y rendit à l'inſtant même, ſuivi de ſes principaux complices. L'air ſiniſtre qui regnoit ſur ſon viſage, jetta les deux Princeſſes dans des allarmes inexprimables. „ Que venez-vous nous annoncer, Prince, lui dit Zaïde toute troublée ? A quoi devons-nous nous attendre ou nous réſoudre ! A me ſuivre, Madame, lui répondit Askar, (je parle pour vous ſeule) à conſentir à mes déſirs, à accepter une main que vous avez toujours rejettée avec tant de hauteur.... Que dites-vous, Prince, interrompit Zaï-

„ de, ignorez-vous qui je ſuis!
„ Conſidérez-vous les ſuites que
„ peut avoir votre attentat? .....
„ J'ai tout conſidéré, Madame,
„ reprit Askar, ce n'eſt point
„ ici où je prétens faire mes ré-
„ flexions. A ces mots il s'avança
pour la ſaiſir. Mais Zaïde ſe jetta
dans les bras de Jaiven, & ces
deux Princeſſes ſe tenant étroitement
ſerrées : „ Arrête, téméraire,
lui crierent-elles, arrête,
„ crains de voir ton audace ſui-
„ vie d'un juſte châtiment, crains
„ qu'un vengeur.... Non, inter-
„ rompit-il d'un ton furieux,
„ non, je n'ai rien à craindre. Le
„ fameux vengeur que vous in-
„ voquez n'eſt plus; Tobilos a
„ reçu le juſte prix de ſa trahiſon
„ envers moi.

Ce coup accabla ces deux Princeſſes
infortunées; mais l'horreur
qu'elles conçurent pour Askar,

les garantit d'un évanouiſſement.
„ Ah! monſtre, s'écria Zaïde, To-
„ bilos n'eſt plus, & ſa mort eſt
„ ſans doute ton crime! c'eſt toi,
„ qui l'a livré à ſes ennemis, c'eſt
„ ta noire trahiſon qui lui a porté
„ le fer dans le ſein. Tigre, de
„ quel front oſes-tu paroître à
„ nos yeux! Pourquoi la terre ne
„ s'ouvre-t'elle pas pour t'englou-
„ tir? pourquoi ne m'abîme-t'elle
„ pas moi-même pour me ſouſ-
„ traire à ta vue?... Elle n'en put
dire davantage. Un ſpectacle qui
glace d'effroi le cœur d'Askar mê-
me, lui coupe la parole. Elle voit
l'aimable & infortunée Reine du
Mexique tomber noyée dans un
ruiſſeau de ſon ſang, ouvrir une
bouche que le trépas s'efforce de
fermer pour articuler d'une foi-
ble voix ce peu de mots. „ Cher
„ Tobilos, c'eſt à toi que je me
„ ſacrifie, reçois cette dernière

„ marque de ma fidélité, & re-
„ vois aujourd'hui chez les morts
„ une épouſe qui n'a pu te ſurvi-
„ vre. Arrêtez, chere Princeſſe,
„ s'écrie Zaïde en ſe précipitant
„ ſur elle, arrêtez-vous, ne mou-
„ rez pas ſeule, nos deux ames
„ s'uniront. Je vais vous venger
„ des malheurs que je vous cau-
„ ſe; daignez me les pardonner...
Saiſiſſant à ces mots le poignard
teint du ſang de la déplorable Jai-
ven, elle ſe le plonge dans le
cœur, & retombe ſur le corps de
cette Princeſſe qu'elle embraſſe
étroitement. Leur ſang ſe mêle,
leurs yeux s'éteignent, leurs viſa-
ges ſe couvrent des ombres de la
mort.

A cette vue capable d'attendrir
les ames les plus barbares, tous
ceux qui ſont préſens demeurent
ſaiſis d'horreur & de compaſſion.
Askar, que ſa ſurpriſe avoit rendu

immobile , devenu tout-à-coup furieux, tire ſon épée & veut ſe percer ſur le corps des deux Reines ; mais un ſang tel que le ſien eût ſouillé celui de ces deux vertueuſes Princeſſes. Askar ne peut accomplir ſon deſſein par l'obſtacle qu'y apporterent ceux de ſa ſuite, qui, quoique non moins troublés que lui , parviennent à le deſarmer , & à l'entraîner hors de ces funeſtes lieux.

Les femmes du Palais qu'ils avertirent de ſe rendre auprès de leurs Reines , y accoururent promptement. Mais, ô Dieux! que devinrent-elles à la vue de l'horrible ſpectacle qui s'offrit d'abord à leurs yeux ! la ſurpriſe, l'horreur , la crainte , les rendit pendant quelque tems immobiles, mais elles éclaterent bientôt par des cris de douleur & de déſeſpoir , & le Palais en retentiſ-

ſoit de tous côtés, lorſqu'Izéhoalt y arriva.

Ce grand Prince, quoiqu'accablé de la perte de Tobilos qu'il croyoit réelle, avoit fait un effort ſur lui-même, & venoit dans ce moment pour tâcher d'apporter quelque conſolation aux Princeſſes, ſur-tout à la Reine du Mexique. Mais quel fut ſon étonnement, ou plutôt ſon déſeſpoir à l'aſpect de l'état horrible où il les trouva! que devint-il, lorſqu'à ſon arrivée il apperçut ces deux Reines infortunées baignées dans des ruiſſeaux de ſang? Cette vue cruelle triompha de toute ſa fermeté. Il rejetta tous les conſeils de la raiſon; & ne ſongeant plus qu'à finir une vie qui ſur ſon retour lui faiſoit éprouver tant de revers & d'horreurs, il alloit donner de ſanglantes marques de ſon déſeſpoir, ſi ceux de ſa ſuite ne

l'eussent prévenu, en lui en ôtant tous les moyens.

Cependant on s'empresse de donner du secours aux Princesses, & l'on tâche par tous les moyens possibles de les rappeller à la vie. Mais helas ! il n'en est plus tems, leurs belles ames se sont déja envolées, leurs cruelles blessures ont donné passage à tout leur sang ; & ces deux beautés, qui quelques momens auparavant pouvoient donner de l'amour aux cœurs les plus insensibles, ne sont plus que des objets de terreur & de pitié. Détournons nos yeux d'un tableau si funeste, & revenons au criminel & malheureux Askar.

La fureur & le trouble dont il étoit possédé, le mirent pendant long-tems hors d'état de prendre aucune résolution. Ses amis & ses complices lui représenterent qu'il

étoit néceſſaire qu'il pouſsât ſon entrepriſe à bout, ou qu'il ſongeât à ſa propre sûreté ; que le peuple perſuadé de la mort de Tobilos, attribueroit celle des deux Reines au ſeul déſeſpoir, & lui obéiroit ſans murmure comme au plus prochain héritier du Trône, tant que la vérité ne ſe ſeroit pas fait connoître ; mais qu'il ne falloit pas attendre qu'elle fût découverte, que les ſuites en étoient à craindre tant pour lui que pour ceux de ſon parti. Askar céda bien moins à ces raiſons qu'à la réflexion qu'il fit, que Tobilos étoit encore en vie, & qu'ainſi ſa vengeance n'étoit qu'imparfaite. Il ſe détermina donc à retourner à ſon camp, après avoir laiſſé quelques-uns de ſes partiſans dans la Ville.

La nuit ſuivante il ſe rendit ſecrétement au camp des ennemis,

& fut trouver le Roi de la Floride, qui lui parut fort trifte. Ce Prince commençoit déja à fe repentir de fon entreprife. La défaite de fes Alliés lui faifoit craindre d'éprouver un pareil fort, & il n'efpéroit prefque plus rien de la révolution qu'Askar lui avoit fait entrevoir. Ce dernier lui peignit les chofes telles qu'elles étoient véritablement : il lui dit, que Tobilos étant en marche avec la plus grande partie de fon armée pour venir fe joindre à celle qui étoit campée fous la Capitale, il étoit néceffaire que les Alliés le prévinffent, & marchaffent à lui pour lui livrer bataille avant qu'il eût pu faire cette jonction; que par ce moyen ils lui feroient fort fupérieurs en nombre. Askar ajouta que l'armée qu'il avoit fous fes ordres, demeureroit tranquile ; mais que pour lui il prétendoit

tendoit ſe déguiſer & accompagner celle des Alliés ſous un nom emprunté. Le Roi de la Floride lui repréſenta qu'il étoit peut-être plus de ſon interêt de reſter dans ſon camp pour profiter des circonſtances, que de le ſuivre ; mais Askar qui avoit ſon deſſein caché, s'obſtina dans ſa réſolution, & Zermovob y conſentit.

Ce Prince ayant aſſemblé le Conſeil de guerre, & expoſé les raiſons qui devoient engager à marcher à la rencontre de Tobilos, elles y furent approuvées, & l'on y réſolut que l'armée décamperoit ſur le champ.

Cependant le Roi du Mexique, bien éloigné de ſoupçonner toutes les horreurs qui ſe tramoient contre lui, après avoir pourſuivi ſes ennemis, & laiſſé un corps d'armée pour les obſerver, s'étoit remis en marche & s'avan-

çoit en diligence vers ſa Capitale. Il comptoit y arriver dans deux jours, lorſque ſes coureurs lui annoncerent qu'il n'étoit pas éloigné d'une armée nombreuſe. Tobilos étonné ne pouvant comprendre ſi cette armée étoit amie ou ennemie, envoya de nouveaux partis à la découverte ; & pour n'être pas ſurpris, il rangea ſes troupes en bataille. Mais par les avis qu'il reçut peu de tems après, il n'eut plus lieu de douter que l'armée qui paroiſſoit, ne fût celle de ſes ennemis, qui même venoit l'attaquer.

Cela lui fit croire qu'Askar avoit été défait, & que peut-être ſa Ville Capitale étoit priſe. Mais ſi ce ſoupçon lui cauſa une extrême douleur, il n'abattit point ſon courage ; il ſentit au contraire de quelle conſéquence il étoit pour lui de vaincre ſes ennemis, puiſque la

perte de cette bataille entraîneroit ſa ruine ſans reſſource. Il n'épargna rien pour s'aſſurer la victoire, & après avoir exhorté ſes troupes par tous les motifs qui pouvoient leur faire le plus d'impreſſion, il les conduiſit à la charge dans le tems que ſes ennemis s'ébranloient pour en faire de même.

Les fléches commencerent la première attaque; mais les Mexiquains mépriſant cette armée, comme ils avoient fait dans la bataille précédente, en vinrent auſſitôt l'épée à la main. La terre eſt couverte en un inſtant d'un nombre infini de corps morts; les cris des mourans & des bleſſés ne ſervent qu'à augmenter la fureur des combattans; chacun des deux partis ſonge à périr ou à vaincre. Les Alliés, fiers de la ſupériorité de leur nombre, s'efforcent d'en ti-

rer avantage. Les Mexiquains encouragés par l'exemple de leur Roi, ſongent à maintenir l'éclat de tant de victoires qu'ils ont remportées. Les deux armées s'étoient déja battues une longue partie du jour ſans aucun avantage de part ni d'autre, lorſqu'enfin Tobilos après avoir attaqué à trois différentes repriſes, le centre de l'armée ennemie, l'enfonça & le mit en déroute, ſans lui donner le tems de ſe rallier; & pour profiter de la confuſion où étoient ſes ennemis, il fit redoubler l'attaque aux deux aîles, en y envoyant le corps de reſerve, qu'il ſépara par moitié. Ces troupes fraiches tombant ſur les troupes alliées déja fatiguées, les mirent bientôt en déſordre, & peu de tems après la déroute devint univerſelle. En vain le Roi de la Floride employa tous ſes efforts pour

rallier ſon armée rompue de tous côtés par les Mexiquains ; ce Prince après avoir fait toutes les actions d'un habile Chef & d'un brave Soldat, tomba lui-même percé de coups.

Ce fut alors que le déſeſpéré Askar, voyant tous ſes projets ruinés ſans reſſource, & voulant périr ou faire périr Tobilos, apperçut ce Prince, qui ſans être accompagné de perſonne, voloit de tous côtés pour faire ceſſer le carnage. Askar s'avance vers lui en diligence, & Tobilos qui ne le connoit point ſous ſon déguiſement, ſonge à ſe défendre contre l'ennemi qui l'attaque. Après un combat extrêmement vif, & où il eſt bleſſé, il fait tomber cet audacieux adverſaire à ſes pieds. Mais, ô Dieux ! que devient-il lorſqu'il lui entend prononcer ces paroles ! „ Sois content de ta vic-

„ toire, Tobilos, elle te conſerve
„ la vie ; mais puiſque tu l'igno-
„ res, apprens que c'eſt Askar
„ que tu viens de vaincre, & à
„ qui tu as donné la mort. Tu
„ viens, ajouta-t'il, de te venger
„ de ma trahiſon; ſache que je ne
„ ſuis que trop vengé de la tien-
„ ne. Il n'en dit pas davantage,
„ & il expira.

Tobilos fut ſi étourdi de ces paroles & de cette cruelle avanture, qu'il en perdit le ſentiment. Pluſieurs de ſes Officiers qui étoient accourus, à la vue de ſon combat, l'ayant ſoutenu comme il étoit prêt à tomber, voulurent le tranſporter à ſon quartier, mais il reprit connoiſſance quelques momens après; & jettant ſur ceux qui l'entouroient des regards où le trouble de ſon ame étoit aſſez dépeint, il leur demanda des nouvelles de ſon frere. Ces Officiers

extrêmement ſurpris, ne ſavoient quoi lui répondre ; ils n'avoient point reconnu Askar, & ils ſe regardoient tous ſans rien dire. „ Je vous demande, reprit le Roi, „ ce qu'eſt devenu l'ennemi que „ je viens de combattre ? Il eſt „ mort, Seigneur, lui répondi- „ rent-ils, il a reçu de votre main „ le juſte châtiment de ſa témé- „ rité. Grands Dieux ! s'écria To- „ bilos ; à quel crime me reſer- „ viez-vous ! ... Il n'en peut dire davantage ; une horreur ſubite le ſaiſit, une foule de penſées l'accable, il ne voit, ni n'entend plus rien.

Pendant cet intervale les Mexiquains achevoient de mettre le comble à leur victoire. Ils la rendirent d'autant plus ſanglante, que Tobilos n'étoit point à portée d'arrêter leur fureur. Les Officiers-Généraux de ſon armée,

inquiets de ne pas voir leur Roi, le chercherent long-tems, & le trouverent enfin dans le triſte état où nous l'avons dépeint. Son abattement au ſortir d'une victoire telle que celle qu'il venoit de remporter, les ſurprit extraordinairement; mais ils le furent encore davantage lorſque ce Prince leur dit, qu'il étoit réſolu de partir ſur le champ pour ſa Capitale, & qu'il les chargeoit du ſoin de conduire l'armée. Ils lui repréſenterent tous unanimement le danger qu'il coureroit en s'expoſant ſeul dans une route qui ne pouvoit manquer d'être occupée par les partis des ennemis; que peut-être même la Ville Capitale étoit en leur pouvoir, puiſqu'il n'en recevoit aucunes nouvelles; mais que ſuppoſé que ce malheur fût véritable, il ſeroit en état de le réparer avec ſon armée victorieuſe,

rieuſe, qui pouvoit y arriver en moins de deux jours. Tobilos réſiſta encore quelque tems; mais enfin il fut obligé de ſe rendre à des raiſons ſi preſſantes; & comme les débris de l'armée ennemie prenoient une route oppoſée à la Capitale, il mit à leur pourſuite une partie de ſes troupes, & avec le reſte il ſuivit ſon chemin avec une diligence ſi étonnante, qu'il étoit aiſé de juger que de puiſſans motifs le faiſoient agir.

On tranſportoit par ſon ordre à Mexique le corps du malheureux Askar. Cette horrible avanture à laquelle Tobilos ne comprenoit rien, le faiſoit frémir; il ne pouvoit ſonger ſans être ſaiſi d'horreur, qu'il avoit trempé ſa main dans le ſang de ſon frere; mais les dernières paroles d'Askar venoient encore le jetter dans un abîme de réflexions dont il ne

pouvoit ſortir. Après ce qui lui étoit arrivé ; il ne doutoit plus qu'il ne fût reſervé aux plus cruels malheurs.

Les deux jours de marche furent deux ſiécles pour lui ; mais enfin il découvrit cette Ville où il avoit tant d'impatience d'arriver. A cette vue ſon trouble augmente, & il craint autant d'y entrer, comme il le déſiroit peu de tems auparavant. Un autre objet vient encore lui cauſer la plus grande ſurpriſe. Il apperçoit auprès de la Capitale une armée rangée en bataille, & tandis qu'il envoie la reconnoître, & qu'il fait des diſpoſitions ponr l'attaquer, en cas que ce fuſſent de ſes ennemis, il apprend par les coureurs de cette même armée, que c'eſt celle dont il avoit confié le commandement à Askar.

Tobilos n'en demande pas da-

vantage. Il court ou plutôt il vole vers cette armée, suivi de quelques-uns des siens. Il est reconnu, & tandis que chacun s'abandonne à la joie, & qu'il veut s'informer des nouvelles de la Reine, il se trouve dans les bras d'Izéhoalt. „ Je vous revois donc enfin, mon „ cher fils, lui dit ce Prince, & „ après avoir pleuré votre mort, „ le Ciel vous rend aujourd'hui à „ mes embrassemens, dans le „ moment même où je comptois „ avoir des ennemis à combattre.

„ Que dites-vous, Seigneur, „ reprit Tobilos, de quels en„ nemis entendez-vous parler? „ Nous n'en avons point à pré„ sent que nous puissions redou„ ter, nos armes sont entiére„ ment victorieuses, & je puis „ dire même que je ne suis que „ trop heureux dans les combats. „ Mais helas! ajouta ce Prince en

„ frémiſſant, n'ai-je point quel-
„ que choſe de plus cruel à re-
„ douter! Ah! que je crains que le
„ faux bruit de ma mort n'ait eu
„ des ſuites funeſtes pour moi!
Izéhoalt demeura interdit à cette
queſtion. Tobilos s'en apperçut.
„ Ah! Seigneur, lui dit-il, que
„ dois-je augurer de votre trou-
„ ble? qui peut le cauſer! que
„ fait la Reine du Mexique? Ce
Prince ne répondit à cette nou-
velle queſtion que par quelques
larmes qui coulerent de ſes yeux.
„ Ah! Dieux, reprit Tobilos, que
„ ce ſilence eſt expreſſif! A ces
mots il tourne la tête vers la Vil-
le, & veut aller s'informer par lui-
même de ce qu'il tremble d'ap-
prendre.

„ Arrêtez, mon cher fils, lui
„ dit Izéhoalt, apprenez vos mal-
„ heurs, puiſqu'il ne m'eſt pas
„ poſſible de vous les cacher. Vo-

„ tre illuſtre épouſe n'eſt plus,
„ elle n'a pu ſurvivre à l'idée de
„ votre mort, & de ſa propre
„ main elle a tranché le cours de
„ ſa vie.

Ce coup terraſſa l'infortuné Tobilos. Il en perdit l'uſage de la parole pendant quelques momens; mais enfin ſe faiſant violence. „ O Dieux! s'écria-t'il, ô
„ Dieux! Jaiven n'eſt plus, & je
„ vis encore! .... Mais voyons,
„ reprit-il, après un ſilence for-
„ cé, voyons cette illuſtre victi-
„ me que le déſeſpoir m'a im-
„ molée..... Ah! cher Prince,
„ arrêtez, lui dit Izéhoalt, fuyez
„ un ſpectacle trop cruel pour
„ vous, fuyez un lieu où les ef-
„ fets de l'amour & de l'amitié
„ ſont également funeſtes. Sa-
„ chez qu'un même inſtant, un
„ même fer immola au bruit de
„ votre perte les jours de votre

„ épouſe & ceux de la Reine de
„ Tacuba.

„ C'eſt trop, reprit Tobilos,
„ en s'avançant vers la Ville, c'eſt
„ trop, la perte d'une vie auſſi in-
„ fortunée que la mienne ne mé-
„ ritoit pas de pareils ſacrifices.
Il arriva en peu de momens aux
portes du Palais ; & peu attentif
aux cris de joie que ſa préſence
inespérée fait naître, il s'avance
vers l'appartement de la Reine
du Mexique, le traverſe en par-
tie & entre dans la ſale où s'eſt
paſſée la ſanglante ſcéne de ſa
mort.

Les ornemens lugubres qui
frappent d'abord ſa vue, ne l'ar-
rêtent point. Ses yeux ſe fixent
avec une avidité mêlée d'horreur
ſur deux lits de deuil placés l'un
à côté de l'autre. Mais, ô Dieux!
qu'y voit-il! deux corps percés
chacun d'une profonde plaie,

deux viſages où la mort étale ſes horreurs & qu'il ne peut preſque plus diſtinguer..... A cet aſpect ſon cœur ſe glace, une ſueur froide le ſaiſit, ſes genoux tremblent, il eſt prêt à tomber; mais il fait un effort, & ſe précipite en frémiſſant ſur le corps de la déplorable Jaiven.

„ Chere & fidéle épouſe, dit-„ il d'une voix éteinte, il eſt donc „ vrai qu'un cruel déſeſpoir a „ tranché vos jours! un trop ten-„ dre attachement pour un Prin-„ ce haï des Dieux vous a ſans „ doute attiré ce deſaſtre. Oui, „ c'eſt là le crime dont ils ont „ voulu vous punir. Mais qu'ils „ jouiſſent du fruit de leur cruau-„ té, ils ne m'empêcheront pas „ du moins de vous ſuivre chez „ les morts. Et vous, Princeſſe „ infortunée, ajouta-t'il en regar-„ dant le corps de Zaïde, vous

„ que l'amitié a rendu notre vic-
„ time, vous qui n'avez point
„ voulu nous ſurvivre, daignez
„ revoir aujourd'hui ſans haine
„ celui qui cauſa votre mort. Tobilos en achevant ces mots, ſentit que quelqu'un s'efforçoit de le ſaiſir & de le deſarmer; mais devenu furieux par l'obſtacle qu'on veut apporter à ſon deſſein, il ſe dégage, tire ſon épée, ſe la plonge dans le cœur, & tombe entre les bras d'Izéhoalt, qui perd lui-même toute connoiſſance.

FIN.

LETTRES

D'AZA

OU

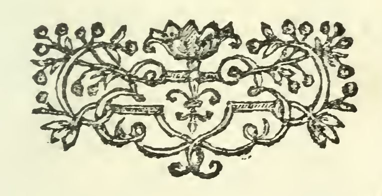
D'UN PÉRUVIEN.

LETTRES D'AZA

OU

D'UN PÉRUVIEN.

Conclusion des Lettres Péruviennes.



A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DU DÉLAISSÉ.
1749.



AVERTISSEMENT.

LA lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait ſouvenir que j'avois vû en Eſpagne il y a quelques années, un recueil de Lettres d'un Péruvien, dont l'Hiſtoire m'a paru depuis avoir beaucoup de raport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuſcrit. J'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza, tra-

duites en Eſpagnol. C'eſt ſans doute à *Kanhuiſcap*, ami d'Aza, à qui la plûpart de ces Lettres ſont adreſſées, que l'on doit cette traduction du Péruvien.

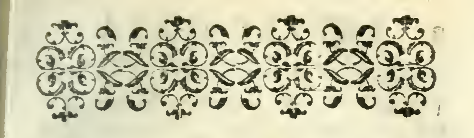
L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vû, avec joie, s'effacer de mon eſprit les idées odieuſes que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureureux qu'inconſtant. Je crois qu'on goûtera le même plaiſir. On en reſſent toujours

jours à voir juſtifier la vertu.

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, ſous le nom de Mœurs Eſpagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françoiſe. Quelque ſenſé que paroiſſe ce reproche, il ſera bientôt détruit, lorſqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglois & un François ſont Compatriotes à Pékin. Je n'oſe me flatter d'avoir rendu la Nobleſſe

des images, la force & l'expreſſion des penſées, que j'ai trouvées dans l'Original Eſpagnol: je m'en prens à notre Langue & au ſort ordinaire des traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi, nous pourrons avoir raiſon tous les deux.





LETTRES D'AZA A ZILIA.

LETTRE I.

QUE tes larmes ſe diſſipent comme la roſée à la vûe du Soleil ; que tes chaînes changées en fleurs tombent à tes pieds & te peignent, par l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de mon a-

 mour

mour plus ardent que l'aſtre divin qui l'a fait naître. Zilia, que tes craintes ceſſent, Aza reſpire encore! c'eſt t'aſſurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité! qui peut vous retarder encore?

Les prédictions de *Viracocha* (*a*) ne ſont point accomplies. Je ſuis encore ſur le thrône auguſte de *Manco-Capao*; & Zilia n'eſt point à mes côtés. Je regne, & tu portes des fers.

Raſſures-toi, tendre objet de mon ardeur; le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, foibles interprêtes de nos ſentimens, ces nœuds, dont je bénis l'uſage, & dont j'envie le ſort, te verront libre. Du fond de ton

(*a*) Incas qui avoit prédit la deſtruction de l'Empire par les Eſpàgnols.

ton affreuſe priſon, tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe, qui échappée aux ſerres du vautour, vient jouir de ſon bonheur auprès de ſa fidelle compagne : je te verrai dépoſer dans mon cœur, encore ému de crainte, tes douleurs paſſées, ta tendreſſe, & mon bonheur. Quelle joie ! quels tranſports ! de pouvoir effacer tes malheurs. Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre, & les mains mêmes, qui t'ont donné des fers, t'aideront à monter ſur le Thrône.

Pourquoi faut-il que le ſouvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur ſi pur ? pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne ſont plus ? N'eſt-ce point abuſer des préſens des Dieux, que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier ſon infortune, c'eſt preſque la mériter.

Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir souffert justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon sort ? J'irois te peindre le passé, quand je ne puis t'exprimer les sentimens qui m'agitent en ce moment.... Mais que dis je ? tu le veux, Zilia.

Rappelles-toi, si tu le peux sans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'allégresse fut l'aurore. Le Soleil plus brillant répandoit sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairoit le tien. Les transports de la joie, les flâmes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens, & brilloient de mille desirs. Retenu par la décence

cence des cérémonies, je marchois au Temple, mon cœur y voloit. Déja je t'y voyois plus belle que l'étoile du matin, plus vermeille que la rose nouvelle, accuser de lenteur nos *Cucipatas* (*a*), te plaindre à moi de l'obstacle qui nous séparoit encore.... quand tout à coup, ô souvenir horrible! la foudre gronde, éclate dans les airs. A ce bruit redoutable tout tombe à mes côtés. Moi-même je me prosterne pour adorer *Yllapa* (*b*). Je l'implore pour toi. Ses coups redoublent, se rallentissent, ils cessent. Je me leve tremblant pour tes jours, Quelle horreur! Quel spectacle! Enveloppé dans un nuage de soufre, environné de flâmes & de sang: dans une affreuse

(*a*) Prêtres du Soleil.
(*b*) Le Tonnerre.

freuſe obſcurité, mes yeux n'apperçoivent que la mort, mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi. Tout te peint, & ce cœur éperdu. J'entens encore le coup qui t'a frapé. Je te vois pâle, défigurée, le ſein ſouillé de ſang & de pouſſiere : un feu cruel te dévore.

Les nuages ſe diſſipent, l'obſcurité ceſſe; le croiras-tu, Zilia? Ce n'étoit point *Yllapa*. Les Dieux ne ſont pas ſi cruels. Des barbares, uſurpateurs de leur puiſſance, nous en faiſoient ſentir tout le poids. A leur vue odieuſe je me lance au milieu d'eux. L'Amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverſe tout. Je ſuis prêt de t'atteindre: mais tu paſſes la porte ſacrée. On t'entraîne, tu diſparois, la dou-

douleur me dévore, le déſeſpoir m'arrache des pleurs. Furieux, je m'élance, on ſe jette ſur moi. Les coups que j'ai portés, ont détruit juſqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts, accablé par le nombre, je tombe ſur les corps outragés de mes ancêtres (*a*). Là, mon ſang & mes larmes ſe mêlent à leur ignominie, aux corps expirans de tes compagnes, aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête, & que tes mains avoient tiſſues. Un froid mortel s'empare de mes ſens. Mes yeux troublés s'affoibliſſent, ſe ferment. Je ceſſe de vivre, ſans ceſſer de t'aimer.

Sans doute l'amour, l'eſpoir de

(*a*) Les Péruviens mettoient dans leur Temple les corps embaumés de quelqu'uns de leurs Rois.

de te venger, ma chere Zilia; m'ont rendu à la vie. Je me ſuis trouvé dans mon Palais, environné des miens. La fureur a ſuccédé à ma foibleſſe : j'ai pouſſé des cris affreux, les mains armées, j'ai excité ma garde à me venger. Périſſent, lui ai-je dit, périſſent les impies, ils ont violé nos plus ſacrés aziles. Venez, armez-vous tous ; frapons, détruiſons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes tranſports. Mais quand le *Capac-Inca* (a) mon pere, averti de ma fureur, m'eut aſſuré que je te reverrois, que tes jours étoient en ſûreté, que nous ſerions l'un à l'autre, quelle joie, quels nouveaux tranſports ſe ſont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! eſt-ce aſſez d'un cœur pour goûter tant de plaiſir ? Une

(a) Nom générique des Rois du Pérou.

Une baſſe avidité pour un vil métal a ſeule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a ſçu leurs deſſeins, les a prévenus. Ils partiront enfin courbés ſous le poids de ſes dons, auſſitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples que l'or arma contre nous, & qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque inſtant leur reconnoiſſance & leur reſpect. Ils s'inclinent devant moi, ainſi que nos *Cucipatas* devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas mépriſable de matiere puiſſe changer ainſi le cœur de l'homme ? & de barbares qu'ils étoient, les rendre les inſtrumens de ma félicité. Etoit-ce à un métal, à des monſtres, à retarder, à faire enfin notre bonheur.

Adorable Zilia ! Lumiere de mon ame ! Que les mots, dont tu te ſers pour te tracer le mal-

heur qui nous a ſéparé, m'ont cauſé d'agitations ! Je t'ai ſuivi dans le danger. Ma fureur s'eſt renouvellée ; mais les aſſurances de ta tendreſſe, ainſi qu'un baume ſalutaire, ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non, Zilia, rien n'eſt égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes ſens en ſont troublés. Mon impatience s'accroît, elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia ! Zilia ! que *Lhuama* (*a*) te prête ſes aîles, que l'éclair le plus vif te porte juſqu'à moi, tandis que mon cœur plus prompt que lui vole au-devant de tes pas.

(*a*) Grand-Aigle du Pérou.

LETTRE II.

A

ZILIA.

QUOI, Zilia, (*a*) la terre n'eſt pas anéantie ? Le Soleil nous éclaire encore, & le menſonge, & la trahiſon ſont dans ſon Empire. O Zilia! Toutes les vertus mêmes ſont bannies de mon cœur éperdu. Le déſeſpoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Eſpagnols, aſſez hardis pour te donner des fers, mais trop lâches, trop inhumains pour

(*a*) Cette Lettre ne lui fut pas remiſe.

pour les briſer, ont oſé me trahir. Malgré leurs promeſſes, tu ne m'es pas rendue.

Yllapa, qui te retient ? Lance tes coups, tournes contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés ; qu'une flâme empoiſonnée aprés mille tourmens les réduiſe en poudre. Monſtre cruel ! dont le crime ne peut te laver que dans le ſang du dernier de ta race (*a*). Nation perfide, dont les Villes raſées devroient être ſemées de pierres, & arroſées de ſang (*b*) ; quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure ?

Déja de ſes rayons ſacrés le So-

(*a*) Les Péruviens pourſuivoient le crime juſques dans les deſcendans du criminel.

(*b*) On détruiſoit juſqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels, on y ſemoit des pierres, & on y verſoit du ſang en ſigne de malédiction.

Soleil a éclairé deux fois ſes enfans, & ma chere Zilia n'eſt pas rendue à mon impatience. Ces yeux dans leſquels je devrois fixer ma félicité, ſont en ce moment inondés de pleurs. C'eſt peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laiſſent échapper ces traits de flâme qui embraſerent mon cœur. Ces mêmes bras dans leſquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, ſont peut-être accablés encore ſous le poids d'indignes fers. O douleur funeſte! ô mortelle penſée!

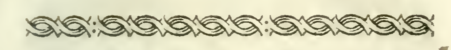
Tremblez, vils humains, le Soleil m'a remis ſa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'eſt par toi que j'en jure, aſtre vivifiant dont nous tenons nos ames (*a*), & nos jours! c'eſt par

(*a*) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

par tes pures flâmes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaiſans s'éloignent de moi pour jamais ; que plongé dans une nuit affreuſe, la conſolante aurore n'annonce plus ton retour, ſi Aza ne détruit la race criminelle qui oſe ſouiller de menſonges ces lieux ſacrés. Et toi, ma chere Zilia, objet infortuné de toute ma tendreſſe, ſéche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverſer tes ennemis, briſer tes fers, les en accabler. Chaque inſtant augmentera ma fureur & leur ſupplice. Déja une joye cruelle ſe fait jour dans mon cœur. Déja je crois me baigner dans le ſang de ces perfides. La rage ſignale mon amour.

Je vais ſurpaſſer leur barbarie. Elle ſera mon guide, je cours la ſuivre. Zilia, ma chere Zilia ſois ſûre de ma victoire, c'eſt toi que je vais venger. *LET-*



LETTRE. III.

DE MADRID

A

KANHUISCAP.

QUELLE divinité aſſez touchée de mes maux, généreux ami, a pu te conſerver à ma douleur? Il eſt donc vrai qu'au ſein des malheurs les plus affreux, on peut goûter quelques charmes: & que, quelque infortuné que l'on ſoit, on peut contribuer au bonheur des autres; tes mains ſont accablées de chaînes, & tu parois ſoulager les miennes. Ton ame eſt abattue par la douleur & tu diminue ma triſteſſe.

Etran-

Etranger, captif, dans ces climats barbares, tu me fais retrouver ma patrie, dont le ſort t'éloigne. Mort pour tout le reſte des hommes, je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'eſt que pour toi que mon eſprit accablé trouvera des expreſſions, & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réuniſſent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne, ſi l'amour le plus tendre, le plus violent, t'entretient plus ſouvent que l'amitié, & que la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent conſoler, la violence de l'autre peut avoir des charmes, mais ils le cédent à l'amour.

Ce n'eſt pas, qu'abattu ſous les coups du ſort, mon infortume ait diminué mon courage. Roi, je penſois en Roi : eſclave, je n'ai pas les ſentimens de mes ſem-

ſemblables. Je déſire la vengeance ſans l'eſpérer. Je voudrois changer, & ton ſort & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Vas, meurs, on nous tranſporte dans un monde nouveau, & malgré mes prieres, on nous ſépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoûtumés au crime, pourroient-ils ne pas redouter la vertu?

Eſt-ce ainſi qu'il devoit finir, *Kanhuiſcap*, ce jour où ton courage & le mien, où mon amour, mieux qu'eux encore, devoit me rendre en triomphant digne de la main qui m'armoit, de l'aſtre étincelant qui m'a fait naître, & de ton admiration, où le Soleil, ennemi du parjure, devoit venger ſes fils, les raſſaſier de la chair fumante de ces monſtres (*a*), &

(*a*) Les Péruviens mangeoient la chair

& les abreuver de leur ſang odieux ?

Eſt-ce ainſi que je devois venger les Dieux de Zilia ? Zilia ! qui, conſumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briſer. Zilia, que d'infâmes raviſſeurs ... ô Dieux ! éloignez de moi ces funeſtes images... Que dis-je, *Kanhuiſcap* ? Les Dieux même ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia, un élément cruel nous ſépare. Peut-être ſa douleur ... nos ennemis ... les flots ... un trait mortel me perce le cœur. Ami, je ſuccombe à l'excès de mes maux. Mes Quipos échappent de mes mains, Zilia... Zilia !

LET-

chair de leurs ennemis, buvoient leur ſang, & les femmes s'en frottoient le bout des mammelles pour le faire ſucer à l'enfant.

LETTRE IV.

A

KANHUISCAP.

FIDEL *Anqui*, tes Quipos ont ſuſpendu un inſtant mes allarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume ſalutaire que ton amitié répand ſur mes maux, ſuccedent toujours des ſouvenirs affreux, Je me rappelle à chaque inſtant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ſes Temples profanés, je vois mon pere courbé ſous le poids des chaînes, comme ſous celui des ans, ma patrie déſolée. Je n'exiſte plus que dans ma triſteſſe. Tout l'accroît, les ombres de la nuit ne me préſentent que des images effrayantes.

tes. Envain le ſommeil m'offre le repos; dans ſes bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore Zilia s'eſt offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes ſur ſon viſage. Mon nom ſembloit échapper de ſes lévres mourantes; je le voyois tracé ſur les Quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus, les armes teintes de ſang au milieu de la flame, du tumulte & des cris, l'arrachoient d'une de ces énormes machines qui nous ont tranſportés, & ſembloient la préſenter en triomphe à leur Chef odieux, quand tout-à-coup la mer s'élevant juſqu'aux nûes, n'a plus offert à ma vue que des flots de ſang, des cadavres flottans, des bois à demi conſumés, des feux & des flâmes dévorantes.

Envain je veux diſſiper ces triſtes idées, elles reviennent toujours ſe peindre à mon eſprit.

Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumiere; si je pouvois disposer un instant de cette portion de la divinité qu'ils m'ont départie; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel, que de détruire l'ouvrage de la Divinité: dût-on blâmer ma foiblesse, dût mon ame errer dans les airs, *Kanhuiscap*, mes maux seroient finis. Mais, que dis-je? Ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs, ô *Kanhuiscap*! Apprens, s'il se peut, le sort de Zilia? Tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux, à la nature entiere, à moi-même.

LET-

LETTRE V.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie, t'échauffent de leur feu le plus doux! *Kanhuiſcap*, tu nourris dans mon cœur l'eſpoir le plus flatteur. Les progrès que tu fais dans la langue des Eſpagnols, t'ont déja inſtruit que les premiers vaiſſeaux qu'on attend ſur le rivage que tu habites, viennent de la terre du Soleil. Tu ſçauras le ſort de celle pour qui ſeul je reſpire. Juges avec quelle impatience j'attens que tu m'en inſtruiſe. Je me ſuis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'eſt dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remiſe à la garde du Soleil, n'ayant d'autre triſteſſe que celle de mon éloignement,

parer

parer les Autels de ce Dieu de ſa beauté, autant que des ouvrages de ſes mains. Ainſi qu'une fleur prétieuſe, qui, après l'orage, encore agitée par les vents, reçoit les premiers rayons du Soleil; l'eau qui la couvre ne ſert qu'à augmenter ſon éclat: de même Zilia paroît plus belle & plus chere à mon cœur. Tantôt, je la vois comme le Soleil, même lorſqu'après une longue obſcurité, ſa lumiere plus vive annonce à nos yeux éblouis ſa convaleſcence imprévue, & la prolongation de nos jours. Tantôt, je ſuis à ſes pieds. Je reſſens le trouble, l'émotion, le plaiſir, le reſpect, la tendreſſe, tous les ſentimens qui m'agitoient lorſque je jouiſſois de ſa vue; ceux mêmes dont ſon cœur étoit ému, *Kanhuiſcap*, je les éprouve. Que les chaînes de l'illuſion ſont fortes! mais qu'elles ſont aimables! mes

maux réels ſont détruits par des plaiſirs apparens. Je vois Zilia heureuſe: mon bonheur eſt certain.

O mon cher *Kanhuiſcap*, ne trompe pas un eſpoir qui fait ma félicité, & qui peut être détruit par la ſeule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne differe pas mon bonheur. Que tes Quipos noués par les mains de l'allégreſſe me ſoient portés par les vents devenus plus prompts, & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis ſe répandent toujours ſur ta téte.

LETTRE VI.

DE quelle eau délicieuſe te ſers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévoroit mon

mon cœur ? Aux inquiétudes qui m'agitoient ſans ceſſe, à la douleur qui m'accabloit, tu fais ſuccéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur preſque ineſpéré ! Je ne la vois point encore, ô cruel éloignement! En vain mon cœur devance ſes pas. En vain toute mon ame vole ſe confondre dans la ſienne ; il m'en reſte aſſez pour ſentir que je ſuis ſéparé de Zilia.

Je vais la revoir, & cette conſolante penſée, loin de calmer mon inquiétude, accroît mon impatience. Séparé de ma vie même, juges quels tourmens j'endure. A chaque inſtant je meurs, je ne renais que pour déſirer. Semblable au chaſſeur qui augmente, en courant l'éteindre, la ſoif qui le dévore, mon eſpoir rend plus vive la flâme qui me conſume ; plus je ſuis prêt de m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Pour

combien de tems, fidel ami, un moment ne nous a-t-il pas déja ſéparé, & ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément auſſi barbare qu'inconſtant, eſt le dépoſitaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante ſur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura-t-elle pas à courir, & combien davantage n'en aurai-je pas à craindre pour elle.. Mais dans quel égarement me plonge mon amour ? Je redoute des maux, quand tout me promet des plaiſirs; des plaiſirs dont l'idée ſeule..! ah *Kanhuiſcap*! quelle joie, quel ſentiment juſqu'alors inconnu! .... Tous mes ſens ſe ſéparent pour gouter le même plaiſir. Zilia s'offre à mes yeux, j'entens les tendres accens

de

de ſa voix. Je l'embraſſe. Je meurs.

LETTRE VII.

SI, ſuſceptible d'altération, quelque choſe pouvoit diminuer ma joie, *Kanhuiſcap*, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde; avant cet eſpace immenſe de tems, Zilia ne peut m'être rendue.

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon ſort : elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuſte Capa-Inca des Eſpagnols a nommé pour s'aſſeoir avec mon pere ſur le trône du Soleil; Alonzo, à qui

les Eſpagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ſes compatriotes qu'il me fait obſerver, les amuſemens qu'il cherche à me procurer, les réfléxions où je m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amere où m'avoit plongé la ſéparation de Zilia, m'avoit empêché juſqu'ici de faire aucune attention ſur les objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'eſpérois que des maux. Je me plaiſois, pour ainſi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point: pouvois-je rien conſidérer? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux Quel ſpectacle alors m'a frapé! puis-je te peindre combien il me ſurprend encore? Je me trouve ſeul au milieu d'un monde

que

que je n'eusse jamais imaginé. J'y vois des hommes semblables à moi. Une surprise égale les saisit & me frape. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule sans cesse dans le même espace, où il semble que le sort l'ait renfermé. D'autres qu'on ne voit presque jamais, & qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté. Des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel; voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens mes regards embrassant trop de choses, n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-tems à m'en appercevoir, c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, & de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près; c'est ainsi que la maison d'A-

lonzo eſt devenue le ſiége de mes penſées. Les Eſpagnols que j'y vois m'ont parus un objet aſſez conſidérable pour m'occuper quelque tems, & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo qui a habité aſſez de tems dans nos contrées, & qui conſéquemment n'ignore, ni nos uſages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami ſincere, dégagé des préjugés de ſa nation, m'en fait ſouvent ſentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me diſoit-il l'autre jour, qu'à ſon regard fier, ſa mouſtache retrouſſée, ſon bonnet enfoncé, & à la ſuite nombreuſe, vous prenez déjà pour un ſecond *Huayna-Capac* (*a*). C'eſt un *Cucipatas* qui a promis à notre Eachamac (*b*) d'être humble, doux &
pau-

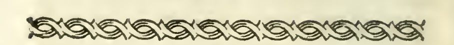
(*a*) Nom du plus grand Conquerant du Pérou.

(*b*) Le Dieu Créateur.

pauvre. Celui-ci à qui la liqueur qu'il prend à ſi grands traits, ne laiſſera bientôt plus aucune marque de raiſon, eſt un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui eſt encore plus amoureux de lui-même, que de cette Dame auprès de laquelle il paroît ſi empreſſé, qui à peine peut ſupporter la chaleur du jour, & l'habit parfumé qui le couvre, qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle, dont la débauche a creuſé les yeux, pâli le viſage & éteint même juſqu'à la voix, eſt un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'eſt ainſi, *Kanhuiſcap*, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois diſſiper pendant quelques momens l'Inquiétude qui me conſume. Mais hélas, qu'elle reprend bientôt la place! les amuſemens de l'eſprit

le cédent toujours aux affections du cœur.



LETTRE VIII.

LEs obſervations qu'Alonzo me fait faire ſur les caracteres de ſes concitoyens, ne m'empêchent pas de jetter quelquefois les yeux ſur le ſien. Admirateur des vertus de cet ami ſincére, je ne laiſſe pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il eſt cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne; voyez ce guerrier reſpectable & terrible, me diſoit-il, ce ferme défenſeur de notre patrie, cet homme qui d'un ſeul coup d'œil ſe fait obéir par un millier d'autres, il eſt eſclave dans ſa propre maiſon, & ſoumis aux moindres volontés de ſa femme. Ainſi me parloit. Alonzo,

lonzo, lorſque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embraſſemens de ſon pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût dans le cas du guerrier, dont il venoit de blâmer la foibleſſe. Ne crois pas que cet Eſpagnol ſoit le ſeul de ſa nation, qui ne pardonne pas aux autres ſes propres foibleſſes. Un ſpectacle aſſez ſingulier me l'a prouvé. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où dans la foule, je diſtinguai un petit monſtre: il étoit de la hauteur d'une *Vicunna* (*a*), ſes jambes étoient contournées, comme un *Amaruc* (*b*), & ſa tête enfoncée dans ſes épaules, pouvoit à peine ſe tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le ſort de cet infortuné, lorſque de grands éclats de rire vinrent à me diſtraire. Je regar-

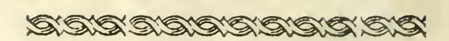
(*a*) Eſpece de Chevre des Indes.
(*b*) Couleuvre des Indes.

regardai d'où ils partoient, quelle fut ma ſurpriſe? Quand je vis que c'étoit un homme preſque auſſi difforme que le premier, qui ſe railloit de la taille du petit monſtre, & en faiſoit remarquer à d'autres la ſingularité. Se peut-il que nous ne reconnoiſſions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foibleſſe? Alonzo ſoumis à ſa fille ſeroit inexcuſable de ne la pas aimer. La vivacité de l'eſprit, les graces, la beauté, le Dieu Créateur lui a tout donné. Son port, ſes regards languiſſans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de ſon tein, me font aſſez juger qu'elle a un cœur ſenſible, mais vain; doux, mais ardent dans ſes moindres deſirs.

Quelle différence, ami, entre elle & Zilia? Zilia, qui, ignorant preſque ſa beauté, voudroit

la

la cacher à tout autre qu'à ſon vainqueur; elle que la modeſtie & la candeur conduiſent, & dont le cœur occupé ſeul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne ſent point les mouvemens de l'orgueil, & mépriſe les détours de l'art; elle qui pour plaire ne ſçait qu'aimer; elle enfin... quelle flame ardente conſume mon ame? Zilia, ma chere Zilia! ne me ſeras-tu jamais rendue? qui peut retarder encore notre félicité? Les Dieux ſeroient-ils jaloux des plaiſirs d'un mortel? Ah! cher ami, ſi ce n'eſt que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté? Ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laiſſent-ils déſirer un bonheur qui les offenſe.



LETTRE IX.

SANS le ſecours de la langue Eſpagnole, les réfléxions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être ſuperficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître, qui pût m'inſtruire dans cette langue. Les connoiſſances qu'il m'a communiquées, me mettent déja en état de profiter des converſations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une nation qui ſemble n'avoir été créée que pour la deſtruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je penſois que ces barbares ambitieux occupés à faire le malheur des peu-

peuples qui les ignorent, ne s'abreuvoient que de ſang, ne voyoient le Soleil qu'à travers d'une obſcure fumée, & s'occupoient uniquement à forger la mort; car tu le ſçais auſſi-bien que moi; ce tonnerre dont ils nous ont frappés, avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs villes, que des Artiſans de la foudre, des ſoldats s'exerçant à la courſe & au combat, des Princes teints du ſang qu'ils ont verſé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue & la mort.

Tu prévois ma ſurpriſe, lorſqu'à la place de ce théâtre ſanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces peuples, qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroiſſent gouvernés par la douceur. Une étoite amitié ſemble

lier les concitoyens. Ils ne se rencontrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime, d'amitié, & même de respect. Ces sentimens brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin à leurs embrassemens continuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont parus si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenans. La mollesse qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaisirs qui font leur unique étude, & les sentimens d'humanité qu'ils laissent paroître me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la société, l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet: Ami,

mi, tu les as vus porter dans nos mûrs désolés, l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups, la veillesse respectable de nos peres, les sons douloureux que produisoient à peine les tendres organes de nos enfans, la majesté de nos Autels, sainte horreur qui les environne, tout ne faisoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds, honorer la vieillesse, tendre une main secourable à l'enfance, & respecter les Temples qu'ils profanoient. *Kanhuiscap*, seroient-ce donc les mêmes hommes ?



LETTRE X.

PLus je réfléchis ſur la variété du goût des Eſpagnols, moins j'en découvre le principe. Cette nation n'en paroît avoir qu'un qui ſoit général, c'eſt celui qui la porte à l'oiſiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom, c'eſt le bon goût. Une foule choiſie d'adorateurs lui ſacrifie tout juſqu'à ſon repos; quoique cependant une partie ignore (& cette partie eſt la plus ſincere) quel eſt ce Dieu; l'autre plus orgueilleuſe en donne des définitions qui ne ſont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'eſt ſelon bien des gens un Dieu, qui pour être inviſible, n'en eſt pas moins réel. Chacun doit ſentir ſes inſpirations. Il faut convenir

nir avec le ſculpteur qu'on le voit caché ſous un maſque hideux qui paroît voltiger ſur deux ailes de Chauve-Souris, & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une eſpéce d'homme qu'on appelle ici petit maître, vous forcera de dire que ce Dieu eſt plutôt dans ſon pourpoint, que dans celui d'un de ſes pareils ; & la preuve qu'il en apportera (à laquelle vous ne pourrez vous refuſer,) c'eſt que les fentes de ſon pourpoint ſont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu, que je vis près la porte deux troupes d'Eſpagnols, qui ſembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit quel étoit le

ſujet de leur diviſion. C'eſt, me dit-il, un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple, & du rang qu'il doit tenir dans la poſtérité. Ces gens que vous voyez ſont des connoiſſeurs. Les uns ſoutiennent que c'eſt une maſſe de pierres qui n'a rien de rare que ſon énormité, & les autres oppoſent que cet édifice n'eſt rien moins qu'énorme, & qu'il eſt conſtruit dans le bon goût.

Après avoir laiſſé ce peuple de connoiſſeurs, j'entrai dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas, que je vis peint ſur un Lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur & la nobleſſe des traits inſpiroit le reſpect. Il paroiſſoit porté ſur les vents, & étoit environné de petits enfans aîlés qui baiſſoient les yeux ſur la terre. Que repréſente ce Tableau, demandai-je? c'eſt

c'eſt me repondit un vieux *Cucipatas*, après pluſieurs inclinations, le portait du maître de l'univers, qui d'un ſouffle a tout tiré du néant; mais interrompit-il avec précipitation. Avez-vous examiné ces pierres précieuſes qui couvrent cet Autel? Il n'avoit pas achevé ces paroles, que la beauté d'une de ces pierres m'avoit déja frappé. Elle repréſentoit un homme la tête ceinte de lauriers. Je ne fus pas longtems à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'eſt, me dit le *Cucipatas* d'un air riant, la tête du Prince le plus cruel & le plus mépriſable qui ait jamais exiſté. Cette réponſe me jetta dans une ſuite de refléxions que le défaut d'expreſſions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas reſpectueux je quittois
le

le Temple, lorſqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obſcur, à travers la pouſſiere, mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majeſté, ni le viſage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me perſuader que c'étoit le portrait du même Dieu, ſeul créateur de toutes choſes. Le peu de reſpect que ce *Cucipatas* paroiſſoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je ſortis indigné contre cet impoſteur.

Quelle apparence en effet, *Kanhuiſcap*, que les mêmes hommes dans le même lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent?

Ce n'eſt pas là la ſeule contradiction que les Eſpagnols ayent avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celles que le tems opere ſur eux.

Pour-

Pourquoi détruit-on ce Palais, à qui la ſolidité promettoit encore un ſiecle au moins de durée. C'eſt, ma-t-on répondu, parce qu'il n'eſt plus de goût. C'étoit dans ſon tems un chef d'œuvre conſtruit à grands frais, mais il eſt ridicule aujourd'hui.

Quoique cette nation ſoit eſclave de ce prétendu bon goût, elle ſe diſpenſe cependant d'en poſſéder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent cherement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui a la réputation de ſe vétir avec une certaine élégance, dont, à les croire, on fait un grand cas, pour contraſter avec lui, il me montra en même tems quelqu'un qui paſſoit pour n'avoir aucun goût. Je ne ſçavois en faveur duquel me décider: lorſ-

lorſque le Public, devant qui ils étoient, porta le jugement en ſe mocquant de tous les deux, de là, la ſeule différence poſitive que je pus établir entre l'homme de goût, & celui qui en manque, c'eſt qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens, & que ce Dieu qu'ils appellent bon goût, choiſit ſa demeure, tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable ſentier. On le honnit, on le mépriſe, juſqu'à ce que ce Dieu venant à changer de ſéjour, le mette en droit, au moment qu'il y penſe le moins, de rendre aux autres la pareille.

Cependant, *Kanhuiſcap*, à entendre les Eſpagnols, rien n'eſt plus conſtant que le goût; & s'il a changé tant de fois, c'eſt que leurs ancêtres ignoroient le véritable.

table. Que je crains bien que le même reproche ne ſoit encore dans la bouche du dernier de leurs deſcendans!



LETTRE XI.

T'AVOUERAI-JE ma ſurpriſe, *Kanhuiſcap*, lorſque j'ai appris que dans ces climats que je croyois habités par la vertu même, ce n'eſt que par force qu'on eſt vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inſpire ſeule ici des ſentimens que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne ſont remplis que de la prohibition du crime. Il n'eſt point d'horreur que l'on puiſſe imaginer, qui n'y trouve ſon châtiment, que dis-je, ſon exemple. Oui, c'eſt moins

moins une ſage prévoyance, que les modeles du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Eſpagnols n'ont-ils pas commis? Ils ont un Dieu, & l'ont blaſphêmé, un Roi, & lont outragé, une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, ſe reſpectent les uns les autres, & cependant ils ſe donnent la mort. Amis, ils ſe trahiſſent, unis par leur Religion, ils ſe déteſtent. Où donc eſt, me demandai-je ſans ceſſe, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples? Ce lien charmant, dont il ſembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs? Puis-je croire qu'il ne ſoit formé que par la crainte, ou par l'intérêt? Mais ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'exiſtence des loix. Quoi? un peuple qui a pu violer les droits les plus ſaints de la nature, & étouffer ſa voix,

voix, ſe laiſſe gouverner par la voix preſque éteinte de ſes ancêtres? Quoi, ces peuples, pareils à leur *Hamas*, ouvrent la bouche au frein que leur préſente un homme dont ils viennent de déchirer le ſemblable? Ah, *Kanhuiſcap*, que malheureux eſt le Prince qui regne ſur de tels peuples! Combien de piéges n'a-t-il pas à éviter? Il faut qu'il ſoit vertueux, s'il veut conſerver ſon autorité, & ſans ceſſe le crime eſt devant ſes yeux: le parjure l'environne, l'orgueil devance ſes pas, la perfidie baiſſant les yeux ſuit ſes traces, & il n'apperçoit jamais la vérité, qu'à la fauſſe lueur du flambeau de l'envie.

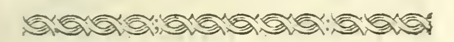
Tel eſt la véritable image de cette foule qui environne le Prince, & qu'on appelle la Cour. Plus on eſt près du thrône, plus on eſt loin de la vertu. Un vil

flatteur s'y voit à côté du défenſeur de la patrie. Un boufon auprès du Miniſtre le plus ſage, & le parjure, échappé au ſupplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'eſt pourtant dans le ſein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la Juſtice. Là, il ſemble que les loix ne lui ſont appriſes que par ceux qui les violent euxmêmes. L'Arrêt qui condamne un coupable, eſt ſouvent ſigné par un autre.

Car telles rigoureuſes que ſoient les loix, elles ne le ſont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ſes genoux, un homme qui apporte un amas aſſez conſidérable de piéces d'or, blanchiſſent aiſément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah,

Ah, *Kanbuiſcap*, qu'heureux ſont les enfans du Soleil que la vertu ſeule éclaire ! Ignorant le crime, ils n'en craignent pas la punition ; & comme elle eſt leur juge, la nature ſeule eſt leur loi.



LETTRE XII.

RAREMENT, *Kanbuiſcap*, le premier point de vue d'où l'on conſidere les choſes, eſt le plus juſte. Quelle différence entre ce peuple, & celui que j'avois vu la premiere fois. Toute ſa vertu n'eſt qu'un voile léger, à travers lequel on diſtingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir ſous l'éclat éblouiſſant des plus belles actions, on entrevoit toujours la ſemence de quelques vices. Ainſi les rayons du Soleil qui ſemblent donner à la

rose une plus belle couleur, nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insupportable est la source de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmé; ces tendres embrassemens, ce respect affecté, partent du même principe. La moindre infléxion de corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang & l'amitié ; & les hommes les plus vils de ce Royaume, qui se haïssent davantage, se donnent mutuellement ce faux hommage.

Un Grand passe devant vous, il se découvre, c'est un honneur; il vous sourit, c'est une grace; mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable, ce sourire si flatteur, par un millier d'abaissemens & de peines. Je mens : il faut être esclave pour recevoir des honneurs.

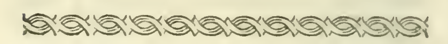
L'orgueil a encore ici un autre

tre voile, c'eſt la gravité ; ce vernis qui donne un air de raiſon aux actions les plus inſenſées. Tel ſeroit un homme généralement eſtimé, s'il avoit eu la foibleſſe de contraindre ſon enjouement, qui, avec toute la prudence, & l'eſprit poſſible, eſt regardé comme un étourdi ; être ſage, ce n'eſt rien, le paroître, c'eſt tout.

Cet homme, dont la ſageſſe & les talens répondent à la douceur qui eſt peinte ſur ſon viſage, me diſoit l'autre jour Alonzo, ce génie preſque univerſel, a été exclu des charges les plus importantes pour avoir ri une fois inconſidérément.

Il ne faut donc pas t'étonner, *Kanhuiſcap*, ſi l'on fait ici de très grandes ſotiſes de ſang froid. Auſſi ce ſérieux affecté ne fait-il pas ſur moi une grande impreſſion. J'apperçois l'orgueil de ce-

lui qui l'affecte, & à mesure qu'il s'estime, je le méprise davantage. Le mérite & l'enjouement sont-ils donc ses êtres antipatiques ? Non, la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.



LETTRE XIII.

JE ne puis m'empêcher de te le répéter encore, *Kanhuiscap*, les Espagnols me paroissent quelque chose d'indéfinissable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître, j'en vois tous les jours succéder de nouvelles. Que penseras-tu de celle-ci? Cette nation a un Dieu (*a*) qu'elle adore, & loin de lui faire aucune offrande, c'est ce Dieu qui la nourrit. On ne

(*a*) Il faut observer que c'est un Péruvien qui parle, & qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite de notre culte.

ne remarque point dans ſes Temples aucuns (*a*) *Curacas*, ſymbole de ſes beſoins; enfin, il y a certain tems de la journée, où l'on prendroit les Temples pour des Palais déſerts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant preſque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent me les avoient d'abord fait eſtimer. Le mépris qu'on faiſoit d'elles me touchoit; lorſqu'Alonzo fit ceſſer ma ſurpriſe. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déja acquis votre eſtime, vous ſont peu connues! Une de celles que vous voyez, eſt payée par des femmes proſtituées pour trafiquer leurs charmes.

Cet-

(*a*) Statues de différens métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit ou attiroit dans les Temples. C'étoient des eſpéces d'*ex voto* qui caractériſoient les beſoins de ceux qui les offroient.

Cette autre ſacrifie ſon bien & ſon repos à la déſolation de ſa famille.

Meres dénaturées, les unes confient leurs enfans à des gens, à qui elles ne voudroient point confier le moindre bijou, pour venir adorer un Dieu qui, à ce dont elles conviennent, ne leur ordonne rien tant que l'éducation dė ces mêmes enfans.

Les autres, revenues des plaiſirs du monde, parce qu'elles ne les peuvent plus goûter, ſe font ici devant leur Dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares, *Kanhuiſcap*, ſont difficiles à accorder avec elles mêmes. Leur Religion n'eſt pas plus aiſée à concilier avec la nature. La conduite de leur Dieu à leur égard, eſt auſſi variable que la leur envers lui (*a*).

Ils

(*a*) C'eſt toujours un Peruvien qui parle.

Ils reconnoiſſent comme nous un Dieu Créateur. Il differe, il eſt vrai, du nôtre, en ce qu'il n'eſt qu'une pure ſubſtance, ou pour mieux dire, que l'aſſemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être preſcrite à ſa puiſſance; nulle variation ne peut lui être imputée; la ſageſſe, la bonté, la juſtice, la toute-puiſſance, l'immutabilité compoſent ſon eſſence. Ce Dieu a toujours éxiſté, & éxiſtera toujours. Voilà la définition que m'en ont donné les Cucipatas de cet Empire qui n'ignorent rien de ce qui s'eſt paſſé depuis, & même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes ſur la terre, comme dans un lieu de délices. Il les plongea enſuite dans un abîme de miſeres & de peines, après quoi il les détruiſit. Un ſeul homme cependant fut excepté de la ruine

totale, & repeupla le monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choisit un certain nombre, à qui il dicta ses loix, & promit d'envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de son Dieu, immola ce fils, le gage le plus cher de sa tendresse, rendu par ce crime l'objet de la haine de son Dieu. Cette nation éprouva sa vengeance: sans cesse errante de contrée en contrée, elle remplit l'univers du spectacle de son châtiment; ce fut à d'autres hommes, jusqu'alors plus dignes de la colere céleste, que ce fils tant promis prodigua ses bienfaits. Ce fut pour eux qu'il institua de nouvelles loix, qui ne different qu'en peu de choses des anciennes.

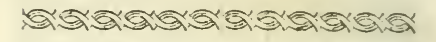
Voilà, sage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes.

Com-

Comment l'accorder avec ſon eſſence? Il eſt tout-puiſſant, immuable. C'eſt pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples, & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux; ſes loix leur défendent le plaiſir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaiſir; il eſt juſte, & il ne punit pas dans les deſcendans les crimes qu'il a punis ſi ſévérement dans les peres. Il eſt bon, & ſa clémence ſe laſſe, preſqu'auſſitôt que ſa ſévérité.

Perſuadés qu'ils ſont de la bonté, de la puiſſance, & de la ſageſſe de ce Dieu, tu croiras peut-être, *Kanhuiſcap*, que les Eſpagnols fideles à ſes loix, les ſuivent avec ſcrupule. Si tu le penſes, que ton erreur eſt grande! Abandonnés ſans ceſſe & ſans réſerve à des vices défendus par

ces loix, ils prouvent, ou que la Juſtice de ce Dieu n'eſt pas aſſez grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend, ou que ſa volonté eſt trop ſévere, qui défend des actions que ſa bonté l'empêche de punir.



LETTRE XIV.

PEUT-ETRE as-tu penſé, fidel ami, qu'adouci par le tems, l'impatience qui dévoroit mon cœur s'étoit enfin rallentie. J'excuſe ton erreur, je l'ai cauſée moi-même. Les réfléxions auxquelles tu m'as vu livré quelque tems, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainſi que tu le penſois. Quittes une erreur qui m'offenſe. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprou-

prouvé. Mon esprit contemploit d'un œil incertain les différens objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux, Zilia me conservoit à mon inquiétude, dans les momens même où ma Philosophie te sembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent distraire ; mais elles ne font jamais oublier les passions, & quand elles auroient ce droit, que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sçais. Mon amour n'est point une de ces vapeurs passagéres, que le caprice fait naitre, & que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connoître mon cœur, m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la premiere fois j'apperçus l'amour. Pourrois-je ne la pas sui-

vre ? Il me montroit la beauté. Dans les yeux de Zilia, il me fit voir ſa puiſſance, ſes douceurs, ma félicité, & loin de s'oppoſer à mon bonheur, la raiſon m'apprit qu'elle n'étoit ſouvent que l'art de faire naître & durer les plaiſirs.

Juges à préſent, *Kanhuiſcap*, ſi la Philoſophie a pu diminuer mon amour. Les réfléxions que je fais ſur les mœurs des Eſpagnols, ne peuvent que l'augmenter. La diſproportion de vertu, de beauté, de tendreſſe que je remarque entre elles & Zilia, me fait trop connoître combien il eſt cruel d'en être ſéparé.

Cette innocente candeur, cette franchiſe aimable, ces doux tranſports où ſon ame ſe livroit ne ſont ici que des voiles dont ſe couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive pour en faire paroître une que l'on ne reſſent

reſſent pas, loin d'être puni comme un crime, eſt regardée comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'eſt un crime; ne pas plaire à tous, c'eſt une honte: tels ſont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, ſi c'en eſt un, d'être décidée belle, il faut qu'elle ſe prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs, à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la perſonne qui jouit de cette réputation, eſt ce qu'on appelle coquette, la premiere démarche qu'elle fait, eſt pour démêler dans la troupe celui qui eſt le plus opulent. Cette découverte une fois faite, tous ſes ſoins, ſes actions doivent tendre à lui plaire: elle y réuſſit, l'épouſe; alors elle conſulte ſon cœur. Sa beauté prend un

un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics; là, à travers un voile qui exempte ſon front de rougir, & ſes yeux de baiſſer, elle paſſe en revue la troupe fidelle.

Alvares & *Pedre* partagent bientôt ſon cœur. Elle balance entre eux, ſe décide pour le premier, cache ſon choix à tous les deux, les laiſſe ſoupirer. Sans décourager Pedre, elle rend Alvares heureux, s'en dégoute, retourne à Pedre qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'eſt pas là le plus difficile de ſes entrepriſes. Il faut qu'elle perſuade à tout le monde qu'elle chérit ſon mari, & qu'elle faſſe connoître à ſon époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme ſage.

Le Public a auſſi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien, c'eſt de faire ſouvenir le

mari

mari de ce qu'il a époufé une belle femme.

Il n'eſt point juſqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'ayent perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avoit la paſſion dangéreuſe de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens, ſes regards les plus indifférens, ont toujours quelque choſe qui ſemble partir du cœur. Ses diſcours ſont flatteurs, ſes yeux paſſionnés, & ſa voix touchante ſe perd ſouvent dans de tendres ſoupirs. C'eſt ainſi, *Kanhuiſcap*, qu'ici par des ſecrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice ſe couvre du manteau de la vertu.



LETTRE XV.

O vérité qui me ſurprend encore! O connoiſſance profonde

fonde ! *Kanhuiſcap*, le Soleil ce chef d'œuvre de la nature, la Terre (*a*), cette mere feconde, ne ſont point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaſte cahos, enveloppés d'une matiere groſſiere, du ſein de la confuſion il tira ces aſtres lumineux, & les peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le Soleil, à ſa voix, diſtribua la lumiere; la Lune reçut ſes rayons, nous les tranſmit. La terre produiſit, alimenta par ſes ſucs ces arbres, ces animaux que nous adorons. La Mer qu'un Dieu ſeul pouvoit dompter, nous nourrit des poiſſons qu'elle renfermoit: & l'homme, créé maître de l'univers, regna ſur tous les animaux.

Voi-

(a) Les Péruviens adoroient la Terre ſous le nom de Mamachaa.

Voilà, cher ami, ces myſteres dont l'ignorance a cauſé nos malheurs. Si inſtruits comme les Eſpagnols des ſecrets de ſa nature, nous euſſions ſçu que ce foudre qu'ils ont lancé ſur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient; qu'Yllapa même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produiſoit, & que le hazard guidoit dans ſa chute; que ces *Hamas* furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être ſoumis, paiſibles témoins de la grandeur de nos peres, euſſions-nous ſervis de triomphe à ces barbares ?

Il ſemble en effet, *Kanhuiſcap*, que la nature n'ait point de voile pour ces peuples; ſes actions les plus cachées leur ſont connues. Ils liſent au plus haut des Cieux, & dans les plus profonds abîmes; & il ſemble qu'il n'appartienne

plus

plus à la nature de changer ce qu'ils ont une fois prévû.

LETTRE XVI.

L'Aurois-je pu penser, *Kanhuiscap*, que ces peuples que la raison elle même semble éclairer, fussent les esclaves des sentimens de leurs ancêtres. Quelque fausse qu'elle soit, une opinion reçue doit être suivie. On ne peut la combattre sans risquer d'être taxé, au moins de singularité.

Le sentiment naturel, cette voix si distincte qui nous parle sans cesse, ce brillant flambeau est éteint par un préjugé ; c'est un tyran, qui, pour être haï, n'en est pas moins puissant : un fourbe, qui pour être connu, n'en est pas moins dangereux.

Ce

Ce tyran cependant ne feroit pas difficile à vaincre, s'il n'avoit un foutien encore plus dangereux que lui, la fuperftition. C'eft cette fauffe lumiere qui conduit ici la plupart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fabuleufes à la force de la vérité. Un homme qui vifitera les Temples plufieurs fois dans la journée, s'il y paroit dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il foit la proie, quelque crime qu'il commette, fera genéralement eftimé, tandis que le plus vertueux qui aura fecoué le joug de fes préjugés, ne s'attirera que des mépris. L'homme d'efprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme fans préjugé paffe ici pour un impie. Il n'eft pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle fage: il faut ajouter à ce titre, celui de dévot, ou l'on vous gratifie du nom de li-

libertin. Les diſtributeurs de l'estime publique, ces gens ſi mépriſables par eux-mêmes, n'admettent jamais de claſſe intermédiaire. N'être ni dévot, ni libertin, c'eſt pour eux un problême; c'eſt être à leurs yeux éblouis, ce que leur ſont les amphibies, un monſtre.

Les Eſpagnols ont deux Divinités, l'une préſide à la vertu, l'autre au crime. Si ſans affectation vous vous contentez de ſacrifier intérieurement à la premiere, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'eſt pas que l'empire de la vertu ſoit abſolu. Ses Sujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils ſont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne ſuffiſent pas toujours pour lui réſiſter. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis pluſieurs

ſieurs crimes, & l'on diſoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination ; il avoit cependant attaché à ſon col une ſorte de cordon qui avoit été conſacré par des Cucipatas au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon qui avoit le pouvoir d'éloigner le moteur de ſes forfaits, & de l'autre le poignard qui lui avoit ſervi à les commettre.

Je fus conduis hier dans une grande place, où une quantité prodigieuſe de peuple témoignoit une joie extrême, en voyant bruler pluſieurs de ſes ſemblables. L'habit ſingulier dont ils étoient revêtus, l'air ſatisfait des ſacrificateurs qui les conduiſoient comme en triomphe, me les firent prendre pour des victimes que ces ſauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonne-

tonnement, quand j'appris que le Dieu de ces barbares avoit en horreur, non ſeulement le ſang des hommes, mais encore celui des animaux. De quelle horreur ne fusje pas ſaiſi moi-même, quand je me reſſouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres déréglés alloient faire ces odieux ſacrifices. Ces Cucipatas comptentils appaiſer leur Dieu ? l'expiation même doit plus l'offenſer, que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. *Kanhuiſcap !* quelle erreur déplorable !



LETTRE XVII.

LE deſir que tu parois avoir de t'inſtruire, fidel ami, me ſatisfait autant qu'il m'embaraſſe. Tu me demandes des certitudes, des éclairciſſemens ſur les découvertes

vertes dont je t'ai fait part, tes doutes sont excusables ; mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait, il y a peu de tems. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde, on me persuade à présent qu'elle est platte. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la terre, me disoit, il y a quelque tems, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire ; je fis appeller le premier, & m'établis

D pour

pour juge de leurs différens. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre planette fit cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des disputans étoit *Alguasil.*

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avoit d'abord surpris; l'estime particuliere que l'on fait d'eux, est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser. Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singulierement, parle peu, ne rit jamais, raisonne toujours; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut se faire remarquer par des habits brillans, il y supplée, & se distingue par de vils lambeaux. C'est un Philosophe, il a le droit d'être impudent. Un

Un autre, jeune encore, veut faire de la Philoſophie une femme de Cour. Il la cache ſous de riches habits, la farde, la prétentaille: elle eſt enjouée, coquette, les parfums annoncent ſes pas. Les gens accoutumés à juger ſur les apparances, ne la reconnoiſſent plus. Le Philoſophe n'eſt qu'un fat. Le ſoupçonner de penſer, autant vaudroit l'accuſer d'être conſtant.

Zaïs avoit des vapeurs, me diſoit Alonzo, il leur falloit donner un prétexte. La Philoſophie en parut un plauſible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour paſſer pour Philoſophe. Elle ſe le croyoit déja. Le caprice, la miſantropie, l'orgueil la mettoit en poſſeſſion de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant auſſi ſingulier qu'elle. Elle a réuſſi.

Zaïs & ſon amant compoſent une Académie. Leur château eſt

un obſervatoire. Quoique déja ſur l'âge, dans ſes jardins, Zaïs eſt Flore, ſur ſon balcon, c'eſt Uranie ; de ſon amant diſgratieux, autant que ſingulier, elle fait un Celadon. Que manque-t-il à un ſpectacle auſſi ridicule? des ſpectateurs.

La Philoſophie, *Kanbuiſcap*, eſt moins ici l'art de penſer, que celui de penſer ſingulierement. Tout le monde eſt Philoſophe; le paparoître, n'eſt cependant pas, comme tu vois, une choſe facile.



LETTRE XVIII.

DE tout ce qui frape mes yeux étonnés, *Kanbuiſcap*, rien ne me ſurprend davantage que la maniere dont les Eſpagnols ſe comportent avec leurs femmes.

mes. Le ſoin particulier qu'ils ont de les cacher ſous d'immenſes draperies, me feroit preſque croire qu'ils en ſont plutôt les raviſſeurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, ſi ce n'eſt la crainte que de juſtes poſſeſſeurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi, ou quelle honte trouvent-ils à ſe parer des dons de l'amour?

Ils ignorent, ces barbares, le plaiſir de ſe faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'univers entier la délicateſſe de ſon choix, ou le prix de ſa conquête, de bruler en public des feux allumés dans le ſecret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un ſeul ne ſuffit pas pour rendre à la beauté. Zilia! ô ma chere Zilia! Dieux cruels! pourquoi me priver encore de ſa vue? Mes regards unis aux ſiens par la tendreſſe & le plaiſir ap-

prendroient à ces hommes grossiers, qu'il n'est point d'ornemens plus prétieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes, ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie; la foi conjugale est celle que l'on jure le plus aisément. Faut-il s'étonner qu'on la garde si peu? On voit tous les jours ici deux riches héritiers, s'unir sans gout, habiter ensemble sans amour, & se séparer sans regret. Quelque peu malheureux que te paroisse cet état, il est cependant infortuné. Etre aimé de sa femme, n'est point un bonheur, c'est un malheur que d'en être haï.

La virginité prescrite par la religion, n'est pas mieux gardée que la tendresse conjugale, ou du

du moins ne l'eſt-elle qu'extérieurement.

Il y a ici de même qu'à la ville du Soleil, des Villes conſacrées à la divinité. Elles voyent cependant les hommes familierement; une grille ſeulement les ſépare. Je ne ſçaurois cependant deviner le motif de cette ſéparation; car ſi elles ont aſſez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voyent continuellement, de quoi ſert une grille? & ſi l'amour entre dans leur cœur, quel foible obſtacle à lui oppoſer qu'une ſéparation excitante qui laiſſe agir les yeux, & parler le cœur?

Des eſpeces de Cucipatas ſont aſſidus auprès de ces Vierges; qu'on appelle religieuſes, & ſous prétexte de leur inſpirer un culte plus pur, ils font naître & excitent chez elles des ſentimens d'amour, dont elles ſont la proie.

L'art qui paroît banni de leur cœur, ne l'est pourtant pas de leurs habits & de leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile, un regard humble, une attitude qu'il faut étudier, voilà assez pour occuper pendant le quart d'une année, le tems, les peines, & même les veilles d'une Religieuse. Aussi les yeux d'une Religieuse en sçavent ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peint tous les sentimens du cœur. La tendresse, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le désespoir, & le plaisir, tout y est exprimé, & si le rideau se baisse un moment sur la peinture, ce n'est que pour laisser le tems de substituer un autre Tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuse, & celui qui le suit! Tout ce manége n'est cependant que l'ouvrage d'un seul hom-

homme. Un Cucipatas a la direction d'une maiſon de Vierges, toutes veulent lui plaire; elles deviennent coquettes, & le Directeur, tel groſſier qu'il ſoit, eſt forcé à prendre un air de coquetterie: la reconnoiſſance l'y oblige, & sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de ſe faire aimer, réuſſit, & ſe fait pour ainſi dire adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coéffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu des Eſpagnols. On m'a auſſi fait part d'une Lettre écrite par une Religieuſe au Pere T... dont voici à peu près le contenu.

„ Jeſus! mon Pere, que vous „ êtes injuſte, Dieu m'eſt témoin „ que le Pere *Ange* ne m'occupe „ pas un ſeul inſtant, & que loin „ d'avoir été enlevée par ſon ſer„ mon juſques à l'extaſe (comme

„ vous me le reprochez) je n'é-
„ tois pendant ſon diſcours oc-
„ cupée que de vous. Oui, mon
„ Pere, un ſeul mot de votre
„ bouche fait plus d'impreſſion
„ ſur mon cœur, ſur ce cœur que
„ vous connoiſſez ſi peu, que
„ tout ce que le Pere Ange pour-
„ roit me dire pendant des an-
„ nées entieres, quand même ce
„ ſeroit dans le petit parloir de
„ Madame, & qu'il croiroit s'en-
„ tretenir avec elle.... Si mes
„ yeux ſembloient s'enflâmer,
„ c'eſt que j'étois avec vous
„ lorſqu'il prêchoit. Que ne pé-
„ nétrez-vous dans mon cœur
„ pour lire mieux ce que je vous
„ écris! Cependant vous êtes
„ venu au parloir, & vous ne
„ m'avez pas demandée, m'au-
„ riez-vous oubliée? Ne vous ſou-
„ viendroit-il plus...? vous ne
„ me regardâtes pas une ſeule
„ fois hier pendant le ſalut. Dieu
„ vou-

„ voudroit-il m'affliger au point
„ de me priver des consolations
„ que je reçois de vous? Au nom
„ de Dieu, mon Pere, ne m'a-
„ bandonnez pas dans la langueur
„ où je suis plongée. Je suis à
„ faire pitié, tant je suis défaite,
„ & si vous n'avez compassion
„ de moi, vous ne reconnoîtrez
„ bientôt plus l'infortunée Thé-
„ resa.

„ Notre Touriére vous remet-
„ tra un gâteau d'amande de ma
„ façon. Je joins à cette lettre
„ un billet que la sœur A... écrit
„ au Pere Dom. X... J'ai eu le
„ secret de l'intercepter. Je crois
„ qu'il vous amusera. Ah! que...
„ L'heure sonne, adieu.

Après cela, *Kanhuiscap*, pourras-tu t'empêcher de convenir que les Espagnols sont aussi ridicules dans leurs amours, qu'insensés dans leurs cruautés. La maison d'Alonzo est, je crois, la seule

où regnent la droiture & la saine raison. Je ne sçais cependant que penser des regards de Zulmire; trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.



LETTRE XIX.

PENSER est un métier : se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes, *Kanhuiscap*, de lire dans leurs propres cœurs. Des especes de Philosophes ont seuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de sçavoir qui les produit, & cette science qui devroit faire rougir les vicieux, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus; le talent

talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphysiciens, c'est le nom de ces Philosophes, distinguent dans l'homme trois parties. l'ame, l'esprit & le cœur; & toute leur science ne tend qu'à sçavoir laquelle de ces trois parties produit telle, ou telle action. Cette découverte une fois faite, leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'est, pour ainsi dire, plus faite pour eux; il leur suffit de sçavoir qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoutent d'une liqueur excellente, à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe, qu'enyvré d'un sçavoir qu'il croit rare, un Métaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa Maîtresse, sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des

moindres facultés de ſon ame.

La Maîtreſſe ſe croit obligée de répondre ſur le même ton, & ils s'embrouillent tous les deux dans des diſtinctions chimériques, & des expreſſions que l'uſage conſacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réfléxions que tu fais dans les mœurs des Eſpagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'eſt-il libre! généreux ami, je te peindrois avec plus de force des penſées qui n'ont point d'autre ordre, que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je ſuis. Le tems approche, où mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaiſir trouble ma raiſon. Je vole ſur ſes pas, je la vois partager mon impatience, mes plaiſirs; de tendres larmes coulent

coulent de nos yeux ; réunis après nos malheurs, quel trait douloureux a passé dans mon ame? *Kanhuiscap!* dans quel état affreux va-t-elle me trouver ? Vil esclave d'un barbare, dont elle porte peut-être les fers, à la Cour d'un vainqueur orgueilleux reconnoîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? elle est dans l'esclavage. Croira-t elle que des obstacles assez-forts, ont pu, *Kanhuiscap*... que dois-je attendre? Quel sort m'est réservé? Quand j'étois digne d'elle, Dieu cruel, tu l'arrachas de mes bras; ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rend l'objet de mon amour, élément barbare, me rendras-tu ma gloire?



LETTRE XX.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau? quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste? *Kanhuiscap*, mes malheurs renaissent avec mes jours, & mes forces s'augmentent avec l'excès de ma tristesse.... Zilia n'est plus .. O désespoir affreux! O cruel! Zilia n'est plus ... & je respire encore, & mes mains, que ma douleur devroit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, les larmes arrosent, & le désespoir t'envoye.

Envain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste. Envain l'abattement, l'inéxistence ont captivé mon

mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un espace immense de tems semble nous séparer, & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux, je vois élever Zilia, le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds; la mer qui s'ouvre cache son crime à ce Dieu; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux, je vois le corps de Zilia, ses yeux,.. son sein,... une pâleur livide. Ami!... mort inéxorable!... mort qui me fuit... Dieux plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs! Dieux, qui me laissez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez séparer?

Envain, *Kanhuiscap*, j'appelle

la

la mort, qu'on l'éloigne de moi, la barbare eſt ſourde à ma voix, & garde ſes traits pour ceux qui les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends mes cris, vois couler mes pleurs; tu n'es plus, je ne vis que pour en répandre, que ne puis-je me noyer dans le torrent qu'elles vont former..! Que ne puis je...! Quoi tu n'es plus ame de mon ame?... Tu... Mes mains me refuſent leurs ſecours... Ma douleur m'accable... L'affreux déſeſpoir... les larmes ... l'amour ... un froid inconnu.. Zilia.. *Kanhuiſcap*. Zilia..

LETTRE XXI.

QUEL va être ton étonnement, *Kanhuiſcap*, lorſque ces nœuds que ma main peut

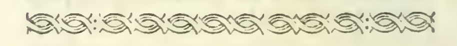
peut à peine former, t'apprendront que je respire encore; ma douleur, mon désespoir, le tems que j'ai passé sans t'instruire de mon sort, tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dus à l'amitié, à l'estime, au malheur, mais que le jour dont je jouis encore, ne te fasse pas déplorer ma foiblesse; vainement la perte de Zilia devroit être celle de ma vie; les Dieux qui sembloient devoir excuser le crime qui m'eût donné la mort, m'ont ôté la force de le commettre.

Abbatu par la douleur, à peine ai-je senti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuse accabloit mon corps, & m'eut conduit au tombeau, si le funeste secours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je respire, mais ce n'est que pour être la proie des tourmens

les

les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je ſuis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'eſt à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puiſſe, *Kanbuiſcap*, un ami moins malheureux te récompenſer de ta vertu! Amant trop infortuné pour être ami ſenſible, puis je gouter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs?



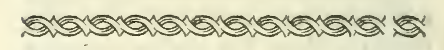
LETTRE XXII.

ENFIN l'amitié me rend à toi, à moi-même, *Kanbuiſcap*, trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les diſſiper, ou du moins partager avec moi ma tris-

triſteſſe. Dans ce deſſein il m'a conduit dans une maiſon de campagne à quelques lieues de Madrid. C'eſt-là que j'ai gouté le plaiſir de ne rencontrer rien qui ne répondit à l'abattement de mon cœur. Un bois voiſin du Palais d'Alonzo, a été long-tems le dépoſitaire de mes triſteſſes ſecrettes. Là je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruiſſeaux épais qui couloient ſur la bourbe, des pins noircis, dont les triſtes rameaux ſembloient toucher les Cieux, des gazons arides, des fleurs deſſéchées, des corbeaux & des ſerpens, y étoient les ſeuls témoins de mes pleurs.

Alonzo ſçut bientôt m'arracher malgré moi, de ces triſtes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux ſont ſoulagés quand on les

les partage, & combien je devois aux tendres ſoins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs aſſez vives pour te peindre, *Kanhuiſcap*, la douleur que leur cauſe mes malheurs? Zulmire, la tendre Zulmire les honore de ſes larmes. Peu s'en faut que ſa triſteſſe n'égale la mienne. Pâle, abattue, ſes yeux s'uniſſent aux miens pour verſer des pleurs, tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.



LETTRE. XXIII.

ZULMIRE, dont les ſoins étoient tous pour le malheureux Aza, Zulmire qui partageoit mes maux, qui trembloit pour mes jours, va finir les ſiens : chaque inſtant augmente ſes dangers, & diminue ſa vie.

Cédant

Cédant enfin à la tendreſſe, aux prieres de ſon pere gémiſſant à ſes pieds, ſans eſpoir de la ſecourir, & plus encore peut-être aux mouvemens de ſon cœur, Zulmire a parlé. C'eſt moi, c'eſt Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans ſon ſein. C'eſt ce malheureux dont le cœur déchiré ne reſpire que par le déſeſpoir, & dont l'amour a changé tout le ſang en un poiſon cruel.

Je ravis Zulmire à ſon pere, à mon ami : elle m'aime, elle meurt; Alonzo va la ſuivre, Zilia ne vit plus.

J'ai ſenti tes douleurs, viens partager mes peines, (m'a dit ce pere déſolé,) viens me rendre & ma vie, & ma fille, malheureux dont je plains l'infortune, dans l'inſtant même où je viens te prier de ſoulager la mienne. Sois ſenſible à l'amitié, tu le peux.

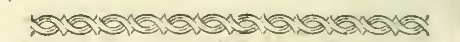
La

La plus belle des vertus ne ſçauroit nuire à ton amour. Viens, ſuis-moi. A ces mots qui terminerent ſes ſanglots précipités, il me conduit dans l'appartement de ſa fille. Attendri, accablé, j'entre en frémiſſant. La pâleur de la mort étoit répandue ſur ſes traits ; mais ſes yeux éteints ſe raniment à ma vue : il ſemble que ma préſence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs (me dit-elle d'une voix entrecoupée) je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza, avant ma mort, je puis te dire que je t'aime. Je puis . . oui, ſouviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher, ſes regards que ſon cœur ont décelés tant de fois : ton indifférence enfin ... je ne t'en fais point de reproche : ta ſenſibilité m'auroit prouvé ton inconſtance. Tout entier

entier à un autre, la mort n'a pu t'en ſéparer, elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfere à la guériſon d'un mal que je chéris, d'un mal... Aza... Elle me tend une de ſes mains; mais ſes forces l'abandonnent, elle tombe, ſes yeux ſe ferment; mais tandis que je me reproche ſa mort, que je joins mes ſoins à ceux de ſon pere déſeſpéré, d'autres ſecours la rappellent à la vie. Ses yeux ſont rouverts, & quoiqu'éteints encore, s'attachent ſur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza! Aza! me dit-elle encore, ne me haïſſez point. Je me jette à ſes genoux, touché de ſon ſort. Une joie ſubite éclate dans ſes regards; mais ne pouvant ſoutenir tous les mouvemens que ſon ame éprouve, elle retombe, l'on m'entraîne pour lui ſauver des agitations dangereuſes.

Que peux-tu penser, *Kanhuiscap*, des nouveaux malheurs dont je suis la proie? de la peine cruelle que je répands sur ceux à qui je dois tout? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celles qui m'accompagnent dans les tristes déserts, où l'amour, la mort, & le désespoir me suivent sans cesse.



LETTRE XXIV.

AMI, le sort d'Alonzo est changé. La douleur qui l'accabloit a fait place à la joie. Zulmire prête à descendre au tombeau, est rappellée à la vie. Ce n'est plus cette Zulmire, que la langueur réduisoit au trépas; ses yeux ranimés font briller ses graces & sa beauté, dont sa jeunesse est parée.

Tan-

Tandis que j'admire ſes charmes renaiſſans, le croiras-tu, loin de me parler de ſon amour, il ſemble au contraire qu'elle ſoit confuſe de l'aveu qui lui eſt échappé. Ses yeux ſe baiſſent, toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines ſont ſuſpendues, mais hélas ! que ce calme eſt court ! Zilia, ma chere Zilia, puis-je me ſouſtraire à ma douleur ? pardonne-moi les inſtans que je lui ai dérobés. Je lui conſacre déſormais tous ceux que me laiſſe mon infortune.

Ne crois pas, *Kanhuiſcap*, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puiſſent ébranler ma conſtance. Envain il me repréſente l'empire d'Aza ſur le cœur de ſa fille, la joie que lui cauſeroit notre union, la mort qui ſuivra notre ſéparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidel à ma

tendresse, est ferme, inébranlable pour Zilia: Non, c'est envain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que son injuste Roi lui donne sur mes peuples. C'est reconnoître un tyran, que de se servir de sa puissance. Les chaînes peuvent accabler mon bras; mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Espagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui causa mes malheurs, & ceux de ma triste patrie.



LETTRE XXV.

MEs yeux sont ouverts, *Kanhuiscap*, les feux de l'amour cèdent, sans s'éteindre, au flambeau de la raison.

O

O flâmes immortelles, qui brûlez dans mon ſein d'amour! Zilia, toi dont rien ne peut me ravir l'image, qu'un deſtin fatal m'arrache pour jamais, ne vous offenſez point, ſi le deſir de vous venger, m'excite à vous trahir.

Ne me dis plus, *Kanbuiſcap*, ce que je dois à mes peuples, à mon pere; ne me parle plus de la tyrannie des Eſpagnols. Puis-je oublier mes malheurs & leurs crimes ? Ils m'ont couté trop cher. Ce ſouvenir cruel irrite ma fureur. C'en eſt fait, j'y conſens, je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Eſt-ce donc un crime de laiſſer à Zulmire une erreur qui lui eſt chere? Elle croit triompher de mon cœur. Ah! loin de la déſabuſer, qu'elle jouiſſe de ſon bonheur imaginaire, qu'elle.... Ce n'eſt que par ce moyen que je puis venger, & mes peuples opprimés,

més, & moi-même. Dès l'inftant de notre union je ferai conduit à la terre du Soleil, à cette terre défolée, dont tu me traces les malheurs. C'eft là que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violens tranfports, C'eft fur une nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la baffeffe d'un vil efclave, à feindre enfin pour la premiere fois; j'irai punir les Efpagnols de ma trahifon & de leurs forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoiffant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.



LETTRE XXVI.

SI tu étois un de ces hommes que le feul préjugé conduit, je

je me peindrois ta ſurpriſe, lorſque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déja te plaindre à cet aſtre de la lumiere qu'il me laiſſe, & à toi-même des ſoins dont tu accompagnes tes ſentimens. Tu t'étonnerois que parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puiſſe demeurer dans mon ſein. Mais raſſuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie, de la vertu & de la franchiſe. J'attends de toi des reproches plus juſtes. Tu t'étonnes peut-être avec raiſon de me voir abandonné au culte qui m'a paru groſſier pour une Religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me ſuis fait cette objection à moi-meme, mais qu'elle a été bientôt levée! Quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu qui étoit l'auteur de notre

vie, qui avoit dicté cette loi, dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite. Qu'importe en effet qu'un honneur ſoit ridicule, s'il eſt exigé par celui à qui l'on le rend. C'eſt par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des uſages que j'avois condamné. Que les ouvrages des Dieux ſont reſpectables, qu'ils ſont grands! Si tu pouvois lire, *Kanhuiſcap*, les livres divins qui m'ont été confiés, quelle ſageſſe, quelle majeſté, quelle profondeur n'y trouverois-tu point! Tu y reconnoîtrois aiſément l'ouvrage de la divinité. Ces contradictions invincibles que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu, y ſont évidemment juſtifiées. Il n'en eſt pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'auſſi crédules que nous le ſommes d'ordinaire, je

je tienne ce que je t'écris du ſeul rapport d'un Prêtre. J'ai toujours trop reconnu les menſonges de nos *Cucipatas* pour ajouter foi aux fables de leurs ſemblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'eſt ſouvent fondée que ſur l'erreur des peuples ambitieux, il leur en couteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde, ils aiment mieux le devoir à l'impoſture

LETTRE XXVII.

C'En eſt fait, *Kanhuiſcap*, Zulmire m'attend. Je marche à l'Autel. Déja tu m'y vois; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent? Y vois-tu les Autels tremblans à la vue du parjure?

L'ombre de Zilia ſanglante, indignée, éclairant cette hymenée d'un lugubre flambeau? Entends-tu ſa voix lamentable? Eſt-ce-là, dit-elle, ,, cette foi que tu m'a-
,, vois jurée, perfide, cet amour
,, qui voit encore animer nos
,, cendres. Tu m'aimes, dis-tu,
,, tu ne donnes que ta main à
,, Zulmire. Tu m'aimes, perfi-
,, de, & tu donnes à un autre un
,, bien dont je n'ai pu jouir. Si je vivois encore ... quelles furies, *Kanbuiſcap*, ne déchirent point mon ſein! Je vois Zulmire abuſée, me demander un cœur ſur qui elle a des droits légitimes. Mon pere & mes peuples, accablés ſous un joug cruel, regrettérent en moi leur libérateur. Je vois ma promeſſe enfin. .. Je cours y ſatisfaire.

LETTRE XXVIII.

ZILIA respire. Quel messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie? *Kanhuiscap*, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flâmes qui l'embrasent, volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort,... non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juges de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation, & de l'incertitude de mon sort. Combien les Dieux protégent la vertu! Un généreux

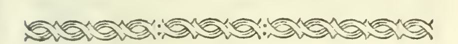
François l'a délivrée de la barbarie des Eſpagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois, ô Dieux!... Quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre. Nul obſtacle ne peut la retenir; je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres ſentimens que ſa main a tracés, je pourrai à ſes pieds... Ciel! je tremble d'un projet qui cauſe toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendroit au milieu de ſes ennemis? De nouveaux dangers...? Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arréter? Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia reſpire. Je la reçois des mains de la vertu. Envain la reconnoiſſance, l'eſtime, l'amitié la portoient à répondre aux ſentimens de Déterville ſon libérateur, elle leur oppoſoit notre amour, & les forçoit

à

à respecter nos feux. Combat glorieux! Effort que j'admire! Déterville étouffe son amour, il oublie les droits qu'il a sur elle, apprend sa générosité, il nous réunit.

Zilia, Zilia, ... je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaisir à tes pieds.



LETTRE XXIX.

N'Accuses, ami, que Zilia de mon silence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle; n'attends pas que je t'exprime les transports, les ravissemens où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue, il faudroit, pour les sentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que des tourmens inconnus vinssent troubler ma félicité si pure?

Du ſein des plaiſirs, au comble des douleurs, il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendreſſe m'eſt odieuſe, & quand je veux ne point aimer, je ſens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu ſoutenir la douleur de la perte de Zilia, je n'ai pu ſupporter celle que j'enviſage. Elle ne m'aimeroit plus... O penſée accablante ! lorſque je paru à ſes yeux, l'amour verſa dans mon ame, d'une main les plaiſirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers tranſports d'un bonheur dont je ne puis t'exprimer même la douceur du ſouvenir, Zilia s'eſt échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune perſonne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiéte, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à

la

la joie, ne couloient déja plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faisoient craindre pour elle des malheurs ; l'ingrate goutoit des plaisirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont repété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avoit dictée, en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu son rival, il mettoit le comble à sa générosité, & à la douleur de Zilia. Elle sçut me l'expliquer avec une vivacité, des expressions au dessus de la reconnoissance. Elle me força d'admirer des vertus qui dans cet instant cruel me donnoient la mort. D'un froid inébranlable ma douleur alors emprunta le secours. Je me dérobai bientôt à Zilia. Rempli de mon désespoir, rien ne peut plus m'en dé-

délivrer. Chaque réflexion que je fais eſt une douleur. Elle m'arrache mon eſpérance, mon bonheur. Je perdois le cœur de Zilia, ce cœur ... idée que je ne puis ſoutenir, mon rival ſeroit heureux. Ah, c'eſt trop que de ſentir qu'il mérite de l'être!

Jalouſie affreuſe, tes ſerpens cruels ſe ſont gliſſés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs ſoupçons... Zilia, ſes vertus, ſa tendreſſe, ſa beauté, mon injuſtice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur ſe cache envain ſous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inſpire à Déterville que la vertu conduit? Elle ne partage pas ſa tendreſſe. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter ſans ceſſe ſon éloge..

éloge... Amour... Source de mes plaisirs, devois-tu l'être de mes maux?

LETTRE XXX.

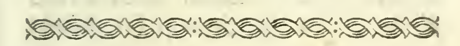
OU suis-je, *Kanhuiscap*, quels tourmens traîné-je après moi? Mon ame est embrasée de la plus cruelle fureur. Zilia, la perfide Zilia, pâle, inquiéte, soupire l'absence de son rival, Déterville en fuyant remporte la victoire. Ciel, sur qui tombera ma rage! Il est aimé, *Kanhuiscap*, tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher son infidélité. Restes encore précieux de l'innocence, lorsqu'elle connoit le crime, elle déteste l'imposture. Je lis son parjure dans ses yeux. Sa bouche même ose me l'avouer en répétant sans

ceſſe ce nom que j'abhore. Où fuir? Je ſouffre près de Zilia des tourmens affreux, & loin d'elle je meurs.

Quaud ſéduit par la douceur de ſes regards, elle répand pour un inſtant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaiſir me plonge dans un raviſſement qui m'interdit. Je reviens. Je veux parler. Je commence, m'interromps, me tais. Les ſentimens qui ſe ſuccedent tour à tour dans mon cœur, me troublent, m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un ſouvenir funeste, Déterville, un ſoupir de Zilia, raniment des tranſports que je veux calmer envain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au ſommeil, Zilia infidele vient m'en arracher. Je vois Déterville à ſes pieds, elle l'écoute avec plaiſir.

L'affeux

L'affreux ſommeil fuit loin de moi. La lumiere m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalouſie, ſes feux ont deſſéché juſqu'à mes larmes. Zilia, Zilia, quels maux naiſſent de tant d'amour ! Je t'adore, je t'offenſe, Dieux, je te perds.



LETTRE XXXI.

ZILIA ! amour, Déterville, funeſte jalouſie ! Quel égarement ! Un nuage me derobe les noms que je trace, *Kanhuiſcap*, je ne me connois plus dans la fureur de la plus noire jalouſie, je me ſuis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville ; ſa lettre étoit encore dans ſes mains. Un moment funeſte a troublé ma raiſon. J'ai formé le plus indigne projet,

jet..... Ma parole, la Religion que j'ai embrassée, tout m'a servi. Les prétextes les plus vains m'ont parus des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels..... Quel moment?... Ai-je pu? Oui, *Kanhuiscap*, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ses sanglots, les miens prêts à s'y confondre, Déterville, quel souvenir! Furieux j'ai fui de ses bras. Mais bientôt, vainement obstiné, je veux la revoir. Tout s'y oppose, je n'ose résister. Dieux, qu'ai-je fait! Que la honte est accablante, que le repentir est affreux!



LETTRE XXXII.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état

tat cruel de mon cœur m'a-t il permis de t'inſtruire plutôt de mon ſort ? Ne crois pas que, déchiré de remords, je me reproche encore de trop juſtes ſoupçons. C'eſt Zilia, c'eſt ſon perfide cœur, & non pas le mien qu'ils doivent dévorer. Oui, *Kanhuiſcap*, ſes ſoupirs, ſes pleurs & ſes cris n'étoient que l'effet de la honte, traces que la vertu qui fuit laiſſe encore dans les cœurs. C'eſt pour les effacer que la cruelle a refuſé de me revoir. Son obſtination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même ville, ignoré des hommes, tout entier à ma douleur & à mon infortune, je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles! L'amour malgré nous ſe gliſſe dans nos cœurs, & malgré nous le cruel y demeure. Envain je veux le chaſſer. La jalouſie l'y nourrit. Si je veux en bannir

bannir la jalousie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux passions, mon ame est partagée entre la tendresse & la fureur. Tantôt je me reproche mes soupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais quelque amour que j'aye pour elle, rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t-elle haï! On pardonne la haine, & non pas la perfidie.

Les soins & l'amitié d'Alonzo ont sçu découvrir la retraite, où la douleur & tous les maux, destructeurs de notre être, me retiennent. Zulmire m'accable de reproches, elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat que ma parole, que ses larmes ne peuvent rappeller. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France signaler sa fureur & mon

mon parjure, venger ſon pere & ſon amour. Chaque mot de ſa lettre eſt un trait qui me perce le cœur. Je ſens trop la force du déſeſpoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia eſt l'objet infortuné de ſa rage. C'eſt teinte de ſon ſang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux, vengeurs des forfaits, eſt-ce donc au crime que vous laiſſez le ſoin de la punir !

Arrête, Zulmire, épuiſe ſur moi tous tes coups. Laiſſe jouir, l'ingrate, d'une vie dont les remords feront les châtimens C'eſt ainſi que tu peux ſignaler ta vengeance, la mienne. Mais ô Dieux, dans les bras d'un rival... Je frémis, malheureux que je ſuis, & je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je ſuis accablé, mon corps ſuccombe à ſa foibleſſe, tandis que la perfide triomphant même

me de ſes remords, rappelle mon rival... Infortuné! Je ſuis... Je vis encore! Quel malheur d'éxiſter à qui ne reſpire que par la douleur!



LETTRE XXXIII.

QU'AI-JE dit? Quelle horreur m'environne? Apprens ma honte, *Kanhuiſcap*, &, s'il ſe peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Ceſſe de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'eſt point coupable. Ce ſouvenir même eſt pour elle un outrage. Tu connois mes ſoupçons; leur injuſtice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuiſent jamais, il en eſt toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia, au-

aurois-tu penſé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, ton innocence, fût la ſource la plus amere de mes maux?

A quel égarement m'étois-je donc livré? Quels tenebres obſcurciſſoient ma raiſon? Zilia auroit pu me trahir, j'ai pu le penſer. Elle ne veut plus me voir: mon ſouvenir lui eſt odieux: elle m'a trop aimé, pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourmens. J'empoiſonne ton cœur de leur amertume; & le mien n'eſt point ſoulagé.

Envain Zulmire, revenue de ſa fureur, m'apprend qu'elle la ſacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maiſon de Vierge, elle conſacre à ſon Dieu,

à mon bonheur, sa vie & ses plus beaux jours.

Zulmire, généreuse Zulmire, renonce à ta vengeance? Ah, si ton cœur étoit barbare, qu'il seroit satisfait de mes cruelles infortunes!

Ce n'est donc qu'à moi, qu'à la bassesse de mes sentimens, que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cause, je l i suis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain. Sa tendresse, ses sentimens, ma félicité, devoient-ils être sacrifiés à de lâches soupçons? O désespoir affreux! j'ai fui Zilia. C'est Moi... Généreux ami, conçois-tu l'état où je suis? Le conçois-je moi-même? Les regrets, l'amour, le désespoir, pour le dévorer, le disputent à mon cœur.

LETTRE XXXIV.

A

ZILIA.

LA crainte de te déplaire retient encore ſous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta conſolation, tes plaiſirs, Zilia, ne ſont plus tiſſus que par la douleur & le déſeſpoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir crue infidele, comment oſerois-je m'en juſtifier? Mais n'en ſuis-je point aſſez puni? Quels remords!..... Les remords d'un amant qui t'adore. Ah, tu veux me hair! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour, à l'inſtant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défenſe, je ſuccombai ſous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y porterent ſoutinrent, il eſt vrai, un tems toutes mes eſpérances. Mon cœur flottoit avec toi. Je n'ai vécu que par l'eſpoir qu'elles entretenoient. Tes raviſſeurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai crue n'a point détruit ma tendreſſe. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te ſuivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté, j'allois immoler juſqu'à mes ſermens, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Eſpagnolle, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout-à-coup, ô bonheur ineſpéré! j'ap-

pris

pris que tu respires, que tu m'aimes, ô souvenir trop doux, je vole à toi, au bonheur le plus pur, le plus vif... Vain espoir, cruel revers! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue, qu'un fatal poison, dont ton cœur trop pur ignore les atteintes, la jalousie se glissa dans mon ame. Ses plus cruels serpens ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer,

La plus belle des vertus, la reconnoissance, a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devois à Déterville, j'ai cru qu'il l'avoit obtenu, que ta vertu avoit pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru... Ce sont ces funestes idées qui troublerent nos premiers plaisirs. Tu n'as pu dans le sein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, sa lettre, les sentimens

qu'elle exprimoit, le trouble qu'elle te causoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout, au sentique j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumoient. Quels furent leurs progrès? Des soupçons, je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songeai à l'en punir. Les reproches m'entraînoient trop pour les employer, je ne t'en trouvois pas digne. Je ne te dissimule point mes crimes, la vérité m'est aussi chere que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne, remplir une promesse dont mes premiers sermens m'avoient dégagé, ce repentir suivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait. Je tentois vainement de te désabuser d'une résolution que l'amour avoit détruite aussi-

auſſi-tôt que formée. Ton obſtination à ne me point voir ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalouſie, je me ſuis éloigné de toi, mais loin d'aller à Madrid conſommer un crime que mon cœur déteſtoit, ainſi qu'on a voulu te le perſuader, pour m'effacer du tien, accablé ſous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la ſolitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la ſeule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs, mon corps a ſuccombé ſous le poids de mes maux. Longtems éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avouerai-je, Zilia, je n'ai conſervé de force que pour t'outrager. Je te voyois ſatisfaite de ma fuite, rappeller mon rival. Je te voyois.... Hélas, tu connois mon offenſe. Mais tu n'en connois pas le châtiment, il ſurpaſſe mon crime. Ah! Zilia, ſi

l'excès de l'amour pouvoit l'effacer, non, je ne ferois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié, c'eſt trop peu pour ma tendreſſe. Rend-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accordes rien.

Ecoutes l'amour qui doit parler encore dans ton cœur, laiſſes-moi près de toi rallumer des feux que ta juſte colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu ſentis pour Aza, je ſçaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia, Zilia, ordonnes de mon ſort, je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en ſera le châtiment. Trop heureux, cruelle, ſi je pouvois du moins expirer à tes pieds!



LETTRE XXXV

ET DERNIERE,

A

KANHUISCAP.

EN frappant tes ſens de ſurpriſe, que ne puis-je faire paſſer dans ton cœur la joie que je ſens éclater dans le mien. O bonheur ! ô tranſports, *Kanhuiſcap*, Zilia me rend ſon cœur. Elle m'aime. Egaré dans les raviſſemens de ma tendreſſe, je répands à ſes pieds les plus douces larmes. Ses ſoupirs, ſes regards ſes tranſports, ſont les ſeuls interprêtes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi, ſi tu le peux, nos plaiſirs ; cet inſtant toujours pré-

ſent à mes yeux, cet inſtant..... Non, je ne puis t'exprimer tant d'amour, de trouble & de plaiſir.

Ses yeux, ſon tein animé me peignoient ſon amour, ſa colere, ma honte... Elle pâlit, foible, ſans voix, elle tombe dans mes bras: mais, ainſi que les flâmes excitées par les vents, mon cœur agité par la crainte, brule avec plus de violence. Ma bouche appuyée ſur ſon ſein, lui rendit par mes feux, ceux de ſa vie, confondus dans la mienne. Elle meurt & renaît à l'inſtant... Zilia! ma chere Zilia! dans quelle yvreſſe de bonheur plonges-tu l'heureux Aza? Non, *Kanhuiſcap*, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma lettre, ſera ſecondé pour te conduire ici. Tu verras

Zilia.

Zilia. Ma félicité s'acroit à chaque inſtant. Le récit de nos plaiſirs, ainſi que celui de nos infortunes (qu'elles ſont loin de nous) eſt parvenu juſqu'au thrône. Le généreux Monarque des François ordonne que les Vaiſſeaux qui vont combattre les Eſpagnols dans nos mers, nous conduiſent à Guitto. Nous allons revoir notre patrie, ces triſtes lieux ſi chers à nos deſirs, ces lieux, ô Zilia, qui virent naître nos premiers plaiſirs, tes ſoupirs & les miens. Qu'ils ſoient témoins, qu'ils célébrent, qu'ils augmentent, s'il ſe peut, notre félicité. Délivrons les, *Kanhuiſcap*... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié, mais l'amitié me ſépare trop long-tems de l'amour. Tranſports ſi doux, qui raviſſez mon ame, c'eſt dans vos égaremens que je retrouve la

vie

vie ... m'enyvrer de tant de bonheur, de volupté, Zilia m'eſt rendue, elle m'attend, je vole dans ſes bras.

F I N.



SUITE DU CATALOGUE DES LIVRES DE M. M. REY.

A.

ANnales d'Espagne & de Portugal, 4. 4 vol. fig. Amst. 1741.

Amours de Théagene & de Chrariclée, 12. 2 vol. Paris 1727:

Apologie pour les grands Hommes soupçonnés de Magie, par Naudé, 8. Amst. 1712.

C.

CAlmet, Commentaire Litéral sur tous les Livres de l'Ancien & du Nouv. Testament, 4. 25 vol. Paris 1717.

——— Dissertations qui peuvent servir de Prolegomènes de l'Ecriture Sainte, 4. 3 vol. Paris 1720.

——— Nouvelles Dissertations sur plusieurs & Questions importantes curieuses, 4. Paris 1720.

E.

ECLaircissement sur l'Analyse des Infiniment petits, par M. Varignon, 4. Paris 1725.

Essais de Michel Seigneur de Montaigne, par Mr. Coste, 4. 3 vol. Paris 1725.

Explication Abrégée des Coutumes & Cérémonies observées chez les Romains, Trad. du Latin de M. Nieupoort, 12. Paris 1741.

F.

FAbles Nouvelles Dédiées au Roi, par Mr. De la Motte, 4. fig. Paris 1719.

G.

GEnération (de la) des Vers dans le Corps de l'Homme, par Andry &c. 12. Amst. 1701.

H.

HIstoire de Polybe, par Folard, 4. fig. 6 vol. Amst. 1729.

——— de la Découverte, & de la Conquête du Perou, Trad. de l'Espagnol, 12. 2 vol. fig. Paris 1716.

——— Critique de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules, par Mr. De Vertot, 12. 2 vol. Paris 1730.

——— du Diable trad. de l'Anglois, 12. 2 vol. fig. Amst. 1729.

——— du Vieux & du Nouveau Testament, par Royaumont, 12. Paris 1697.

——— de Jean de Bourbon, Prince de Ca-

Carency, par Mad. d'Aunoy, 12. La Haye 1704.

——— de César Germanicus, 8. Leyde 1741.

——— de l'Ancien Gouvernement de France, par Boulainvilliers, 8. 3 vol. Amst. 1727.

——— du Prince Erastus, fils de l'Empereur Diocletien, 12. Paris 1709.

MAniere de Bâtir pour toutes sortes de personnes, par Muet Architecte ordinaire du Roi, seconde Edition, fol. Paris fig.

Mémoires de Mr. le Marquis de Feuquiere, 4. Amst. fig. 1741.

——— (Nouveaux) sur l'Etat présent de la Grande Russie ou Moscovie, 12. 2 vol. fig. Paris 1725.

——— de Littérature 8. 2 vol. La Haye 1715.

——— pour servir à l'Histoire Ecclésiastique des six premiers Siécles, par Mr. de Tillemont, 12. 30 vol. Brux. 1706.

PEnsées Ingénieuses des Anciens & des Modernes recueillies, par le R. P. Bouhours, 8. La Haye 1721.

Poësies de Virgile avec des Notes Critiques & Historiques, par le P. F. Catrou, 12. 4 vol. Paris 1729.

Priéres Saintes & Chrétiennes tirées de l'Ecriture & des Péres de l'Eglise 8. Paris 1708.

R.

RElation du Voyage de la Mer du Sud au Côtes de Chily & du Pérou fait pendant les Années 1712, 1713 & 1714, par Mr. Frezier, 4. fig. Paris 1716.

——— nouvelle d'un Voyage de Constantinople, 4. fig. Paris 1680.

Recherche de la Vérité, par N. Malebranche Prêtre de l'Oratoire, sixiéme Edition, 4. 2 vol. Paris 1712.

T.

TRaité Analytique des Sections Coniques & de leur usage, par Mr. Le Marquis de l'Hôpital, 4. Paris 1720.

V.

VArillasiana mis au jour, par Mr. Boscheron, 12. Paris 1734.

Vie de Michel Seigneur de Montaigne, par Mr. le Président Bouhier, 4. Londres 1740.

— Vie des Hommes Illustres de Plutarque, Trad. en François, avec des Remarques Historique & Critique, par Mr. Dacier, 12. 10 vol. Amst. fig. 1735.

——— ——— id. par Mr. Dacier, 4. 9 vol. Paris 1721, 1734. fig.

Usages (Traité de la Construction des Principaux) des Instrumens de Mathematiques avec les figures nécessaires pour l'intelligence de ce Traité, par Mr. Bion, 4. La Haye 1723.

FIN.











